



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

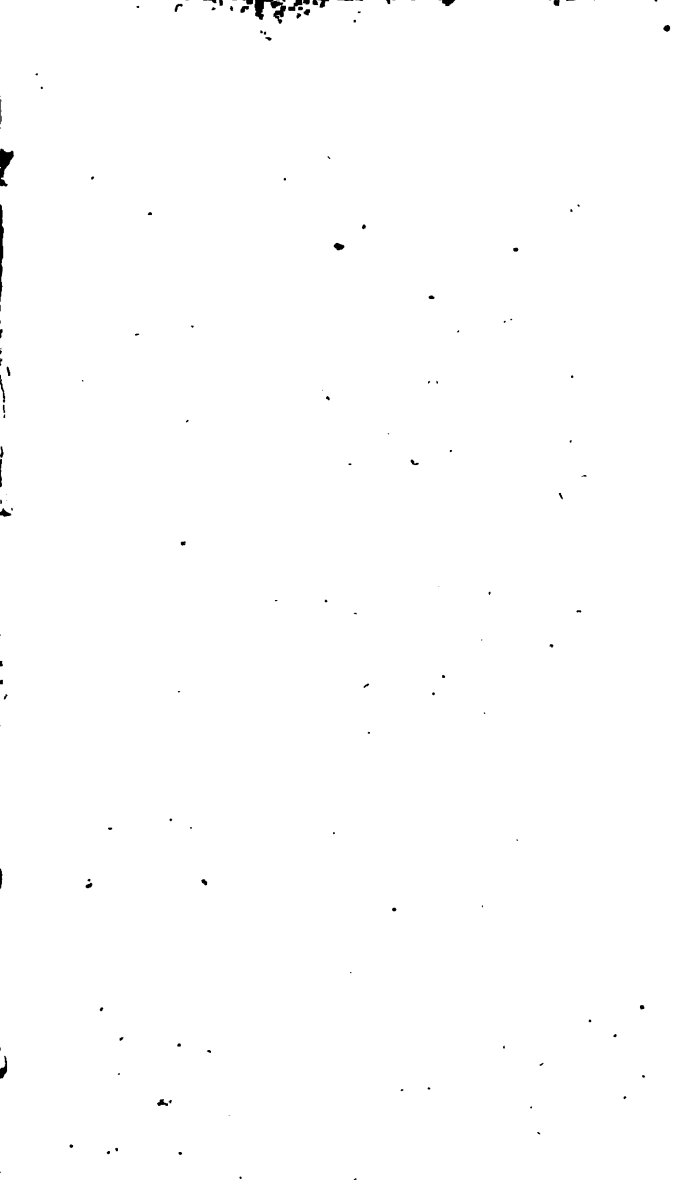
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



*S^r Richard Grosvenor of
Eaton in Com. Cheshire Bar^t*







LES OEUVRES DE THEATRE

De Monsieur NERICAULT
DESTOUCHES.

TOME I.

Le prix , 4 liv. 10 sols.



A PARIS,

Chez FRANÇOIS LE BRETON, à la
descente du Pont-Neuf, proche la
rue de Guenegaud, à l'Aigle d'Or.

M. DCC. XVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



PIECES CONTENUES
en ce Volume.

LE CURIEUX IMPERTINENT.

L'INGRAT.

L'IRRESOLU.



LE
CURIEUX
IMPERTINENT,

COMEDIE EN VERS.

Par M. NERICAULT DESTOUCHES.

Le prix est de vingt sols.



A PARIS,
Chez FRANÇOIS LE BRETON, au
bout du Pont-Neuf, proche la rue de
Guenegaud, à l'Aigle d'Or.

M. DCC. XVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



LIBRARY

OF THE

UNITED STATES

DEPARTMENT OF AGRICULTURE

WASHINGTON, D. C.

APPROBATION.

J'x lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, les Pièces de Theatre du Sieur Nericault Destouches ; sçavoir, *le Curieux Impertinent*, *l'Ingrat*, *l'Irresolu*, *le Médisant*, & *le Triple Mariage* ; & j'ai crû que le Public en verroit avec plaisir l'impression. Fait à Paris, ce 6 Juin 1713.

Signé, DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

L OUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, S A L U T. Notre amé le Sieur *Nericault Destouches*, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer *les Pièces de Theatre de sa composition*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires ; Nous avons permis & permettons audit Exposant par ces Presentes de faire imprimer lesdites Pièces de Theatre, en telle forme, marge, caractère, & autant de fois que bon lui semblera, par tel Imprimeur & Libraire qu'il voudra choisir ; & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *huit années* consecutives, à compter du jour de la date d'icelles. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre

obéissance : & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & contrefaire lesdites Pieces, en tout ni en partie, sous quelque prétexte que ce soit ; sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, un tiers au Dénunciateur, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois du jour & date desdites Presentes : Que l'Impression desdites Pieces sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & ce conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, il sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & féal Conseiller-Chancelier de France, le Sieur Pheypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir & user ledit Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit causé aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie d'icelles, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdites Pieces, soit tenue pour bien & dûment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amba & féaux Conseillers & Secretaires, soy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution des Presentes tous Actes requis & nécessaires, sans autre permission, nonobstant Clameur de Falso,

Charte Normande, & autres Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le quinziesme jour de Janvier l'an de grace mil sept cent treize, & de notre Regne le soixantedix. Par le Roy en son Conseil,

DE LA VIEUVILLE,

Il est ordonné par Edit de Sa Majesté de 1686. & Arrêt de son Conseil, que les Livres dont l'Impression se permet par chacun des Privileges, ne seront vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Registré sur le Registre N° 5. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 650. N° 607, conformément aux Reglemens de la Librairie, & notamment à l'Arrêt du 13 Août 1705. Fait à Paris, le 21 Janvier 1713.

Signé, L. JOSSE, Syndic.

Et ledit Sieur NERICAULT DESTOUCHES a cédé son droit de Privilege de ses Oeuvres, jusqu'à present, au Sieur LEBRETON, Libraire à Paris, suivant l'accord fait entr'eux.



ACTEURS.

GERONTE.

JULIE , Fille de Geronte.

LEANDRE , Amant de Julie.

DAMON , Ami de Leandre.

NERINE , Suivante de Julie.

LOLIVE , Valet de Leandre.

CRISPIN , Valet de Damon.

UN LAQUAIS de Geronte.

*La Scene est à Paris , dans la maison
de Geronte.*



LE CURIEX IMPERTINENT. COMEDIE.

ACTE I.
SCENE PREMIERE.
DAMON, CRISPIN.

CRISPIN.



H par ma foy, Monsieur, je ne vous
comprends point,
Et je veux, s'il vous plaît, raisonner sur
ce point :

Au milieu de l'hyver vous sortez de la Ville,
Pour vivre à la campagne, & pour être tranquile ;
Puis à peine arrivé vous regagnez Paris.
D'un si prompt changement qui ne seroit surpris ?

DAMON.

Ce voyage, Crispin, ne doit pas te surprendre,
Je reviens à Paris par l'ordre de Leandre ;
Car tout ce qu'il souhaite est un ordre pour moy,
Et de lui plaire en tout je me fais une loy.

A

2 **LE CURIEUX**

Tu sçais qu'unis tous deux d'une amitié par-
faite...

CRISPIN.

Nous voilà donc ici, parce qu'il le souhaite?

DAMON.

Tu l'as dit.

CRISPIN.

J'ai, Monsieur, quelque petit soupçon;
De grace, apprenez-moi si j'ai tort ou raison.
Je croi sans vanité n'être pas une bête;
Et lorsque je me mets certaine chose en tête...
Vous êtes amoureux, ou je suis fort trompé.

DAMON.

Comment ?

CRISPIN.

Quand vous étiez tout entier occupé
Du dessein d'assurer le bonheur de Leandre,
Et d'engager Geronte à l'accepter pour gendre,
Le vieillard refusoit : vous content & joyeux,
Vous reveniez les soirs assable, gracieux :
Crispin, me disiez-vous, avec un air paisible,
J'ai perdu tous mes soins, Geronte est inflexible.

DAMON.

D'accord.

CRISPIN.

Après cela, lorsque sur son esprit
Vous eûtes pour Leandre acquis quelque crédit,
Je vous vis tout d'un coup triste, mélancolique,
Brutal, & souffrant votre cher domestique ;
Tout ce que je faisois étoit toujours mal fait,
Et jamais de mes soins vous n'étiez satisfait.
Je me disois tout bas : Il en tient notre maître,
De Julie amoureux il n'ose le paroître ;
Ses soins près du vieillard ont du succès enfin,
Et voilà le sujet qui cause son chagrin.

DAMON.

Tout ce que tu disois étoit trop véritable,
Julie avoit surpris...

IMPERTINENT.

CRISPIN.

Morbleu, qu'elle est aimable !
 La suivante Nerine est bien aimable aussi !
 Mais pourquoi, s'il vous plaît, revenons-nous ici ?
 Ayant fait tant d'efforts pour votre ami Leandre,
 Jusques après la nôce il vous faisoit attendre.

DAMON.

La nôce est différée encor de quelques jours,
 Et je sens que mes foux vont reprendre leur cours.
 Je ne puis t'exprimer jusqu'où va ma surprise,
 Leandre m'a mandé de venir sans remise.
 Nos amans sont brouillez, il n'en faut point douter,
 Si j'en crois ma foiblesse, il en faut profiter.
 Mais, Crispin, je perdrois plutôt cent fois la vie,
 Que de faire à Leandre aucune perfidie.

CRISPIN.

Bon, mourir quand on a si long-temps combattu !
 Oh pour moy je sens bien que j'ai moins de vertu.
 Nerine m'a donné vivement dans la vûe,
 Si tôt que je la vois je me sens l'ame émue,
 Je ne m'en cache point, Lolive est mon ami,
 Mais le diable, Monsieur, n'est jamais endormi.
 Et si Nerine veut, ma foy, quoiqu'il arrive,
 Malgré notre amitié je supplante Lolive.

DAMON.

Pourmon compte, Crispin, fais ce que tu voudras,
 Mais de tels procédez ne me conviennent pas.
 Pour m'éclaircir de tout je vais chercher Leandre.
 Tu peux m'attendre ici, je viendrai te reprendre.

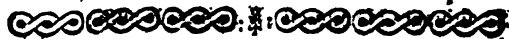


SCENE II.

CRISPIN *seul*.

MOn maître est scrupuleux tres-excessive-
 ment,

LE CURIEUX :
Moy je n'y cherche point tant de raffinement.



SCENE III.

JULIE, NERINE, CRISPIN.

JULIE.

Que vois-je ?

NERINE.

C'est Crispin !

CRISPIN.

C'est luy-même en personne.

Tres-humble serviteur. Bonjour, belle friponne.

JULIE.

Tormaine est-il venu ?

CRISPIN.

Nous venons d'arriver.

Mais il est bien surpris, il croyoit vous trouver.

Mais à Leandre, & je pensois de même.

NERINE.

Vous vous trompiez tous deux, &c.

JULIE.

Ma joye est extrême.

D'apprendre que ton maître arrive en ce moment.

Crispin, va de ma part lui faire compliment.

Dis-lui que je l'attens avec impatience.

CRISPIN.

Je m'en vais l'avertir en toute diligence.

FIN



IMPERTINENT.

SCENE IV.

JULIE, NERINE.

NERINE.

Eh bien vous le voyez, chacun est étonné
Que votre hymen encor ne soit pas terminé.
Quel étrange amoureux que votre beau Leandre !
C'est lui qui doit presser, c'est lui qui fait attendre,
Et depuis plus d'un mois que cet amant chéri
Vous est par bon contrat engagé pour mari :
Lorsque rien ne s'oppose à votre mariage,
Il ne profite point d'un pareil avantage ?
Qu'attend-il, s'il vous plaît ? Je vous dis en un
mot,

Qu'un amant qui diffère est infidèle ou sot.

JULIE.

Il m'a dit ses raisons, dont je t'ai fait mystère.

NERINE.

En êtes vous contente ?

JULIE.

Où.

NERINE.

Je dois donc me taire,

Et croire après cela que Leandre fait bien :

Quoique j'en doute fort, je ne réplique rien.

En tout ceci pourtant je suis intéressée,

Et de conclure, moi je suis un peu pressée.

Le maître est votre amant, le valet a ma foy,

Le délai vous convient, il me déplaît à moi.

JULIE.

De semblables discours choquent la bienséance :

Nerine, songe au moins que ton impatience

Fait tort à notre Sexe, & à la pudicité.

A. iiij

6 **LE CURIEUX :**

NERINE.

Chançons. Depuis long-temps je suis fille d'honneur,

Et je comprends fort bien qu'en fait de mariage
La plus impatiente est toujours la plus sage.
Mais ne contestons plus, dites-moi seulement
Ce qui porte Leandre à ce retardement.

JULIE.

Tu l'aurois pénétré si tu pouvois comprendre
Jusqu'où va pour Damon l'amitié de Leandre.
Il m'a donc conjurée au nom de notre amour
D'attendre que Damon fût ici de retour,
Afin que cet ami dont les soins & le zèle
Ménageront, dit-il, une union si belle,
Reçût de luy, de moy, ces marques d'amitié.

NERINE.

Ce sont-là ses raisons ?

JULIE.

Où.

NERINE.

Cela fait pitié :

Peut-on se contenter d'un prétexte si fade ?

Je crois que le pauvre homme a le cerveau malade.

Où, depuis quelques jours je vois ses yeux hagards,

Le trouble est répandu dans ses brusques regards :

Il rêve incessamment, il est quineux, bizarre ;

Je trouve auprès de vous que son esprit s'égarre.

D'où vient donc qu'il paroît si triste & si distrait ?

Ne se repent-il point du marché qu'il a fait ?

JULIE.

Me preserve le Ciel d'avoir cette pensée.

NERINE.

De ses sottises raisons je suis bien offensée.

JULIE.

Cesse de le blâmer, & calme tes esprits.

IMPERTINENT.

7

Tu vois que Damiön vient d'arriver à Paris.

NERINE.

Il ne me faut donc plus pour me tirer de peine,
Que voir aussi Lolive arriver de Touraine ?

JULIE.

Il ne peut pas tarder.

NERINE.

Non, depuis quinze jours
Qu'il est parti d'ici pour s'en aller à Tours...

JULIE.

Cröis qu'il sera dans peu de retour.

NERINE.

Je respire.
Mais encor, s'il vous plaît, j'ai deux mots à vous
dire.

Quand Leandre sera devenu votre époux,
Nous emmènera-t-il en Province ? entre nous,
J'aimerois beaucoup mieux demeurer toujours
fille,

Que de quitter Paris ; & si votre famille
M'en croyoit...

JULIE.

Sur ce point tu peux te rassurer,
Car Leandre à Paris doit toujours demeurer ;
Et comme il est fort mal avec sa belle mere,
Il s'établit ici par l'ordre de son pere ;
Sa Charge est achetée, il doit incessamment...

NERINE.

Charge de Conseiller ?

JULIE.

Oüi.

NERINE.

Pour moy franchement
Je souhaiterois fort qu'il fût homme d'épée ;
Et vous pensez de même, ou je suis fort trompée :
Il sera ; je l'avoue, un joli Magistrat.
Mais, Madame, un plumet sied bien mieux qu'un
rabat.

3 LE CURIEUX

Où , sans doute , un plumet a toute une autre
force ,
Et pour prendre les cœurs , c'est une douce a-
morce.

JULIE.

Je vois venir Leandre.

NERINE.

Et Damon avec lui.

Quel bonheur si Lolive arrivoit aujourd'hui !



SCENE V.

JULIE , LEANDRE , DAMON ,
NERINE.

LEANDRE.

V Oilà ce cher ami qu'enfin je vous présente ;
Quoiqu'il ait peu tardé , j'ai souffert de l'at-
tente ,

Tout prêt par son retour de me voir votre époux...

JULIE.

Leandre , ce retour me charme comme vous ;
Vous avez sur mon cœur un droit si legitime ,
Et toujours pour Damon j'ai senti tant d'esti-
me ,

Que de vos sentimens je me fais une loi ,
Et qu'avec grand plaisir-ici je le revoi.

DAMON.

Combien dois-je cherir l'amitié de Leandre ,
Qui m'attire un accueil que je n'osois attendre ?
Heureux que mon retour serre enfin les doux
nœuds

D'un hymen , ardemment souhaité de tous deux.

LEANDRE à Damon.

Juge par sa beauté de mon impatience.

NERINE.

Et pourquoi donc d'un autre attendre la présence ?

JULIE.

Tais-toi , Nerine.

NERINE.

Oh non , vous souffrirez qu'ici

Après vous à mon tour je le harangue aussi.

à Damon.

Soyez le bien venu du fond de la Champagne ;
Vous avez un peu tard quitté votre campagne ;

Et pour bonnes raisons j'aurois fort souhaité ,

Que de vous rendre ici vous vous fussiez hâté ;

Mais Madame , de qui la pudeur est extrême ,

Le souhaitoit autant , & peut être plus même.

JULIE.

Depuis un certain temps elle perd la raison.

NERINE.

Chacun sait ce qu'il sait , je parle sans façon ;

Et je me pique en tout d'être fille sincère.

JULIE à Leandre.

Je m'en vais annoncer son retour à mon père ;

DAMON.

Je vous sui pour avoir l'honneur de l'embrasser.



SCENE VI.

LEANDRE , DAMON.

LEANDRE retenant Damon.

LE bon homme est sorti , rien ne doit te pres-
fer.

DAMON.

Mais ne la suivre point ?

LEANDRE.

Elle nous en dispense.

A V

Et je te veux, ami, faire une confidence.

DAMON.

Son bon cœur, son esprit égalent sa beauté,
Et rien ne doit manquer à ta félicité.

LEANDRE.

Ecoute-moi, de grace, & tu pourras connoître
Qu'il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paroître.
Tu vantes mon bonheur, & je suis malheureux.

DAMON.

Toy : lorsque tout conspire à contenter tes
vœux ?

LEANDRE.

Tu le crois. Mais apprends combien je suis à
plaindre.

DAMON.

Comment ?

LEANDRE.

Connois mon mal, il n'est plus tems de feindre ?
Mais ne me blâme point, & que ton amitié,
Loin de me condamner, me regarde en pitié.
J'ai besoin de tes soins & de ta complaisance.
J'ai de mortels chagrins.

DAMON.

Tu m'as fait une offense,
Et ta lettre auroit dû m'en marquer le sujet.
Mais de ces noirs chagrins enfin, quel est l'objet ?

LEANDRE.

Je suis jaloux.

DAMON.

Jaloux !

LEANDRE.

Où jaloux comme un diable.

DAMON.

De qui ?

LEANDRE.

Du monde entier.

DAMON.

Le trait est admirable.

LEANDRE.

Je suis sûr d'être aimé ; mais je tremble qu'un jour...
Souvent le mariage est la fin de l'amour :
Les Femmes , tu le sçais , sont foibles , inconstantes ;
On en voit tous les jours cent preuves éclatantes.
J'en suis frappé , je crains... je moutrois de dou-
leur ;

Si je tombois , ami , dans un pareil malheur :
Car enfin ; méprisant la commune methode ,
Je veux aimer ma femme , & l'aimer à ma mode ;
J'en veux en même temps être amant & mari ;
Mais aussi j'en veux être également cheri.
Pour satisfaire donc à ma délicatesse ,
Je prétens de Julie éprouver la tendresse :
Avant de l'épouser , je veux être certain
Que tout autre que moy l'adoreroit envain ;
Que les plus grands efforts d'une ardente pour-
suite ;

Que le brillant éclat du plus parfait mérite ;
Qu'en un mot , il n'est rien qui la puisse engager ,
Malgré le goût du siècle , au plaisir de changer.
Assuré de son cœur , dès demain je l'épouse ;
Incertain , je me livre à mon humeur jalouse ,
Point d'hymen. Aide-moi dans l'exécution
D'un projet d'où dépend ma satisfaction ,
Mon repos , mon honneur.

D A M O N.

Ah que viens-je d'entendre !

Que dis-tu ? que veux-tu ? que faut-il entreprendre ?

LEANDRE.

[dré ?

Il me fait un rival ; & pour un tel employ
Ne m'est-il pas permis de te choisir , dis-moy ?
Sur tout autre que toy sans être temeraire ;
Puis-je me reposer du soin de cette affaire ?
En mérite , en vertu tu n'as gueres d'égal ;
Et quand ma jalousie en toy prend un rival ,
Je présente à Julie un moyen infailible
De prouver que son cœur pour moy seul est sen-
sible.

A vj.

Si près d'elle tes soins ne trouvent point d'accès ;
Je craindrai peu qu'un autre ait un meilleur succès.

Soins donc d'être charmé des beautés de Julie.

D A M O N.

Moy, je seconderois une telle folie ?

Quitte, mon cher ami, ce bizarre dessein.

LEANDRE.

Pour m'en faire changer tu parlerois en vain.

D A M O N.

Je ne puis t'exprimer l'excroissance de ma surprise ;

Poursuis, si tu le veux, sans moy ton entreprise :

Mais ne présume pas que j'en sois de moitié,

Quelques droits que sur moy te donne l'amitié.

Ces droits, mon cher Leandre, ont des bornes prescrites :

Vouloir ce que tu veux, c'est passer les limites.

LEANDRE.

Tu me refuses ?

D A M O N.

Oùi, pour ne te pas trahir,

Notre amitié m'engage à te disobéir.

LEANDRE.

Chansons.

D A M O N.

Je te dis vrai.

LEANDRE.

Mais...

D A M O N.

Sur le mariage

Voici tout ce que doit penser un homme sage.

On peut s'en trouver mal, on peut s'en trouver bien :

Mais du reste il ne faut s'embarasser de rien,

A tout événement s'attendre sans rien craindre,

Et si le malheur vient, le souffrir sans se plaindre.

LEANDRE.

La maxime est fort belle, & j'en fais fort grand cas ;

IMPERTINENT. 13

Je crois en temps & lieu que tu t'en serviras :
Pour moy qui n'en veux point , Damon , je t'en
conjure ,
Sers-moy.

D A M O N.

Me crois-tu donc capable d'imposture ?
Qui moy ? j'irois d'un ton fausement languoureux
Feindre que ta Maîtresse est l'objet de mes vœux ?
Non. A tous mes discours la verité preside ,
Je ne veux point passer pour un ami perfide.
Et que diroit Julie apprenant mon amour ,
Quand je la presserois sur un tendre retour ?
Je suis sûr que mes soins ne pourroient rien sur
elle ;

Qu'elle mourroit plutôt que de t'être infidelle.
Mais enfin supposons que sensible à mes vœux ,
Son cœur pût balancer à choisir de nous deux ,
Que ferais-je pour lors ? dis-moy , trahirai-je ?
Et quand je le voudrai , Leandre , le pourrai-je ?
Il faudra donc paroître , au moment d'être aimé ,
Trahir le même objet dont je semblois charmé ?
Quel procédé honteux !

L E A N D R E.

Si Julie est constante
Mes vœux seront remplis , j'aurai l'âme contente ;
Si son cœur peut changer , je perdrai sans douleur
Un infidèle objet qui feroit mon malheur.

D A M O N.

Cela tournera mal. De ce que tu medites
Ami , pour toy , pour moy , j'apprehende les suites.

L E A N D R E.

Oh ventrebleu , c'est trop raisonner sur ce point :
Je vous crus mon ami , mais vous ne l'êtes point.
Quoy , loin de vous prêter à guérir ma foiblesse...

D A M O N.

Tu le veux donc ? Je cede au desir qui te presse.
Je vais pour te servir employer tous mes soins ,
Je n'épargnerai rien : mais souvien-toy du moins

14. **LE CURIEUX**

Des efforts que j'ai faits pour sauver à Julie
Cette outrageante épreuve où la met ta folie,
Tu devois l'épouser quand je serois ici,
Tu ne peux de long-temps peut-être être éclairci,
Sur quel pretexte encor prétens-tu qu'on diffère ?

LEANDRE

Comme depuis long-temps je médite l'affaire,
Lolive s'est chargée...

DAMON

Lolive est du secret ?

Et est en bonnes mains.

LEANDRE

Oui, Lolive est discret.

Nous avons feint tous deux qu'un petit heritage
E'obligeoit d'aller faire en Touraine un voyage.
Le beau pere futur lui-même s'est chargé
De venir du valet demander le congé.
Pour quinze jours au plus je l'ai donné sans peine.

DAMON

Que diable produira son voyage en Touraine ?
Ton pere le voyant prendra quelque souci.

LEANDRE

Il ne le verra point ; car Lolive est ici.
Caché dans un faubourg où nul ne le rencontre,
Il attend le moment qu'il faut qu'il se remontre,
Et je viens dans l'instant, de le faire avertir.

DAMON

Je ne vois pas à quoy cela doit aboutir.

LEANDRE

Patience, attendons.

DAMON

Quelqu'un vient,

LEANDRE

C'est Lolive.



SCENE VII.

LEANDRE, DAMON, LOLIVE *entrées*
hottes avec un fouet à la main.

LOLIVE à *Damon.*

Vous-voilà de retour, il est temps que j'arrive.
J'ai bien fait du chemin pour regagner Paris.
à Leandre.

La Touraine est, Monsieur, un excellent pays :
J'ai vû là vos parens, vos amis, vôtre pere,
Et rendu vos devoirs à vôtre belle-mere,
Qui vous aime...

DAMON.

Passons dessus sa parenté.

LOLIVE.

Pour un si long trajet me suis-je assez croûté ?

LEANDRE.

Cesse de badiner, & songe...

LOLIVE.

Laissez faire;

J'en donnerai, Monsieur, à garder au beau-pere,
Et comme à s'attendrir par un recit touchant
Le bon homme toujours eut beaucoup de pen-
chant,

J'en ai tenu tout prêt un tout plein d'énergie.

LEANDRE.

Mais ne va pas lâcher quelque trait de folie,
D'extravagans discours ne prennent point les
geris ;

Geronte quoyque simple est homme de bons sens.

LOLIVE.

Et Lolive, Monsieur, est il donc une bête ?

Laissez-moy , s'il vous plaît , n'en faire qu'à ma tête :

Je sçai si bien mentir qu'on eroit que je dis vrai,

Et l'on approuvera votre nouveau déla,

On vient. C'est le bon homme : allez tous deux m'attendre.

(Les deux acteurs sortent.)

SCÈNE VII.

GERONTE, LOLIVE.

GERONTE, *sans voir Lolive.*

IL est donc revenu cet ami de mon gendre ?

Ah nous allons enfin marier nos amans.

Corbleu j'y danserai mieux que nos jeunes gens :

Je suis comme j'étois dans ma verte jeunesse,

Toujours la jambe fine, un air, une souplesse.

Lolive fait claquer son fouet

Ah Lolive, c'est roy ! se voila donc ici ?

LOLIVE.

Vous m'y voyez, Monsieur, je vous y vois aussi.

C'est vous-même sans doute, & pendant mon voyage

Vous n'avez point changé ni d'air, ni de visage,

Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien porté ?

GERONTE.

Je le disois ; je suis en parfaite santé.

LOLIVE.

C'est fort bien fait à vous, & ma joye est extrême

Que vous vous portiez bien, & que je sois de même.

Je pourrois même encor vous passer là-dessus,

Si j'avois seulement le quart de vos écus.

GERONTE.

Laissons là ce chapitre, & parlons d'autre affaire.

LOLIVE.

De ce que vous voudriez, il faut vous satisfaire.

GERONTE.

Hé bien ton héritage, en es-tu content ?

LOLIVE.

Bon-

Ma vieille tante aimoit un beau jeune frison,
Qui se prévalant trop d'un pareil avantage,
Pendant ma longue absence a mangé l'héritage ;
Et n'ayant plus d'argent, ni de quoy se nourrir,
La bonne femme a pris le parti de mourir :
On a mis le scellé. Procureur, Commissaire,
Et Notaire appelez pour faire l'inventaire,
Comme on n'a rien trouvé, vous comprenez fort
bien

- Qui de rien ôte rien, Monsieur, qu'il reste rien.

GERONTE.

Le fait est clair. Dis-moy, le pere de ton maître,
Nous avons dès long-temps l'honneur de nous
connoître.

Tu l'as vu ? Mais d'où vient qu'aux lettres que j'é-
cris

Il ne répond plus ?

LOLIVE.

Quoy vous en êtes surpris ?

Il est bien en état... Chez luy plein d'allegresse
J'arrivois tout botté. Quels objets de tristesse ?
J'y trouve un jeune fat suppôt de Galien.

GERONTE.

Un Medecin ?

LOLIVE.

Suivi d'un vieux Chirurgien
Qu'escortoit un troisième à face débonnaire,
Et qu'on m'a dit depuis être l'Apoticaire.

GERONTE.

La fin de tout.

LOLIVE.

La fin ? Je n'y scaurois songer ;

Sans me sentir le cœur... Je vais vous affliger.

GERONTE.

Tu me donnes déjà de terribles allarmes.

LOLIVE.

Il ne tiendrait qu'à moy de répandre des larmes ;
Car je suis si touché que je me fais pitié ;
Quand j'aime, voyez-vous, je creve d'amitié ;
Et si l'on dit que non, on me fait injustice.

GERONTE.

Ces digressions-là me mettent au supplice.
Veux-tu bien achever ? Dis donc à quel dessein
Venoit l'Apoticaire avec le Medecin ?
Estoient-ils appelez pour quelque maladie ?

LOLIVE.

Ils venoient s'excrimer contre l'apoplexie,
Dont Monsieur Lyfimon fortement tourmen-
té...

GERONTE.

Il est mort ?

LOLIVE.

Non, miracle ! ils l'ont ressuscité :
Mais le hazard souvent supplée à l'ignorance.
Ce bon-homme à la fin a repris connoissance,
Mais si foible, si pâle, & si défiguré,
Qu'on l'eût pris pour un mort fraîchement deter-
ré.

GERONTE.

Le pauvre-homme !

LOLIVE.

Aussi-tôt qu'il m'a pu reconnoître,
Il m'a dit avec peine : *Eh bien que fait ton maître ?*
Ce coup si peu prévu ne m'étonneroit pas ;
Si je pouvois, mon fils, expirer dans tes bras.
Il m'embrassoit alors croyant tenir Leandre.
Je ne te verrai plus ; disoit-il, d'un air tendre,
Je ne puis l'espérer dans l'état où je suis.

GERONTE plourant.

Ah !

LOLIVE.

Daignez m'écouter.

GERONTE.

Helas ! je ne le puis.

La douleur me saisit.

LOLIVE.

Suspendez-la de grace :

Car vous venez, Monsieur, de faire une grimace,
Qui m'a presque fait rire, & j'en serois fâché.

GERONTE.

Je suis de ton recit si vivement touché. . .

LOLIVE.

Oh la vérité simple est toujours si touchante !
Car vous ne croyez pas, Monsieur, que je vous
mente ?

GERONTE.

Oh non.

LOLIVE.

à part. à Geronte.

Fort bien Malgré son accident fatal
On n'a plus rien pourtant à craindre de son mal ;
Il m'a même ordonné de vous prier d'attendre.
Qu'il pût être lui-même aux nœcs de Leandre,
Et par cette raison il souhaite ardemment
Que vous les différerez quinze jours seulement.
Il croit que le plaisir d'assister à la nœce,
La beauté du chemin, le grand air, le carrosse,
Le séjour de Paris, enfin la nouveauté,
Tout cela lui rendra sa première santé :
Outre qu'il a dessein de vous revoir encore.

GERONTE.

Il m'obligera fort. Je l'aime & je l'honore.
Un ami tel que lui n'a qu'à me commander.
Et je suis toujours prêt à lui tout accorder.
Enfin nous l'attendrons.

LOLIVE.

Ce qui me désespère,
C'est que mon maître veut aller trouver son père.

Qu'il croit agonisant , malgré ce que j'ai dit.
Comme vous il est tendre , il soupire , il gémit.
Je crains , sans avertir qu'il fasse le voyage ,
Cela retarderoit encore le mariage.

GERONTE.

Tu parles sagement , il le faut empêcher.

L O L I V E.

Et que diantre au pais veut-il aller chercher ?
De nouveau se broüiller avec sa belle-mère ?

GERONTE.

Tu dis vrai. Je sçai bien qu'elle ne l'aime guere.
Je m'en vais le presser par de sages discours
D'attendre ici son pere , au lieu d'aller à Tours.



S C E N E I X.

L O L I V E *seul.*

IL sera moins aisé que ne croit le bon-homme.
Si l'on peut mieux mentir je l'irai dire à Rome.
Je me suis bien tiré d'affaire , Dieu merci ;
J'y suis intéressé comme mon maître aussi.
En travaillant pour soy peut-on manquer d'a-
dresse ?

De mon côté je veux éprouver ma maîtresse.
Chacun a son honneur à garder. Mon dessein
Est d'en faire au plutôt confidence à Crispin ,
Je le prens pour rival. Amour , fais que nos belles,
Malgré les mœurs du temps , ne soient point infi-
delles :

Si cela ne se peut , tout au moins fais si bien ,
Qu'elles le soient , Amour , sans que j'en sçache
rien.

Fin du premier Acte.



ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

LEANDRE, LOLIVE.

LOLIVE.

TOUT va bien grace au Ciel. Au beau-
 pere crédule
 J'ai fait fort doucement avaler la pi-
 lule.

Par mon recit naïf, mes soins, mes beaux dis-
 cours

La nœce est différée encor de quinze jours;
 Et si vous persistez dans la même folie,
 Quinze jours suffiront pour éprouver Julie.
 En moins de temps par fois on fait bien du che-
 min.

LEANDRE.

Tu ne parois pas trop approuver mon dessein.

LOLIVE.

Je ne l'approuve pas, Monsieur ? tout au contraire.

LEANDRE.

Tout dépend du secret prou bien garde à te taire.

LOLIVE se grattant.

Monsieur...

LEANDRE.

Quoy ?

LOLIVE.

Si...

LE CURIEX

LEANDRE.

Comment ?

LOLIVE.

Je n'ose vous cacher
Qu'à mon ami Crispin je n'ai pû m'empêcher..

LEANDRE.

D'apprendre mon projet ?

LOLIVE.

Monsieur.

LEANDRE.

Ah double traître !

Tu trahis donc ainsi le secret de ton maître ?

LOLIVE.

Monsieur, ne criez pas on peut être écouté.

LEANDRE.

Mais qui t'a fait parler ?

LOLIVE.

La curiosité.

Votre exemple, Monsieur, m'a tourné la cervelle ;
Et je veux éprouver si Nerine est fidelle.

LEANDRE *voulant le frapper.*

Coquin, c'est bien à toi de penser..

LOLIVE.

Eh tout doux.

Je suis sûr ce chapitre encor plus fou que vous.

LEANDRE

Le sot.

LOLIVE.

Je vous imite, & malgré ma sagesse,
Vous m'avez inspiré toute votre foiblesse,
En me parlant si mal du sexe féminin,
Que je crois que le diable est beaucoup moins mas-
lin.

Vous m'avez sur cela conté plus d'une histoire,
Que je ne sçauois plus chasser de ma mémoire,
Et dont mon pauvre esprit est tellement frappé,
Que j'en suis malgré moy jour & nuit occupé.
Si Nerine est chagrine, inquiète & rêveuse,

IMPERTINENT.

23

Je crois que ma présence est pour elle ennuyeuse.

LEANDRE.

Cela peut être vrai, je te trouve ennuyeux.

LOLIVE.

A peu près comme vous, Monsieur, quand je le veux.

L'autre jour...

LEANDRE.

Oh finis.

LOLIVE.

Ecoutez, je vous prie.

La fourche du Cocher, près de votre écurie

Me tomba sur la tête, & me prit par le cou:

Après cet accident on peut, sans être fou,

Craindre que pour le front quelque malheur s'apprête;

Le chemin n'est pas long du cou jusqu'à la tête.

LEANDRE.

Maugrebleu du faquin.

LOLIVE.

Monsieur, par charité

Laissez-moy contenter ma curiosité.

LEANDRE.

Considère, maraut, à quel point tu m'exposes.

LOLIVE.

Oh point d'emportement, nous ferons bien les choses.

Je suis sûr de Crispin, il est garçon discret,

Et ma juré trois fois de garder le secret.

LEANDRE.

Prends-y garde sur tout.

LOLIVE.

Oui, ce sont mes affaires.

LEANDRE.

Mon secret sçu, dehors, & cent coups d'écrivains.



SCENE II.

LOLIVE *seul.*

S On secret & ce secret est à moy comme à lui,
 Nous hazardons tous deux même chose aujourd'hui.

Malgré ce que j'ai dit pourtant, Crispin encore
 Ne sçait rien du projet que je vais faire éclore.
 Il vient, parlons : il faut de force ou d'amitié
 L'engager à fonder ma future moitié.



SCENE III.

LOLIVE, CRISPIN.

LOLIVE.

B Onjour, mon cher Crispin.

CRISPIN.

Bonjour, mon cher Lolive.

LOLIVE.

Te voila gros & gras.

CRISPIN.

Tu vois, quoy qu'il m'arrive.

Je conserve toujours un embonpoint égal ;
 Chasser le jour, la nuit, à pied comme à cheval ;
 Le fusil sur l'épaule, en carrosse, en litier, en
 Fosse Chevreuil, Cerf, Daim, Sanglier, San-
 gliere,
 Manger froid, boire chaud, dormir couché, de-
 bout ;

Un garçon comme moy s'accommode de tout.

Quand

Quand on est à la guerre élevé de jeunesse,
Toujours dans les hazards, & loin de la mole-
ste...

LOLIVE.

Où la guerre, il est vrai, fait bien les gens.

CRISPIN.

Vraiment

C'est de-là que me vient mon bon temperament :
Que je hais le séjour, & le repos des villes !
On n'y trouve jamais que des gens inutiles ;
Eloignez des perils qu'il nous faut essuyer,
De lire la gazette ils font tout leur métier :
Mais nous, morbleu, mais nous endurcis à la
peine...

LOLIVE.

À vanter les guerriers tu te mets hors d'haleine.

CRISPIN.

Il est vrai, je suis vif sur ce chapitre-là.

LOLIVE.

Il n'est pas maintenant question de cela.

CRISPIN.

La chasse est de la guerre une parfaite image.

Mais à propos on dit que tu viens de voyage ?

LOLIVE.

J'arrive de Paris.

CRISPIN.

De Paris ! es-tu fou ?

Parle donc.

LOLIVE.

Si je mens qu'on me rompe le cou.

CRISPIN.

Encor si tu disois que tu viens de Touraine.

LOLIVE.

J'en viens sans en venir, la chose est très-certaine.

Pour différer la nôce au moins de quinze jours,
Mon maître a fait semblant de m'envoyer à
Tours.

Pourquoy la differer ?

LOLIVE.

Voici le fait. Mon maître

Avant que d'épouser , voudroit à fond connoître
Le cœur de sa future.

CRISPIN.

Il a perdu l'esprit.

Connoître à fond le cœur d'une femme ?

LOLIVE.

Il suffit ,

Il le veut , bien ou mal , il faut qu'il réussisse ,
Et dans ce grand projet Damon lui rend service.
Je voudrois bien aussi , Crispin , de mon côté ,
Que quelqu'un satisfist ma curiosité.
Si pendant que ton maître éprouvera Julie
Tu voulois éprouver Nerine.

CRISPIN.

La folie

Est plaisante.

LOLIVE.

Tu sçais que souvent il en eut
Pour s'être , comme on dit , embarqué sans bû-
cuit.

Sçachons donc si je dois m'embarquer en ménage-

CRISPIN.

[ge.]

Tu cours risque d'y faire assez mauvais voyage.

LOLIVE.

C'est ce qui m'inquieté , & je veux par mes soins.

CRISPIN.

Et c'est-là ce qui doit t'embarasser le moins.

Faut-il tant balancer à faire la sottise ?

Tiens , Lolive , la femme est une marchandise
Qu'on doit prendre au hazard sans la faire priser ;
Et qu'on ne peut jamais connoître qu'à l'usage ;
Il faut sans tâtonner brusquer le mariage ,
Et s'exposer sur mer sans craindre le naufrage.
Qui tremble dès le port ne doit point s'embarquer,

IMPERTINENT.

27

Et pour gagner beaucoup, il faut beaucoup risquer.

LOLIVE.

Risquer pour sa fortune est chose nécessaire :

Mais risquer son honneur, c'est bien une autre affaire.

CRISPIN.

Parbleu c'est bien à toy de songer à l'honneur.

LOLIVE.

Et si ma femme un jour..

CRISPIN.

Voyez le grand malheur.

LOLIVE.

Oui ç'en est un sans doute, &c...

CRISPIN

Sois aussi tranquille

Que tant de bons maris qui sont en cette ville.

LOLIVE.

Bel exemple, ma foy !

CRISPIN.

Tu seras trop heureux

De pouvoir en cela figurer avec eux.

Sois tranquille, te dis-je.

LOLIVE.

Oh non, je ne puis l'être,

Et je pretens enfin faire comme mon maître,

Examiner Nerine, & voir si sa vertu...

CRISPIN.

Examiner Nerine ! & comment fera-tu ?

LOLIVE.

Tu feindras de l'aimer, & tu me viendras dire

Ce que sur son esprit tes soins pourront produire.

Mon maître en fait de même, & le tient dès ce jour

Doit feindre pour Julie un violent amour ;

Je te l'ai déjà dit.

CRISPIN.

Ah quelle extravagance ?

Qui diable a jamais vu pareille impertinence ?

B ij

LOLIVE.

Enfin pour contenter mes desirs curieux,
C'est sur toy, mon enfant que j'ai jetté les yeux.

CRISPIN.

Pauvre sot ! je te plains. Regarde bien ma mine,
Peux-tu croire qu'en vain j'attaquerai Nerine ?
Un regard, elle en tient : Tu risques trop, ma foy.
Crois-moy, prends un rival aussi mal fait que toy.

LOLIVE.

Cesse de badiner, la chose est résoluë.

CRISPIN.

Mais je luy donnerai tout d'un coup dans la vûë.

LOLIVE.

Peut-être.

CRISPIN.

Tu le veux, il faut te contenter,
Et pour y réussir, je m'en vais m'apprêter.

SCENE IV.

LEANDRE, LOLIVE.

LEANDRE *entre en rêvant, & est
quelque temps sans parler.*

J E ne sçai si Damon... hem ?

LOLIVE.

Quoy, Monsieur ?

LEANDRE.

Je gage
Qu'il n'aura pas encore osé parler. J'enrage,
Je deviens fou.

LOLIVE.

Ma foy je le deviens aussi.

LEANDRE.

Dis moy, ne sçais-tu point si Damon e st icy ?

LOLIVE.

Son valet vient, Monsieur, de sortir tout à l'heure ;
J'tai ; si vous voulez , sçavoir...

LEANDRE.

Attend, demeure :

Non, va-t-en.

LOLIVE.

Soit.

LEANDRE.

Revien.

LOLIVE.

Monsieur.

LEANDRE.

Va , laisse-moy :

Jamais valet ne fut plus importun que toy.

LOLIVE.

Demeure, vien, va-t-en, avance, non, recule :

Je suis en même cas, suis-je aussi ridicule ?



SCENE V.

LEANDRE, DAMON, LOLIVE.

LEANDRE à *Damon*.

JE te cherchois, ami, que viens tu m'annoncer ?

à *Lolive*.

Laisse-nous.

LOLIVE.

Volontiers.

Il sort.





SCENE VI.

LEANDRE , DAMON.

DAMON,

JE ne puis me forcer
À faire ce qu'exige aujourd'hui son caprice.

LEANDRE.

Comment ? c'est donc ainsi que tu me rends service,
Après m'avoir donné ta parole & ta foy ?..

DAMON.

Oh bien , te la tenir ne dépend pas de moy ;
Feindre auprès de Julie est un supplice extrême :
Il faut lui dire vrai quand on lui dit qu'on l'aime.

LEANDRE.

Aime-la donc , morbleu , sois-en vraiment touché.

DAMON.

Si la chose arrivoit te serois bien fâché,
Quand même tu serois sûr de la préférence :
Tout rival inquiette , ennuye , irrite , offense.
Où tu me haïrois si j'avois de l'amour ,
Et je te haïrois moy peut-être à mon tour.

LEANDRE.

Ne crains point que par là notre amitié s'altère,
Et sans tant réfléchir songe à me satisfaire.

DAMON.

Ah tu pousles trop loin les droits de l'amitié :
Va tu seras servi : mais tu me fais pitié.

LEANDRE.

J'ai tort , je le sens bien : mais cependant j'exige
Qu'au plutôt..

DAMON.

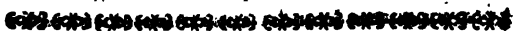
Laisse-moy , je parlerai , te dis-je.



SCENE VII.

DAMON *seul.*

O U vais-je m'engager ? A ma foible vertu,
Trop indiscret ami, quel écarter offres-tu ?
Mais j'apperçois Julie. O Ciel, que lui dirai-je ?



SCENE VIII.

DAMON, JULIE, NERINE.

JULIE à Damon,

O U peut-être Leandre, & quand le reverrai-je ?
Je croyois avec vous le reconstruire ici :
Quelle raison l'oblige à s'écarter ainsi ?
Du chagrin qui le tient, la cause est fort légère :
C'est trop s'inquiéter de la santé d'un père,
On n'a rien, dit Lolive, à craindre pour ses jours.

DAMON.

Leandre a cependant dessein d'aller à Tours.

JULIE.

Employez-vous de grace à rompre ce voyage,
Damon, conseillez-lui.

DAMON.

Leandre est bien peu sage :
Du desir de vous plaire uniquement charmé,
Il devroit mieux sentir le bonheur d'être aimé,
Pour quelques jours encor votre hymen se diffère.

JULIE.

Son père le souhaite, il faut le satisfaire :

Je ne le blâme point de ce retardement.

DAMON.

Leandre est donc sans cœur, sans yeux, sans jugement ?

Quoy prêt de posséder la divine Julie,
Bonheur dont aux dépens de son sang, de sa vie
Il devrait acheter les précieux momens. . .

Madame, qu'il est peu de sinceres amans !
D'un pareil procédé mon amitié s'indigne,
Et d'un bonheur si doux Leandre n'est pas digne.

NERINE.

Voilà parler, Madame, & penser sensément ;
Vôtre amoureux Leandre aime trop froidement :
Je prendrois là-dessus le parti le plus sage.
Tu diffères, & moy je romps le mariage.

JULIE.

Vas-tu recommencer tes discours ennuyeux ?

DAMON.

Ah si Leandre avoit & mon cœur & mes yeux !
Tout entier à l'amour, trop content de vous
plaire,
Sans égard pour l'ami, sans crainte pour le pere,
Possesseur empressé de vos divins appas. . .

NERINE.

Damon assurément ne différerois pas
Lui.

JULIE.

Ce discours m'étonne, & j'ai peine à com-
prendre, . . .

Damon. . .

NERINE.

Monsieur vous dit ce qu'auroit fait Leandre.

DAMON.

Non, Madame, ce sont mes propres sentimens :
J'ai pour vous les cacher souffert trop de tour-
mens.

Il est temps à la fin que mon amour éclatte.
La froideur d'un ami l'autorise & me flatte.

IMPERTINENT.

35

Et son nouveau delai me permet d'esperer
Un bien, dont il a trop tardé de s'emparer.

NERINE.

L'incident est nouveau. Quelle en sera la suite ?
Qu'en dites-vous, Madame, hem ?

JULIE.

Je suis interdite.

Damon, avez-vous donc perdu sens & raison ?

NERINE.

L'ami de votre Amant, Madame, est un fripon :
Mais j'aimerois mieux moy, mon goût n'est pas
le vôtre,

Un fripon comme lui, qu'un amant comme l'autre.

DAMON.

Si l'aveu de mes feux vous semble criminel,
Je le fais malgré moy, j'en atteste le Ciel.
Madame, il est bien vrai qu'en cessant de me taire,

Je suis, je vous l'avoue, un amant temeraire,
Combien prêt à parler, ai-je tremblé, fremi ?
Non, ne me croyez point perfide à mon ami :
Quand j'ose vous parler de mon amour extrême,
Cé n'est point moy, c'est lui qui se trahit lui-même.

J'étois dans la Province, & loin de ce séjour,
Par les lettres Leandre a pressé mon retour.
J'espérois de vous voir sans trouble & sans allar-

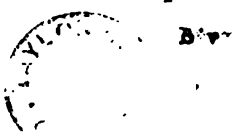
mes ;
Je reviens, je vous trouve encor de nouveaux
charmes,

Votre hymen différé, Leandre auprès de vous,
Loin d'être un tendre amant, paroît un froid
époux.

Dans un cœur bien épris que le penchant entraî-

ne,
Qu'à reprendre ses droits l'Amour a peu de pei-

ne !



Que l'on saisisse, Madame, avec avidité
 L'espoir flatteur d'un bien qu'on a tant souhaité ;
 Je l'ai fait, j'ai parlé, vous m'en faites un crime ;
 Et si pour l'expier, il faut une victime,
 L'hymen mettra bien-tôt Leandre entre vos bras.
 Je le verrai, Madame, & n'y survivrai pas.

NERINE.

Il me fait grand pitié, je suis tendre, Madame.

JULIE.

à Damon.

Tais-toy. Quand vous m'osez découvrir votre flamme,

Et que je vous en marque aussi peu de courroux,
 Damon, c'est votre ami que je respecte en vous :
 Mais dussai-je altérer l'amitié qui vous lie,
 Je veux qu'il soit instruit de cette perfidie.

Ce trait va, comme moy, sans doute l'étonner,
 Je crois qu'il aura peine à vous le pardonner :
 Trouvez bon qu'à vous voir désormais je renonce.
 Adieu ; vous n'aurez point de moy d'autre réponse.

DAMON.

Sauvez à mon ami, Madame, à vous, à moy,
 Un éclaircissement...

JULIE.

Monsieur, je me le doy :

Ce seroit mériter qu'une nouvelle audace...

DAMON.

Vous pouvez m'en punir : mais je demande grace ;
 Et je n'y reviens jamais...

JULIE.

Damon ; ne suivez point mes pas.

DAMON.

Dans de tels sentimens je ne vous quitte pas.

JULIE.

Je vous le défens.

DAMON.

Ciel !

NERINE *le poussant.*

Eh malgré la défense

Sûrez, & l'obligez à garder le silence.



SCENE IX.

NERINE *seule.*

Avec grand plaisir moy je vois cet amour-ci,
Cela peut rechauffer notre amoureux transi :
Il faut tirer profit d'une telle aventure.
Mais vois-je pas Crispin ? quel excès de parure !



SCENE X.

CRISPIN, NERINE.

CRISPIN.

Eh tu vois, mon enfant, à peine de retour,
Je donne tous mes soins, tous mes temps à
l'amour.

Y avois chez mon Tailleur cet habit de reserve ;
Car mon maître des sçens n'entend pas qu'on se
serve ;

Et d'abord qu'à Paris sur l'arrière-saison,
Nous venons de campagne, ou de la garnison,
Pour bien passer l'hiver, il faut de quelque belle
Faire, comme tu sçais, provision nouvelle.

J'ai soin d'être si propre & si fort ajusté,
Qu'aussi-tôt qu'on me voit on est enchanté,
Et c'est, je l'avourai, dans le dessein de plaire.
Que je me suis paré plus qu'à mon ordinaire.
Nerine, que dis-tu de mon ajustement ?

B. vj.

NERINE.

Voilà ce qui s'appelle un homme tout charmant.

CRISPIN.

Te paroissai-je ainsi ? me dis-tu vrai, coquine ?

Je n'ai point de défauts ; voi , regarde , examine.

NERINE.

Fort bien.

CRISPIN.

Cette encolure ? elle n'est pas d'un fort

NERINE.

Non, dà,

CRISPIN.

Veux-tu me voir aller l'amble ou le trot ?

NERINE.

Il ne te manque plus qu'avoir bride ou biffette.

CRISPIN.

Tu railles , mais je suis bon cheval de trompette.

L'allure est peu de chose , il faut me débrailler :

Malepeste, aujourd'hui cela fait bien briller ;

La main dans la ceinture , un ou deux pas de danse,

Et puis du cire dent l'aimable contenance.

NERINE.

Que de raffinement !

CRISPIN.

Quand on veut plaire aux gens.

Il n'est rien de si beau, que de curer ses dents,

Parmi certaines gens c'est la belle manière.

Eh vraiment j'oubliais.

NERINE.

Quoy donc ?

CRISPIN.

La Tabatière :

C'est elle qui soutient la conversation.

Prenez-en. Dieu me damne, il vaut un million.

NERINE.

Je le trouve fort bon.

CRISPIN.

Mais bon par excellence ;
Et j'en suis mieux pourvû qu'homme qui soit en
France.

Dés qu'il en vient d'exquis , j'en ai tout le premier
Par un de mes laquais Commis d'un Sous-Fermier.
Qu'en dis-tu , mon enfant ? car-tu sçais t'y con-
noître.

NERINE.

Je te trouve tout l'air d'un jeune petit maître.

CRISPIN.

Tout le monde m'en flatte , & je m'en flatte aussi.

NERINE.

Mais à qui-veux-tu plaire en te parant ainsi ?

CRISPIN.

Un garçon comme moy d'esprit & de mérite ;
Souvent pour s'expliquer veut qu'on le sollicite ;
Quand on a des talens , & qu'on les a fait voir ,
Je crois sans vanité , qu'on peut s'en prévaloir :
Mais loin de me targuer de tous mes avantages ,
C'est à tes beaux yeux seuls que j'en fais mes hom-
mages.

Je me borne au plaisir de captiver ton cœur ;

Et j'ai pris le dessein de faire ton bonheur.

Tu ris-tu te rendras sans trop de résistance.

NERINE *à part.*

Le fat ! Rions un peu de son impertinence ;

Et traitons-le si bien , qu'il n'y revienne pas.

CRISPIN.

Tu ne me répons rien , & raisonnes tout bas.

NERINE *d'un ton d'innocence.*

Vous voudriez aimer une simple suivante ?

CRISPIN.

Est-ce la qualité ? c'est la beauté qui tente.

Des cœurs d'un certain rang je me suis corrigé ;

Pour une bagatelle , ils vous donnent congé.

NERINE.

Lolive est mon amant , vous le sçavez.

C'est un plaisant maraut.

NERINE *sur le même ton.*

Je suis simple & craintive.

Il est soupçonneux, luy, jaloux, hargneux, brutal ;

Et si j'osois en vous lui donner un rival,

Cette infidélité peut-être auroit des suites.

CRISPIN.

Non, Lolive, crois-moi, respecte mes merites,

Et sçait bien qu'avec moy, quand je prends certain
ton ;

Il ne faut pas qu'il songe à tirer au bâton :

Autrement... là-dessus que tes craintes finissent ;

Que Lolive aille au diable, & que nos cœurs s'unissent.

NERINE.

Mais que va-t-on penser d'un changement si
prompt ?

CRISPIN.

Parbleu s'il l'étoit moins, il me feroit affront :

Je veux qu'un cœur se rende, & cède sans remise ;

Comme César, vient, voit, vaincre, est ma devise.

NERINE.

Quelle aimable fierté ! je cède à mon vainqueur.

CRISPIN.

Non, c'est moy qui me rends, & te donne mon

Priponne, [cœur,

NERINE.

Il est pour moy d'un prix infini.

CRISPIN.

Et pour Crispin, Nerine un objet tout aimable.

NERINE.

Vous m'aimez donc ?

CRISPIN.

Tres-fort. Pour confirmer nos feux,

Faisons un peu chœurs de soupits amoureux.

ils soupirent ensemble.

IMPERTINENT. 39

Ah ! cela va fort bien. Mais soupirons encore ;
Disons-nous des douceurs. Mon cher cœur, je t'a-
baïser. [dore.

NERINE *le repousse.*

Des soupirs autant que tu voudras :
Mais pour des baisers , non , ne m'en demande pas.

CRISPIN *fierement.*

A ton vainqueur ! Je parle , oses-tu t'en défendre ?
Allons , point de quartier , captive , il faut se rendre.

NERINE *lui donne un soufflet.*

Un insolent vainqueur est ainsi respecté.

CRISPIN.

Un soufflet sur ma joue ! un vainqueur souffleté !
Morbleu vous vous fâchez , la chose est un peu
forte ,

Traitez-vous quelquefois Lolive de la sorte ?

NERINE.

Non ; car Lolive est sage , & d'un fort compliment
N'a jamais mérité le juste châtimant :
Mais pour toi qui m'as pris pour une de ces folles
Que l'on surprend avec de bruyantes paroles ,
Des airs extravagans , des gestes effrontez ,
Ressource de seuls talens de cerveaux démontez ,
Dont tout le mérite est un impudent langage
Que la débauche seule a pu mettre en usage ,
Tu t'es bien fort trompé ; compe- sus cent souf-
flets.

Si sur un pareil ton tu me parles jamais.

CRISPIN.

Parbleu mon ton étoit plus plaisant que le vôtre ;
Vous me ferez plaisir aussi d'en prendre un autre.

NERINE.

Adieu , Crispin.

CRISPIN, *après qu'elle est sortie.*

La femme est un traître animal !
Si mon maître est rectifié même , il n'est pas mal.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, LOLIVE.

LOLIVE.

MA foy, car je vous puis parler avec franchise,

Nous faisons l'un & l'autre une grande sottise ;
Et croyez-moy, Monsieur, pour de moindres raisons

On a mis bien des gens aux Petites-Maisons.

LEANDRE.

C'est bien à toy, maraut, de blâmer ma conduite.

LOLIVE.

Si j'ose la blâmer, c'est que j'en crains la suite.

J'voudrois bien pouvoir retirer mon enjeu,

Et vous feriez fort bien d'en faire autant. Le feu

N'est pas encor bien grand : mais songez qu'il faut craindre

Qu'il ne prenne si bien, qu'on ne puisse l'éteindre.

LEANDRE.

Tâis-toy.

LOLIVE.

Je me sens là remuer dans le cœur

Certain je ne sçai quoy qui me prédit malheur :

N'avez-vous point aussi quelque trouble dans l'ame ?

Damon est beau , bien fait , votre Maîtresse est
femme ,

Et Nerine & Crispin... Ah pour notre repos

Nous avons là choisi deux étranges Rivaux !

Qui peut vous assurer , quand ils viendroient à
plaire ,

Qu'ils nous feroient de tout un récit bien sin-
cere ?

Nous risquons diablement votre honneur & le
mien :

Ils se feront aimer , & nous n'en sçaurons rien

LEANDRE.

Je connois de Damon le cœur & la franchise ;

Et ne crains de sa part foiblesse ni surprise.

LOLIVE.

Moy je crains que Crispin , d'un objet trop cheri,

Ne soit l'amant discret , moy le triste mari.

LEANDRE.

Oh finis ; laisse-là tes ridicules craintes.

LOLIVE.

Par avance , Monsieur , je vous porte mes plain-
tes ,

Et souhaiterois fort que ces reflexions...

LEANDRE.

Encor ? Garde pour toy tes sortes visions ;

Ce fou ne laisse pas de me remplir la tête

D'objets fâcheux.

LOLIVE.

Ce fou , Monsieur , n'est pas trop bête.

Mais Nerine en ce lieu vous cherche apparem-
ment.



SCENE II.

LEANDRE, NERINE, LOLIVE.

NERINE.

C'est vous ? On a le temps, Monsieur, en
vous aimant,
De pouvoir s'ennuyer. De vos froides manieres
Julie en verité ne s'accommode gueres :
Je prévois qu'elle & moy ne pourrons désormais
Vous parler à tous deux, vous voir que par pla-
ces.

Se faire souhaiter, & se rendre si rare,
C'est se donner près d'elle un merite bizarre.

LEANDRE.

Je l'évite, & je veux lui sauver, si je puis,
La part qu'elle prendroit au chagrin où je suis.

LOLIVE.

Et moy qui suis chagrin des chagrins de mon maî-
tre,

A tes regards joyeux je ne veux point paroître.

NERINE.

Oh pour moy, tes froideurs m'embarassent fort
peu ;

Je puis, quand je voudrai, te faire voir beau jeu.

LOLIVE à Leandre.

Grispin s'est déclaré déjà.

LEANDRE.

Cela peut être :

* Je voudrois bien sçavoir ce qu'aura fait son maî-
tre.

LOLIVE.

Eh nous ne le sçaurons peut-être que trop tôt :
Je crains que notre honneur n'ait déjà fait le saut.



SCENE III.

JULIE, LEANDRE, NERINE,
LOLIVE.

JULIE.

JE viens me plaindre à vous de vous-même,
Leandre,
À votre procédé je ne puis rien comprendre.
Vous marquez pour me voir si peu d'empresse-
ment,
Que sans vous faire tort, je pourrois aisément,
Voyant que notre hymen chaque jour se diffère,
Soupçonner que peut-être une autre a sédu vous-
plaire :
Mais mon cœur qui ne peut que penser bien de
vous,
N'est point fait pour avoir ces sentimens jaloux.

LEANDRE.

Penser ainsi d'un cœur qui tendrement vous aime,
C'est lui rendre justice, & la rendre à soy-même :
Hé quels jaloux soupçons pourroient vous allar-
mer ?
Qui vous aime une fois, doit toujours vous aimer.
Mais, Madame, inquiet de la fureur d'un père,
Par qui de mon bonheur le moment se diffère,
Toujours triste, rêveur, à moy-même ennuieux,
J'ai voulu quelque temps me soustraire à vos
yeux :
Vous cacher ma douleur, est-ce donc faire un
crime,
Madame, & votre plainte est-elle legitime ?

JULIE.

Quelque juste raison qui vous puisse affliger,

Vos chagrins avec moy se doivent partager.
 Loïn de suivre un devoir où l'amour vous en-
 gage ,

On dit que vous allez faire à Tours un voyage.

LEANDRE.

Non. Monsieur votre pere a paru souhaiter,
 Que je restasse ici. J'ai promis de rester.

LOLIVE.

La nature a cédé , Madame , à la tendresse ;
 Car il aime son pere après vous...

NÉRINE.

Encore est-ce ,

L'effort est grand.

JULIE.

Enfin vous ne partirez point ,

Leandre , me voila tranquille sur ce point :

Mais je vous avouerai que je ne scaurois l'être
 Sur l'indiscret avou qu'un ami lâche & traître...

LEANDRE.

Madame...

JULIE.

C'est un trait si perfide , si noir...

LOLIVE à Leandre.

On a parlé.

LEANDRE.

à Lolive. à Julie.

Tant mieux. J'ai peine à concevoir...

JULIE.

Ah , Leandre ! il n'est plus d'ami sûr , véritable ,

Et ce titre à tout autre autrefois préférable ,

Ne sert plus qu'à cacher sous un nom respecté ,

Des motifs d'intérêt ou bien de vanité.

J'ai peine en le disant à le croire moy-même.

Damon...

LEANDRE.

Eh bien , Damon ?

JULIE.

C'est un perfide , il m'aime.

LEANDRE.

Qui vous l'a dit ?

JULIE.

Luy-même.

LEANDRE.

Ah, Madame !

NERINE.

Et Crispin,

A l'exemple du maître est un sieffé coquin,
Qui si je l'eusse crû...

LOLIVE à Leandre.

Vous voyez que les drôles
Se sont peu fait prier pour commencer leurs rô-
les.

LEANDRE.

Madame, à ce discours j'ai peine à donner foy,
Damon a trop d'égards, trop d'amitié pour moy...

LOLIVE.

Ce qu'on nous dit ici, Monsieur, ne scauroit être ;
Le valet est pour moy, ce qu'est pour vous le
maître.

JULIE.

Je veux ne le plus voir, & que dès aujourd'hui,
Leandre, vous rompiez tout commerce avec lui.

LEANDRE.

Ce que vous demandez m'embarasse, & m'étonne.

Quel prétexte à cela voulez-vous que je donne ?

C'est d'une amitié pure, & non de passion.

Que Damon vous a fait la déclaration ;

Et quand même d'amour son cœur seroit capable,

Ce que je sens pour vous me le rend excusable.

Ne vous alarmez point de ce qu'il vous a dit.

JULIE.

Je ne lui veux de mal qu'autant qu'il vous trahit.

De l'aveu qu'il m'a fait pour moy rien n'est à
craindre ;

Vous en êtes content, je cesse de m'en plaindre ;

Mais cependant le peu de sensibilité

Que cause à votre cœur son infidélité,
 Me fait connoître en vous un amant bien facile.
 On aime foiblement quand on est si tranquille.

LEANDRE.

L'excès de mon amour...

JULIE.

Vous m'le prouvez mal,
 Lorsque dans un ami je vous montre un rival.

NERINE.

Elle a grande raison, & je pense de même,
 Si l'on n'est pas jaloux, je ne crois pas qu'on
 m'aime.

LOLIVE.

S'il ne tient qu'à cela, crois que je le ferai,
 Et pour te le prouver, si tu veux, je battrai.

LEANDRE.

Ce qui vous semble en moy tranquillité, foi-
 bleffe,
 Est le plus tendre effet d'une délicatesse...

JULIE.

Je vous crois, & vous veux imiter en ceci,
 En vous aimant avec délicatesse aussi.

LEANDRE.

Damon m'attend, Madame, & je dois l'aller
 prendre.

JULIE.

Dites-lui le secret que je vous viens d'appren-
 dre.

LOLIVE.

Nerine, au moins...

NERINE.

Adieu, Messieurs les délicats,
 Quand on y reviendra, vous ne le sçavez pas.



~~~~~

## SCENE IV.

JULIE, NERINE.

NERINE.

**E** H bien qu'en pensez-vous ? Sur de telles af-  
faires

Voilà sans contredit des gens bien débonnaires.

A ce qui nous regarde on prend peu d'intérêt.

JULIE.

Un procédé si froid m'offense & me déplaît :

Il nous croit, en tenant une telle conduite,

Moy sans ressentiment, & Damon sans mérite.

NERINE.

Et Lolive croit-il pour lui faire plaisir,

Que j'aurai la vengeance en main sans m'en fai-  
sir ?

Vous traitez nos avis de pure bagatelle,

Oh bien.

JULIE.

Pour des Amans la methode est nouvelle.

NERINE.

S'ils étoient nos maris encore, ils feroient bien,

C'est l'ordre, tout sçavoir, tout voir sans dire  
rien,

Se contraindre à propos, dissimuler l'offense :

Mais d'amans à maris grande est la difference.

Il faut qu'un tendre amant soit inquiet, jaloux,

Un regard innocent doit le mettre en courroux,

Une mouche qui vole autour de sa maîtresse,

Un épagneuill qu'elle aime & qui lui fait caresse,

Un petit perroquet qui prenant sa leçon,

Lui dit, *baiser, baiser*, dans son petit jargon,

Pere, mere ou cousin, ou frere qu'elle embosse,

Un homme indifférent reçu de bonne grace ,  
 Un excès d'enjouement , un air un peu chagrin ,  
 Un discours sérieux , un langage badin ,  
 Une chimère , un geste , un rien , une migraine ;  
 Tout intrigue un amant , & le tient en haleine.

JULIE.

Sur ce pied-là , Nerine , on nous aime bien peu.

NERINE.

Je le sens comme vous , nos gens n'ont point pris  
 feu ,

Et vous m'en voyez moy toute scandalisée ;  
 Il est fort mal-plaisant d'être ainsi méprisée.  
 Mais Damon vient à nous.

JULIE.

Tâchons de l'éviter.



## SCENE IV.

JULIE , DAMON , NERINE ,  
 CRISPIN.

DAMON.

**V**ous me fuyez , Madame ! eh daignez ar-  
 rêter.

JULIE.

Je ne veux vous parler , ni vous voir de ma vie.

CRISPIN à Nerine.

La belle souffletteuse.

NERINE.

Oste-toy , je te prie.

DAMON.

Je ne mérite point ce violent courroux.

CRISPIN à Nerine.

Je suis le plus lezé : mais raccommodez-nous.

JULIE.



IMPERTINENT.

49

JULIE à Damon.

Votre importunité me fatigue & m'outrage.

NERINE à Crispin.

Mon courroux contre toy s'irrite & devient rage.

CRISPIN.

Il est donc à propos de te parler de loin.

DAMON.

Madame !

JULIE.

Vous prenez un inutile soin.

CRISPIN.

Il faut avoir le cœur bien dur & bien Arabe.

DAMON.

Je ne dirai qu'un mot.

CRISPIN.

Et moi qu'une syllabe.

NERINE.

Ce ne sera pas là de quoy nous ennuyes.

Écoutons-les, Madame.

JULIE.

Oses-tu m'en prier ?

NERINE.

Sûres de ne fâcher Lolive ni Leandre,

Le grand malheur au fond, pourquoi nous en défendrez ?

DAMON.

L'aveu de mon amour vous a tantôt déplu,

A m'éloigner de vous je m'étois résolu ;

Et quoique pénétré de la plus vive flamme ;

Ce valet peut vous dire...

CRISPIN.

Où, nous passions, Madame.

Où de vos refus, moy piqué d'un soufflet,

Même dépit chassoit le maître & le valet ;

Et nous allions tous deux au fond de la Champagne

Attendre le Printemps, pour rentrer en campagne.

Madame , de mes feux par moy-même éclairci ,  
C'est Leandre...

JULIE.

Comment ?

DAMON.

Qui me retient ici.

JULIE.

Leandre est informé par vous...

DAMON.

De ma tendresse ,

Et son cœur généreux excuse ma foiblesse :  
Il me plaint , me console , & sa tendre amitié ,  
De l'état où je suis lui fait avoir pitié.

NÉRINE.

Vous avez un amant bien tendre & pitoyable.

CRISPIN.

Lolive en fait de même , ou je me donne au diable.

DAMON.

Ah ! lorsque je vous ai découvert mon amour ,  
Madame , ai-je compté sur le moindre retour ?  
L'avez-vous cru ? Forcé de rompre le silence ,  
Je n'ai point soupçonné votre cœur d'inconsistance.

Est-ce un crime d'aimer , d'adorer vos appas ,  
Quand même mon rival ne s'en offense pas ?  
Du beau feu que je sens , qu'avez-vous lieu de craindre ?

Laissez-le s'exhaler , le temps pourra l'éteindre.  
Votre ami connoît trop votre cœur & le mien ,  
Et nous estime trop pour s'alarmer de rien.

JULIE.

Damon , avec grand art votre bouche s'exprime.

Je veux bien ne plus voir votre amour comme un crime :

Mais...

NERINE.

Sur ce pied, Madame, il n'a pas si grand tort  
Que vous & moy l'avions imaginé d'abord.

CRISPIN.

Ni moy. Mal à propos en faveur de Lolive !  
Ta main sur mon visage a pris l'affirmative.

JULIE.

Mais comme enfin l'amour peut se nourrir d'es-  
poir,

Il faut pour vous l'ôter renoncer à me voir.

DAMON.

Renoncer à vous voir ! moy, divine Julie ?  
Commandez que plutôt je renonce à la vie.

JULIE.

Eh bien vous me verrez, mais à condition  
Que si jamais un mot, si la moindre action,  
Un soupir, un regard, un geste vous échape,  
Si trop d'empressement, si trop de soin me  
frappe...

DAMON.

Ah Ciel ! quelle contrainte exigez-vous de moy ?

JULIE.

De ce que je vous dis faites-vous une loy :  
Il faut me le promettre, & me tenir parole.

CRISPIN à Nerine.

Me veux-tu faire aussi jouer le même rôle ?

JULIE.

Et si vous y manquez, vous pouvez désormais  
De ma plus forte haine être sûr pour jamais.

DAMON.

Il faut vous obéir pour ne vous pas déplaire,  
Et mourir de douleur si je ne puis me taire.

*Il la reconduit.*

CRISPIN.

Mais, Nerine, pour moy qui suis grand babilla-  
lard,

Si je me tais long-temps ce sera grand hazard ;  
Ne pourrai-je par fois, afin qu'il t'en souviene,

Te dire que je t'aime ?

NÉRINE.

Oh ce n'est pas la peine.

Le diable, quand quelqu'un nous a parlé d'a-  
mour,

Nous en fait souvenir plus de cent fois par jour.



## SCENE VI.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN.

**C**E que nous leur disons, le diable leur re-  
pète.

Nous aurons là tous deux un fort bon interprète.

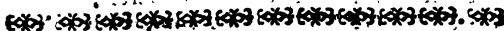
Cela pourroit bien être, & notre passion.

Mérite de leur part quelque réflexion.

L'affaire est en bon train.

DAMON.

Tais-toy, voici Leandre.



## SCENE VII.

LEANDRE, DAMON, CRISPIN,

LOLIVE.

LEANDRE.

**A**vec empressement, amy, je viens t'appren-  
dre  
De l'aveu de tes feux quel est l'heureux effet.

DAMON.

Le fais-tu de Julie ? en es-tu satisfait ?

# IMPERTINENT.

53

LEANDRE.

Dé ce premier succès que mon ame est charmée !  
Julie est contre toy de futeur animée ,  
Te nomme indigne amy , perfide , scelerat ,  
Et me veut faire moy rompre avec un ingrat.  
Conçois-tu le plaisir que ce succès me cause ?

DAMON.

Conçois-tu les chagrins à quoy cela m'expose ?  
Je vois que tu seras content de ton côté ,  
Et que je serai moy méprisé , détesté.  
De ton entêtement tu me rends la victime ;  
Tu rassures du cœur , & moy je perds l'estime.

LEANDRE.

Va , va , je prendrai soin de calmer son esprit.

DAMON.

Non , non , la vérité passe encor ton récit.  
Ses regards , ses discours , une prompte re-  
traite..

CRISPIN.

Plus un soufflet que j'ai reçu de la soubrette.

LOLIVE.

Fort bien.

DAMON.

Que te faut-il encore après cela ?  
Sois content , je te prie , & demeurons - en-  
là.

LEANDRE.

Mon repos , mon honneur , tout veut que je pour-  
suive.

DAMON.

Je viens de faire encore une autre tentative.

LEANDRE.

Eh bien ?

DAMON.

C'est encor pis , soins , transports superflus ,  
Et de sa part mépris , & plus cruels refus.

CRISPIN.

Que nous sommes haïs !

Je me lasse de l'être.

LEANDRE.

Ah ! que pour moy ton zele acheve de paroître.

CRISPIN.

Où, où, nous prétendons le pousser jusqu'au bout ;

Car Lolive vous suit, & vous imite en tout :

Et c'est moy...

LEANDRE.

Je le sçai.

DAMON.

Tu dois en homme sage

Dés demain, sans délai, finir ton mariage.

LEANDRE.

Non, non, elle n'est pas encore où je la veux.

Qui moy, je me rendrai sur une épreuve ou deux ?

Celles-ci ne font rien, j'en médite encore une...

LOLIVE.

Mais aussi n'est-ce point trop tenter la fortune ?

DAMON.

Ton valet est sensé, Leandre. Adresse-toy

Pour ta nouvelle épreuve, à quelqu'autre qu'à moy.

LEANDRE.

Ah ! tu m'ouvres les yeux, & j'entre en défiance, Julie à t'écouter a moins de répugnance :

Tu crains de triompher.

DAMON.

Non ; mais en vérité,

Si la chose arrivoit, tu l'as bien mérité,

Et je trouve entre nous qu'elle t'est trop fidelle :

Mais les craintes que j'ai ne roulent point sur elle.

LEANDRE.

Qui crains-tu ?

DAMON.

Je me crains moy-même.

LEANDRE.

Toy ?

DAMON.

Oùï, moy ;

Et s'il te faut ici parler de bonne foy,  
Je sens bien qu'en feignant d'adorer ta maîtresse,  
Dans l'intrigue mon cœur un peu trop s'intéresse.  
Je crains d'être trop vif à suivre ton dessein ;  
Je suis fort ton amy ; mais je suis homme enfin.

LEANDRE.

Ah ! que me dis-tu là ?

DAMON.

Je dis ce que je pense.

LEANDRE.

Tu ne prévois donc pas de longue résistance ?

DAMON.

Pourquoy ?

CRISPIN.

Je sens aussi que je m'échauffe trop,  
Et l'amour à mon cœur fait courir le galop.  
Nerine a des yeux !

LOLIVE.

Oùï ? Monsieur Crispin, de grâce,  
Plus d'épreuve pour moy, c'est assez, je vous  
casse.

LEANDRE.

Je ne sçais où j'en suis. Surpris, confus, outré...  
Mais enfin quelque sort qui me soit préparé,  
Quand j'en devrois mourir, quand Julie infi-  
delle...

DAMON.

Ah ! tu lui ferois tort de la soupçonner telle ;  
Je puis t'en assurer, Leandre, avec serment,  
Loin d'être disposée au moindre changement...

LEANDRE.

Je le crois : mais j'en veux une plus forte preuve.

Et pour mettre encor mieux sa constance à l'épreuve,

Je veux d'un autre objet qu'elle me croye épris.

DAMON.

Ce seroit lui marquer un peu trop de mépris.

LEANDRE.

Cen'est pas tout encor. Pour ébranler son ame

Il faut dans cet instant lui parler de ta flâme,

La plaindre, me blâmer, & vanter ses appas.

Son cœur est bien à moy s'il ne succombe pas.

Poursui, parle, agis, presse, à toy je m'abandonne,

Si tu te fais aimer, va, je te le pardonne;

Et si par grand bonheur tu n'es point écouté,

Je pourrai borner là ma curiosité.

LOLIVE.

Oùï, mon maître a raison, cette épreuve est sensible,

Elle peut tourner mal : mais elle est infailible.

DAMON.

Je me rends, je ferai tout ce que tu voudras :

Mais, Leandre, crois moi, tu t'en repentiras.

LEANDRE.

Je ne m'en plaindrai point, je veux me satisfaire.

LOLIVE à Crispin.

Je te rétablis donc, & vogue la galere.

CRISPIN.

Nous allons vous servir affectueusement.

LEANDRE.

J'en attends le succès avec empressement.

LOLIVE à Crispin.

Si tu trouves Nerine un peu trop attendrie,

Crispin, que je n'en sçache au moins qu'une partie.

CRISPIN.

Non, non.





SCENE VIII.

JULIE, DAMON, NERINE,  
CRISPIN.

JULIE.

Jugez, Damon, de l'état où je suis,  
Et par ce que je fais connoissez mes ennuis.  
Je viens vous chercher, moy qui viens de vous  
défendre  
De me voir.

DAMON.

Quel sujet vous oblige...

JULIE.

Leandre.

Vous connoissez pour luy mon cœur, jugez du-  
sien :

De Bretagne, Damon, son pere écrit au mien.

DAMON.

De Bretagne ? est-il vrai ?

JULIE.

Lisez, voilà la lettre

Que mon pere a reçüe, & vient de me remet-  
tre.

DAMON lit.

*Mon cher ami, je vous écris de Rennes,*

*Où pour un assez gros procès*

*Je reste depuis six semaines.*

*J'en attends un heureux succès.*

*Leandre m'a mandé que vous étiez malade ;*

*Que la belle Julie avoit la fièvre aussi ;*

*Mais ce ne sera rien, & je me persuade*

*Que vous vous portez bien à présent, Dieu merci.*

*Pour moy, je suis d'une santé parfaite ;  
Et comme mon ami par qui je vous écris  
Demeurera peu de temps à Paris,  
Dès qu'il y sera je souhaite  
Qu'il assiste à la nûce, ou qu'il la trouve faite ;  
Pour peu qu'elle tardast, je serois fort surpris.  
Je suis toujours avec estime  
Vôtre... & cetera, tres-intime.*

LYSIMON.

JULIE à Damon.

Dans tous ses procedez vous voyez qu'il est faux.

NERINE.

Le maître & le valet sont deux fieffez marauts.

JULIE.

Vous vous taisez, Damon ?

CRISPIN.

Les vilaines manieres !

Ma foy mon maître & moy ne leur ressemblons  
gueres.

JULIE.

Eh bien ?

DAMON.

Vous me voyez moins surpris qu'interdit.

JULIE.

Sur votre esprit, Damon, si j'ai quelque cre-  
dit,

J'en exige à present une preuve sincere:

Me refuseriez-vous ?

DAMON.

Parlez, que faut-il faire ?

JULIE.

Ne point vous obstiner à paroître discret.

De mon perfide amant vous sçavez le secret.

Pour quelque objet nouveau son ame est atten-  
drie :

Ne me déguisez rien, dites - moi, je vous prie,

# IMPERTINENT.

59

Tout ce que vous sçavez de cet attachement,  
Ses délais affectez , son refroidissement,  
Metrent mon triste cœur dans une incertitude...  
Ah, Damon ! tirez-moi de cette inquiétude.

DAMON.

S'il m'a dit son secret , sans me deshonorer ,  
Quoique vous m'en pressiez , pui - je le déclarer ?

JULIE.

Quoi, l'état où je suis ne vous fait point de peine ?  
Parlez , ou pour jamais soyez sûr de ma haine.

DAMON.

Ah ! ce seroit user avec trop de rigueur  
Du pouvoir que vos yeux vous donnent sur mon cœur.

NERINE.

Crispin , Madame , en sçait quelque chose peut-être :

Allons , il faut qu'il jase au défaut de son maître.

CRISPIN.

Diablezot... ce seroit avec trop de rigueur...  
Employer le pouvoir... que vos yeux dans un cœur...

Comment avez - vous dit , Monsieur ? Enfin ,  
Mesdames ,

Nous ne jasons pas nous comme vous autres femmes.

JULIE.

Un si constant refus m'irrite & me surprend.

DAMON.

Je veux vous obéir , mon devoir le défend.

NERINE à Crispin.

Es-tu l'esclave aussi d'un devoir si farouche ?

CRISPIN.

Oùi , j'ai tourné trois fois ma langue dans ma bouche.

Si chacun comme moy pesoit ainsi ses mots ,  
On verroit moins de gens parler mal à propos.

C vj

# LE CURIEUX NERINE.

Oh parle.

CRISPIN.

Me sauter à la gorge , à la face ?

NERINE.

Parleras-tu ?

CRISPIN.

Comment veux-tu donc que je fasse ?  
Lorsque ta blanche main me serrant le gozier...  
Je n'ai pas seulement la force de crier.

NERINE.

Il y paroît.

CRISPIN.

J'étrangle au moins , Monsieur , dirai-je ?

DAMON.

Non.

NERINE.

Il ne parle point , Madame , étranglerai-je ?

JULIE.

Cessez ce badinage , & sortons de ce lieu :  
Vous êtes trop discret , Damon.

DAMON.

Madame.

JULIE.

Adieu.

NERINE.

Au diable.

CRISPIN.

Vous voyez comme on nous congédie.

DAMON.

Il faut enfin parler , adorable Julie ,  
Leandre vous trahit.

JULIE.

Perfide !

DAMON.

Il est charmé

D'un objet moins parfait , dont il est moins  
aimé.

# IMPERTINENT.

JULIE.

Juste Ciel !

NERINE.

Et Lolive ?

CRISPIN.

Il fait comme son maître ;

Et te trouve si laide à présent.

NERINE.

Ah le traître !

JULIE.

Je sçai donc de mon sort l'affreuse vérité ?

NERINE.

Hom les chiens !

CRISPIN.

Ce n'est pas par la fidélité.

NERINE.

Seriez-vous comme moy d'humeur entreprenante ?

Ne vous amusez point à faire là dolente :

On change, eh bien suivons cet exemple, il est bon,

J'aimerai Crispin moy, vous aimerez Damon.

CRISPIN.

Fort bien.

NERINE.

On ne sçauroit en pareille occurrence

Pour punir deux ingrats trop hâter la vengeance.

CRISPIN.

Que Nerine a d'esprit !

JULIE. *Damon.*

Si j'aimois à changer,

En recevant vos vœux je voudrois me venger

Où tout en vous Damon, me paroît estimable.

Qu'à votre indigne ami je vous tiens préférable.

Mais enfin son exemple est sur moy sans pouvoir :

Il me trahit, l'ingrat, je veux encor le voir,

Je veux lui reprocher sa lâche perfidie ;  
Et quand par mes transports il l'aura bien sentie

Si son perfide cœur est pour moy sans retour...  
Le dépit quelquefois , Damon , venge l'amour.

DAMON.

Madame...

JULIE.

Laissez-moy , dans mon inquiétude  
Je sens que j'ai besoin d'un peu de solitude.

CRISPIN à Nerine.

Verras-tu ton ingrat toy ?

NERINE.

Je ferai beau bruit ,  
Et si l'éclat , soufflets , coups de pied sont sans fruit ,

Pour venger mon offense , & pour laver ma honte  
Je te mets de moitié , mon cher Crispin.

CRISPIN.

J'y compte.



## SCENE IX.

DAMON , CRISPIN.

CRISPIN.

Tout va bien , leur fierté commence à chan-  
celer ,

Nous sommes déjà sûrs d'être leur pis aller.

DAMON.

Ce pis aller à tout me semble préférable.

Oui , je trouve Julie un objet adorable.

CRISPIN.

Vous trouvez bien. Nerine est aussi par ma foy

Un pis aller , Monsieur , assez joli pour moy.

DAMON.

Je l'avois bien prévu qu'il seroit impossible  
De seindre de l'aimer sans devenir sensible.

CRISPIN.

Et pour Nerine moy je me suis toujours dit  
Que nous nous aimerions par goût, ou par dépit.

DAMON.

Ah je crains, dans mon cœur que trop de joye  
éclate,

Et de me livrer trop à l'espoir qui me flatte !  
Leandre va se perdre, il n'en faut point douter,  
Dans son premier dessein il voudra persister,  
Il fera vanité de s'avouer perfide.

Par quel chemin l'amour à mon bonheur me guide ?

Il se rend dans mon cœur plus fort que l'amitié :  
Mais par assez d'efforts je suis justifié.

CRISPIN.

Puisque votre ami fait cette sorte d'entreprise,  
Ne pas en profiter seroit autre sottise.

DAMON.

L'amour & la raison me parlent, je me rends.

CRISPIN.

Je trouve comme vous mon bon, & je le prends.

*Fin du troisième Acte.*



## ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

L'OLIVE *seul.*

**A** H le maudit courier ! la foudre l'accompagne ;  
Qu'il est à la malheure arrivé de Bretagne !

Geronte est contre nous diablement irrité ,  
Et Julie & Nerine aussi de leur côté  
Autant que le vieillard , vives & petulentes ;  
De ce qui s'est passé ne sont pas fort contentes ,  
Aussi n'ont-elles pas sujet de s'en louer :  
Nous sommes deux grands fous, il le faut avouer ;  
Je vois de tous côtes s'apprêter un orage ;  
Tâcher de l'éviter c'est faire en homme sage ;  
Songeons pour quelques jours à quitter la maison ,







SCENE II.

GERONTE, LOLIVE.

GERONTE, *sans voir Lolive.*

**L**E coquin ! il mourra sous les coups de bâton,  
LOLIVE.

Me voila pris.

GERONTE.

Plait-il ? ah-j'apperçois mon homme.

Vien çà, pendart.

LOLIVE.

Monfieur.

GERONTE.

Vien çà que je t'affomme.

LOLIVE.

Si vous ne m'appellez, Monfieur, que pour cela,  
Je crois qu'il vaut autant que je demeure là.

GERONTE.

Je te rourai de coups.

LOLIVE.

N'en prenez pas la peine,

Cette expedition vous mettroit hors d'haleine.

GERONTE.

Eh bien, j'ai des valets propres à cet employ,  
Dont le bras en fera la fonction pour moy.

LOLIVE.

Je fçai que vous avez un fort bon domestique,  
Trois grands garçons bien faits.

GERONTE.

C'est de quoy je me pique.

LOLIVE.

Beins de-zele pour vous, &c c'est avec raison.

GERONTE.

Finis. Comme tu le çais, c'est ici ma maison.

LOLIVE.

Sur elle de ma part n'ayant point d'hypothèque,  
 Je n'y demande rien, & comme dit... Seneque...  
 C'est mal faire.. d'envier l'heritage d'autrui...  
 Je pense là dessus sagement comme lui,  
 Et je m'en vais, Monsieur.

GERONTE.

Non, non, je prétends, traite,  
 Que si tu sors d'ici, ce soit par la fenêtre.

LOLIVE *fuit, & Geronte le retient.*

La porte me suffit.

GERONTE.

Ah, changeons de discours.  
 Es-tu bien fatigué de ton voyage à Tours?  
 Attendrons-nous long-temps le pere de Leandre?

LOLIVE.

Monsieur... pour vous parler... si vous voulez l'at-  
 tendre...

Vous le pouvez, sinon il faudra...

GERONTE.

Du Mesnil,

La Jonquille, la Fleur.

DU MESNIL.

Monsieur, que vous plaît-il?

GERONTE.

Allez, & revenez avec vos camarades,  
 A ce maître-coquin donner vingt bastonnades.

LOLIVE *fierement.*

Monsieur, mon maître est homme...

GERONTE.

Eh je m'en moque bien.

Ton maître ne vaut guere, & toy tu ne vaux  
 rien.

Vous vous raillez de moy, vous outragez ma  
 fille;

Corbleu je vengerai l'honneur de ma famille.

IMPERTINENT. 67

LOLIVE.

Je le vois bien , Monsieur , je suis pris comme un  
sot ,

Et vais être assommé si vous lâchez un mot.

Vous êtes si bon vous , moy je suis si sincère ;

En vous avouant tout , puis je sortir d'affai-  
re ?

GERONTE.

Et que m'avoüras-tu que je ne sçache bien ?

La lettre m'a tout dit.

LOLIVE.

La lettre ne dit rien.

GERONTE

Aurois-tu de nouveau quelque chose à m'appren-  
dre ?

LOLIVE.

Oui : mais pour le sçavoir , Monsieur , il faut sus-  
pendre

L'ordre injuste & cruel par vous mal-à-propos .

A Messieurs vos valets donné contre mon dos.

GERONTE.

Après tes lâches tours , & ton effronterie. . .

*DU MESNIL entre avec deux autres laquais.*

Monsieur , nous voila prêts pour la ceremonie.

LOLIVE.

Je ne le suis pas moy. Monsieur a la bonté

De remettre l'affaire à ma commodité.

GERONTE.

Oui , oui , de quelque instant je veux bien qu'on  
differe.

LOLIVE.

De quelque instant , Monsieur ?

GERONTE.

Compte que ton falaire

Est tout prêt si tu ments , & que je te promets. . .

LOLIVE.

Helas , vous sçavez bien que je ne ments ja-  
mais.

Moy je le sçai ?

L O L I V E.

Monsieur, quand on dépend d'un maître,  
On ment, mais sans mentir, & l'on peut bien con-  
noître

Que quand on ment ainsi... l'on ne dit pas fort  
vrai,

Et vous-même tantôt en avez fait l'essai ;

Car quand je vous faisois le récit du voyage

Que je n'avois pas fait... dans tout ce badinage

Vous compreniez fort bien que je mentois un  
peu.

GERONTE.

Oh je m'en suis douté.

L O L I V E.

Je l'ai bien vu morbleu ;

Vous distinguez le faux & le vrai d'une histoire,

Et l'on seroit bien fin de vous en faire accroire.

GERONTE.

Oui, j'ai l'esprit subtil, & pénétrant.

L O L I V E.

Fort bien.

GERONTE.

Apprends-moy donc pourquoi...

L O L I V E.

Ne penetrez-vous rien ?

GERONTE.

Quand tu me l'auras dit j'en sçaurai davantage.

Pourquoy tous ces delais, ce prétendu voyage ?

L O L I V E.

Le pourquoy de cela n'est pas bien averé :

Mais entre nous, mon maître a le chef mal tim-  
bré,

Il est fou.

GERONTE.

Lui ! Leandre ?

LOLIVE.

Oui, vous dis-je, & peut-être  
Suis-je moy qui vous parle aussi fou que mon maître.

GERONTE.

Je te crois.

LOLIVE.

Vous sçavez que depuis certain temps,  
Malgré tous vos discours, tous vos empressemens,

Par lui de jour en jour la noce se differe,

GERONTE.

Vraiment c'est de cela que je suis en colere,

LOLIVE.

Il attendoit Damon son ami.

GERONTE.

Mais pourquoy ?

LOLIVE.

Pourquoy ? pour lui donner un fort plaisant employ.

GERONTE.

Quel employ ?

LOLIVE.

D'éprouver sa maîtresse.

GERONTE.

Julie ?

Ma fille ? l'éprouver ?

LOLIVE.

Doucement je vous prie,

Cette épreuve se fait par curiosité.

GERONTE.

Qu'est-ce à dire ? comment ?

LOLIVE.

Mon maître est ençêté.

De penetrer à fond s'il est bien vrai qu'on l'aime,

Je veux de mon côté le penetrer de même.

Damon à votre fille adresse donc ses vœux,

Et de Nerine aussi Crispin fait l'amoureux,

76

# LE CURIEUX

C'est comme vous voyez, un secret infailible  
Pour ſçavoir...

GERONTE.

Ce projet eſt bizarre.

LOLIVE.

Et riſible,

N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que le tour eſt plai-  
ſant ?

Dites.

GERONTE.

Le tour ? le tour eſt d'un extravagant,  
Et ton maître nous fait une offenſe cruelle.

LOLIVE.

Ce n'eſt qu'un jeu, lui-même il ſeint d'être inſi-  
delle.

GERONTE.

Voyez l'impertinent ! A quoy bon ces détours ?

LOLIVE.

Pour différer la noce encor de quinze jours.  
De-là vient mon voyage avec l'apoplexie,  
De-là vient votre fièvre & celle de Julie,  
Et ſi vous demandez à fond le vrai pourquoy,  
J'aurai bien de la peine à le dire, ma ſoy.

GERONTE.

Leandre eſt un benêt.

LOLIVE.

Monſieur, quoiqu'il arrive,  
Ne le confondez pas de grace avec Lolive.

GERONTE.

Et Leandre, & Damon, & Lolive, & Crispin,  
Je ne ſçai qui des quatre eſt le plus grand fa-  
quin.

*Il ſort.*

LOLIVE.

Le vieillard penſe juſte, & moy-même j'ai honte.

\*\*\*



SCENE III.

LOLIVE, LEANDRE.

LEANDRE.

D'Où viens-tu ?

LOLIVE.

De parler au bon-homme Geronte,  
Nous avons eu tous deux un fort vif entretien.

LEANDRE.

Et que dit-il ?

LOLIVE.

Il dit que vous ne valez rien ;  
Et comme le plus foible est toujours le coupable,

Il vouloit que pour vous mon dos fût responsable ;

Mais moy pour éviter d'être rossé de coups,  
J'ai , pour vous obliger , tout fait tomber sur vous.

Scachant que vous voulez qu'on vous croye infidelle,

J'e ne pouvois trouver d'occasion plus belle.

LEANDRE.

Bon.

LOLIVE.

Vous êtes , dit-il , un menteur , un fripon ;  
Et je suis convenu moy qu'il avoit raison.

LEANDRE.

Fort bien.

LOLIVE.

Vous trouvez donc que j'ai fait.

LEANDRE.

Amerveilles !

Si quelqu'un l'entend mieux , je donne mes oreilles.

LEANDRE.

Et de mon changement il est fort courroucé ?

LOLIVE.

Oui, Monsieur, il s'en tient vivement offensé,  
Et pour vous dire vrai je crains quelque vacarme.

LEANDRE.

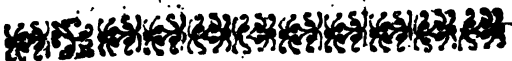
Il le faut avouer, cet incident me charme,  
Et quand même avec toy je l'aurois concerté...

LOLIVE.

J'ai l'esprit bien présent, dites la vérité.

LEANDRE.

On ne peut rien de mieux.



## SCENE IV.

LEANDRE, DAMON, LOLIVE.

LEANDRE à *Damon*.

EH bien, comment Julie

A-t-elle appris par toy ma fausse perfidie ?

Parle : t'a-t-on reçu plus favorablement ?

As-tu de son dépit bien saisi le moment ?

DAMON.

Ce dépit à l'amour ne donne point d'atteinte,

Tout violent qu'il est, il se borne à la plainte.

Malgré ce que j'ai dit, fidelle à son devoir.

Elle veut te parler, & demande à te voir.

Parle-lui : hâte-toy de la tirer de peine,

Et ne t'expose point à meriter sa haine.

Jusques à certain point on peut blesser l'amour :

Mais



Mais qui l'offense trop, l'offense sans retour.

LEANDRE.

C'est par ce seul moyen, par l'excès de l'offense,

Que je puis être sûr de toute sa constance ;

Enfin pour l'éprouver jusqu'au dernier point,

J'exige encore, ami, ne me refuse point,

Qu'au vieillard qu'aigra ma fausse perfidie.

Pour toi, de mon aveu tu demandes Julie.

Voilà le dernier trait pour éprouver son cœur.

Dis-lui que je consens à t'en voir possesseur.

DAMON.

S'il va me l'accorder ? Tu deviens fou, Leandre.

LEANDRE.

Ah ! c'est elle pour lors qui devra s'en défendre,

Résister à tes vœux, refuser d'obéir,

Te bannir de ses yeux, & même te haïr.

DAMON.

Fort bien, c'est donc le but de ce que tu projettes ?

Je me refuse à tort à ce que tu souhaites ?

Oh bien, mon pauvre ami, je te déclare net,

Qu'après ce que tu sçais si tu suis ce projet,

Pour te récompenser d'un pareil ridicule,

Je te trahirai moi sans le moindre scrupule.

LEANDRE.

Non, je te connois trop.

DAMON.

Ma foy je le ferai.

LEANDRE.

Je ne le sçaurois croire.

DAMON.

Oh je s'en convaincray.

LEANDRE.

Si mon cœur en ceci craint une perfidie,

Va, ce n'est point de toi, ce n'est que de Julie.

Mais par de vains discours c'est trop te retarder :

Parle ; au pere sur tout, je vais te seconder.



## SCENE V.

DAMON *seul.*

**J**E n'aurai, grâce au Ciel, nul reproche à me  
 faire,  
 Et si pour cet hymen j'obtiens l'aveu du pere,  
 Et que Julie enfin, quand elle aura tout sçu,  
 S'indigne du dessein que Leandre a conçu,  
 Dans cette occasion serai-je si coupable  
 De saisir auprès d'elle un moment favorable?  
 Et que doit après tout m'importer que son cœur  
 Par goût ou par dépit consente à mon bonheur?  
 Je serai trop heureux de posséder Julie.  
 Peut-être qu'à mon sort l'hymen l'ayant unie,  
 Elle secondera mes vœux & mon espoir.  
 Dans les cœurs vertueux l'amour naît du devoir.



## SCENE VI.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN *seul essoufflé.*

**J**E vous cherchois.

DAMON.

Qu'as-tu?

CRISPIN.

Voici bien des affaires.

DAMON.

Comment?

CRISPIN.

Il m'en viendra quelques coups d'estoc.

# IMPERTINENT. 75

DAMON.

Mais explique-toi donc.

CRISPIN.

Je sors de là-dedans.

Si vous sçaviez, Monsieur..

DAMON.

Quoy ?

CRISPIN,

Le diable est aux champs,

On sçait tout.

DAMON.

Mais encore ?

CRISPIN.

On croit que pour Julie  
Votre amour n'est que feinte & jeu de Comedie,  
Entre Leandre & vous un projet concerté,  
Pour contenter d'un fou la curiosité.

DAMON.

Qui peut leur avoir dit le nœud de cette intri-  
gue ?

CRISPIN.

Qui ? Pour le découvrir en vain je me fatigue,  
Car enfin ce ne peut être, comme je croy,  
Leandre ni Lolive, à coup sûr, vous ni moy.

DAMON.

A ce que tu me dis je vois peu d'apparence.

CRISPIN.

Le fait est vrai pourtant ; donnez-vous patience,  
Je m'étois ( que cela soit secret entre nous )  
Donné près de Nerine un petit rendez-vous :  
Je m'y rendois ; un bruit fort grand se fait en-  
tendre.

J'écoute pour sçavoir d'où venoit cet esclandre.  
La scene se passoit dans un appartement,  
Où les gens du logis n'entrent que rarement :  
Cela me fait d'abord craindre quelqu'aventure,  
Jemets doucement l'œil au trou de la serrure.  
Je vois ( il n'est pas bon d'être trop curieux )

D 4

Nerine & le vieillard jurant à qui mieux mieux ;  
 Et Julie à rêver fortement attachée,  
 Ne juroit pas si fort, mais étoit plus fâchée.  
 Le ~~petulant~~ bon homme écumoit de courroux,  
 De sa canne & du pied il frappoit de grands  
 coups,  
 Et Nerine disoit : *Ce sont des gens à pendre.*

DAMON.

Tout cela ne pouvoit regarder que Leandre.

CRISPIN.

Je l'ai crû comme vous d'abord : mais ma foy  
 non,

On a par-ci, par-là prononcé votre nom :  
 Puis ils ont à la fin conclu tout trois en somme,  
 Que vous étiez, Monsieur, un fort mal-homme  
 homme.

DAMON.

Ah que me dis-tu là !

CRISPIN.

Je dis la vérité.

J'ai fort bien entendu, car j'ai bien écouté.

Fort ~~domestiquement~~ la modeste Julie.

Disoit ; *Qui par Damon me voit ainsi trahie !*

*Damon* Nous voyez bien, Monsieur, que c'étoit  
 vous.

*Crispin est un marant qu'il faut renier de coups,*  
 Reprenoit tendrement l'obligeante Nerine.

*Crispin*. C'est moy, du moins à ce que j'imagine.  
*Pour éprouver mon cœur, scinder d'être amoureux !*

Disoit Julie. *Il faut les étrangler tous deux,*

Disoit Nerine. Enfin tous trois de compagnie.

Sur Leandre & Lolive ont fait une sortie,

En ont dit plus de mal que de nous deux encor ;

Et comme ils s'appêtoient à sortir, moy d'a-  
 bord

J'ai couru pour venir de ceci vous instruire,

Et pour voir avec vous ce qu'il faut faire ou  
 dire.

DAMON.

Je vais trouver Julie, & je veux lui parler.

CRISPIN.

Donnons à leur courroux le temps de s'exhaler.  
Du premier mouvement, Monsieur, je me défile.

DAMON.

Non, il faut sans tarder que je me justifie.  
Le hazard te conduit ici fort à propos.

CRISPIN.

Défendons le visage, & leur tournons le dos.



SCENE VII.

JULIE, DAMON, NERINE,  
CRISPIN.

JULIE à Damon.

Vous voilà donc, Monsieur :

NERINE à Crispin.

Ah c'est donc vous, beau sire !

CRISPIN à Damon.

Eh bien ai-je dit vrai ?

NERINE.

Qu'auront-ils à nous dire ?

JULIE.

Sçachons un peu, Monsieur, par où l'on m'a mérité

D'être par vous traitée avec indignité.

Loin de guérir d'un fou l'injuste défiance,

Vous même l'appuyez par votre complaisance.

Leandre ose douter de mon cœur, de ma foy,

Et vous lui prêtez vous des armes contre moy ?

De vous deux, dites-moi, quel est le plus coupable ?

L'un de légèreté m'a pu croire capable ?

Et l'autre montre un cœur indigne, lâche et bas.

De feindre de l'amour quand il n'en ressent pas.

DAMON.

Je ne prends point ici le parti de Leandre,  
Vouloir le disculper seroit trop entreprendre,  
C'est un amant jaloux, curieux, indiscret.  
Je ne sçai point par où vous sçavez son secret.  
Mais enfin il est vrai qu'ennemi de luy-même,  
En vous aimant, Madame, il n'est pas sûr qu'on  
l'aime.

Contre ses sentimens j'ai long-temps combattu,  
Non que de tels soupçons blessent votre vertu.  
Vous devez excuser le trouble qui l'agite;  
Sa crainte est d'un amant peu sûr de son mérite.

JULIE.

Et vous qui prétendiez me surprendre aujourd'hui,

Damon, croyez-vous donc en avoir plus que luy ?

DAMON.

Non ; mais j'ai plus d'amour, plus de délicatesse ;

Je porte un cœur exempt d'une telle foiblesse.

Croyez-vous que ce cœur ait pu feindre avec vous ?

Il fait de vous aimer son bonheur le plus doux ;

Et lorsque mon ami me proposa de feindre,

Je sentoie une ardeur que rien ne peut éteindre :

Je ne le trahis point, luy-même il s'est trahi :

Il m'a prié, pressé, moy j'ai trop obéi.

Enfin si vous aimez, vous trouver adorable,

Est un crime pour moy, Leandre en est coupable,

Madame : & vous seriez trop injuste en effet,

De vouloir me punir d'un mal qu'un autre a fait.

JULIE.

Par votre procédé vous m'avez outragée :

Si vous m'aimez, Damon, je suis assez vengée.

• NERINE à Damon..

• votre excuse vous, vous donnez un bon tour,

La feinte sâchoit plus qu'un veritable amour.  
Crispin, en cas pareil comme elle je suis vive.

CRISPIN.

L'histoire de Leandre est celle de Lolive.

NERINE.

Tout de bon ?

CRISPIN.

Tout de bon j'en jure par ma foy.

NERINE.

Le sot veut donc aussi me faire éprouver moy ?

Ah ! si je l'avois sçû, bien loin de me défendre,..  
J'ai regret au souffler.

CRISPIN.

Si tu veux le reprendre.

JULIE.

Tant de fois assuré qu'il possédoit mon cœur,

Leandre a pû douter de ma sincere ardeur !

Que n'essuirois-je point de son humeur jalouse,

Quand un nœud solemnel m'auroit fait son épou-  
se ?

Le moindre objet, un rien, troubleroit sa raison,

On ne se défait pas d'un semblable soupçon,

Et lorsque par malheur une ame en est saisie,

Rien ne peut rassurer contre la jalousie :

Non, Leandre jamais ne sera mon époux.

DAMON.

Ah ! j'ose me livrer à l'espoir le plus doux.

Souffrez donc qu'un amant respectueux & tendre

Sur l'heure à votre pere aille s'offrir pour gendre.

JULIE.

Damon, c'est trop manquer aux droits de l'a-  
mitié.

DAMON.

Et c'est, le croiriez-vous ? luy qui m'en a prié.

JULIE.

Il vous en a prié, Leandre ?

DAMON.

Avec instance,

D iij

# LE CURIEUX NERINE.

Autre incident nouveau.

JULIE.

Je me perds plus j'y pense.

Ah ! ç'en est trop , je sens de moment en moment  
Augmenter ma colère, & mon étonnement.

NERINE.

Qui ne seroit surpris d'une telle sottise ?

Il a perdu l'esprit, ou bien il vous méprise.

JULIE.

Où folie ou mépris, tout est égal pour moy,  
L'un ou l'autre m'oblige à dégager ma foy ;  
Et s'il est vrai, Damon, qu'un amant temeraire,  
Soigneux de m'offenser, & sûr de me déplaire,  
A cet excès d'outrage ait osé se porter...

DAMON.

Mon cœur de quelque espoir pourra-t-il se flatter ?

JULIE.

Le mien qu'en ce moment agite un trouble extrême,  
De ce qu'il doit sentir n'est pas bien sûr lui-même :

Mais il faut que mon pere instruit de tout ceci...

DAMON.

Madame, permettez que je lui parle aussi.  
Dans l'instant que par vous il apprendra l'offense,  
Souffrez que je me puisse offrir pour la vengeance,

Il me faut votre aveu pour obtenir le sien.

JULIE.

Souffrez que là-dessus je ne vous dise rien,

*Elle sort.*

DAMON.

Nerine.

NERINE.

J'entends bien, Monsieur, laissez moi faire,  
J'aigrirai comme il faut & la fille & le pere.



J'attends tout mon bonheur d'un secours si puissant ;

Toy, Nerine, attends tout d'un cœur reconnoissant.



SCENE VIII.

NERINE, CRISPIN.

CRISPIN.

C'A, Nerine, entre nous faisons notre partie ;

Ne me diras tu rien aussi par modestie ?

Je suis comme mon maître amoureux en effet ;

Mais je ne puis long - temps filer l'amour parfait.

NERINE.

Tu m'aimes tout de bon ?

CRISPIN.

Oùi, je me donne au diable,  
Et de seindre pour toy je ne suis plus capable.

Tes yeux vifs & mourans ont de certains appas

Qui causent là dedans de terribles combats :

Et comme un Papillon brûle souvent son aîle

A force d'approcher trop près de la chandelle,

Du feu de tes beaux yeux m'étant trop approché...

Je n'en suis pas ma foy quitte à meilleur marché.

L'aîle de mon amour presque à demi brûlée...

Fait qu'il ne peut ailleurs... reprendre sa volée :

Ainsi par consequent... tu comprends bien cela,

Ne pouvant plus voler... il faut qu'il reste là,

Et le pauvre Crispin retenu de la sorte...

## **LE CURIÉUX**

Enfin je t'aime trop , ou le diable m'emporte.

**NERINE.**

Vous vous en expliquez si pathétiquement,  
Que j'aurois fort grand tort d'en douter un moment.

**CRISPIN.**

Promets donc...

**NERINE.**

Je ne puis faire encor de promesse ,  
Et je veux suivre en tout le sort de ma maîtresse.  
Entre ses deux amans le choix qu'elle fera  
Pour Lolive ou pour toy me déterminera ;  
Et si tu m'aimes bien tu prendras patience.

**CRISPIN.**

Tu veux m'accoutûmer à la prendre d'avance ;  
Mais de notre union quel que soit le succès ,  
J'aime encor mieux la prendre auparavant , qu'a-  
prés.

*Fin du quatrième Acte.*



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JULIE, NERINE.

NERINE.

**U**N jaloux est, Madame, un animal bien  
traître,  
Fort à propos Leandre à vous s'est fait  
connoître ;  
A cacher ce qu'il pense, il est bien consommé ;  
Vous devez le haïr autant qu'il fut aimé :  
Mais une bonne fois faites-moi bien compren-  
dre  
Si vous aimez toujours le Curieux Leandre.  
Ne vous sentez-vous point encor pour lui ?...

JULIE.

Moy ? non.

Il m'a trop offensée, & j'estime Damon.  
Déjà depuis long-temps par sa froideur extrê-  
me  
Leandre dans mon cœur se devoit lui-même !  
Je cachois mon dépit, & sentoïis chaque jour  
Que j'aimois par devoir autant que par amour.  
Ses feintes, ses soupçons ont achevé l'ouvrage ;  
Je ne sçaurois tenir contre un pareil outrage :  
J'ose te l'assurer, l'affaire d'aujourd'hui  
Ne permet pas que j'aye aucun retour pour lui.

D vj

NERINE.

Voilà des sentimens de fille raisonnable.  
Gardez-vous d'en changer.

JULIE.

Je m'en sens incapable ;  
Nerine ; cependant je veux voir avant tout  
S'il osera pousser la feinte jusqu'au bout.  
Je vais me plaindre à luy de son ardeur nouvelle.  
Feindre que j'en ressens une douleur mortelle ;  
Je n'épargnerai rien, ni soupirs, ni douceurs,  
Ni plaintes, ni regards, ni reproches, ni pleurs.  
Heureuse si je puis, comme je le désire,  
Me ressaisir sur luy de mon premier empire,  
Rallumer tout l'amour dont son cœur fut épris,  
Et l'accabler après de haine & de mépris.

NERINE.

Aux divers mouvemens qui régneront dans votre  
ame,

Que notre Curieux vous plaît encor, Madame.

JULIE.

Tes yeux seront témoins de mon ressentiment.

NERINE.

Et moy, si j'étois vous, sans éclaircissement  
J'épouserois Damon, il est tout fait pour plaire.  
Le joli Cavalier !

JULIE.

Qui te dit le contraire ?

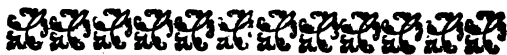
NERINE.

Ma foy, vivent les gens qui portent des plumets,  
On en fait des maris qui ne grondent jamais ;  
On n'essuye avec eux ni soupçon, ni querelle ;  
Et lorsqu'au Regiment la gloire les rappelle,  
Leurs femmes en repos, en pleine liberté  
Passent, comme il leur plaît, le Printemps &  
l'Esté.

Un époux de la sorte est un grand avantage ;  
Qu'il soit six mois absent, c'est un demi veuvage.  
Que l'avant-goût ! On vient : c'est notre Curieux.

JULIE.

Tais-toy, tu me vas voir prendre un ton sérieux.



SCENE II

JULIE, LEANDRE, NERINE.

JULIE.

C'est vous, Monsieur ? pour moy la rencontre est heureuse :

Mais je crois que pour vous elle sera fâcheuse ;  
Car depuis quelque temps j'ai dû m'apercevoir  
Que vous ne cherchiez pas fort souvent à me  
voir,

LEANDRE.

Comment donc ? quel sujet avez-vous de vous plaindre ?

Hé Madame, aime-t-on les gens pour les contraindre ?

Peut-on sans injustice exiger d'un amant  
Toujours les mêmes soins, le même empressement ?

Faut-il qu'incessamment occupé de tendresse

Il quitte ses amis pour plaire à la maîtresse ?

Que lui-même il se fasse une nécessité

De renoncer aux droits de la société ?

Ce seroit de sa flâme une preuve éclatante

Il est vrai : mais enfin cette preuve est gênante,

Et ce seroit bien cher payer de doux momens,

Dont le prix diminue après un certain temps.

NERINE.

Le compliment est doux.

JULIE.

Je vous ai laissé dire,

Et vos beaux sentimens n'ont rien que je n'admire ;

A les examiner même du bon côté ,  
Loin d'avoir des amans la vive activité ,  
D'un mari mécontent vous affectez d'avance  
Toute l'impolitesse , & toute l'indolence.  
Mon cœur de vains soupçons ne s'est point allarmé :

Pour un objet nouveau vous êtes enflammé :  
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai dû le connoître ,

Vos moindres actions me le font trop paroître ,  
Un air triste , rêveur , contraint , embarrassé ,  
Des soupirs affectés , un entretien glacé ;  
Des regards inquiets , de feintes complaisances ,  
Un ton brusque , chagrin , de fréquentes absences ,

Un ami , des parens qu'on feint de ménager ,  
Une affaire importante à quoy l'on veut songer ,  
Tant de délais nouveaux qu'on fait naître sans cesse ,

Plus d'égars empressez , plus de délicatesse ,  
Pour conserver un cœur plus de soins , plus d'efforts ,

Plus de vivacité , plus d'amoureux transports ,  
Plus de sermens nouveaux d'une ardeur éternelle ,

Que de justes raisons de vous croire infidèle !

LEANDRE.

Je ne me connois point, Madame , à ce portrait.

NERTINE.

C'est le vôtre pourtant , à coup sûr , trait pour trait.

Oui c'est d'un cœur perfide une vive peinture ,  
Madame & moy , Monsieur , peignons d'après nature.

LEANDRE.

Pour bannir les soupçons que vous avez conçus ,

Je ne tenterai point des efforts superflus.  
 En voulant appaiser une femme en colere,  
 Il arrive souvent qu'on fait tout le contraire,  
 Et de mon changement ces soupçons affectez,  
 M'en déguisent peut-être un que vous méditez.  
 Mieux que vous dans les cœurs, Madame, je sçai  
 lire,

Et je ne dis pas tout ce que je puis vous dire,

JULIE.

Ingrat, il vous sied bien de tenir ces discours,  
 Quand j'ai de sûrs témoins de vos lâches dé-  
 tours !

Vous imaginez-vous couvrir votre inconstance  
 En me faisant encore une nouvelle offense ?

On ne m'en a pas fait confidence à demi,.

Lui-même il m'a tout dit.

LEANDRE.

Et qui donc ?

JULIE.

Votre ami :

Le démentirez-vous ?

NERINE.

Cela pourroit bien être,

Ne l'en défiez pas.

LEANDRE.

Le perfide, le traître,

A qui seul j'ai par choix confié mon secret ?

JULIE.

Il est donc vrai, cruel ?

LEANDRE.

Ami trop indiscret !

Jet'avois regardé comme un autre moy-même ;

Mais il ne m'a trahi que parce qu'il vous aime.

JULIE.

Ah laissez-lui le soin de se justifier :

Mais vous...

LEANDRE.

Vous sçavez tout, que puis-je vous nier ?

J'ai combattu long-temps contre une ardeur nouvelle,

Et l'amour me contraint à vous être infidelle,  
Mon changement devient une nécessité.

NERINE *à part.*

Non, on ne vit jamais menteur plus effronté.

JULIE.

Ah je l'avois prévu, je m'y devois attendre.

LEANDRE.

En épousant Damon vengez-vous de Leandre,  
Vous nous rendrez ainsi justice à tous les deux,  
Et vous me punirez en le rendant heureux.

JULIE.

Ah ne presumez pas que mon cœur s'abandonne  
A suivre par dépit l'exemple qu'on me donne :  
Non, dans ses premiers feux mon cœur veut persister.

Je vous justifierois d'oser vous imiter.

Quelque indigne que soit l'affront que vous me faites,

Je vous aime toujours tout ingrat que vous êtes.

Ah cruel, si ton cœur s'ouvroit au repentir !

S'il t'échappoit du moins une larme, un soupir !

LEANDRE *à part.*

Cet excès de bonté me confond & m'accable,  
De feindre plus long-temps je ne suis plus capable,

Madame...

JULIE.

Je rougis d'un si honteux aveu.

LEANDRE.

Il faut vous en faire un...

JULIE.

Adieu, perfide, adieu.

NERINE.

Malgré votre inconstance, on vous aime à la rage.  
Tenez vous gai.



IMPERTIMENT.

19

LEANDRE.

Nerine.

NERINE.

Adieu petit volage.



## SCENE III.

LEANDRE *seul.*

**T**out conspire à mes vœux, tout flatte mon dessein ;

On m'aime, je le vois, & j'en suis sûr enfin.

Pendant nôtre entretien, pour garder le silence

Que mon cœur pénétré s'est fait de violence !

Ah pour douter du sien, je n'ai plus de raisons,

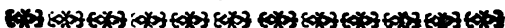
Quelle tranquillité succede à mes soupçons !

O curiosité qu'on met au rang des vices,

Vous devenez pour moy la source des délices,

Le remede aux soupçons, aux panniques ter-  
reurs,

Et la pierre de touche où l'on connoît les cœurs.



## SCENE IV.

LEANDRE, DAMON,  
CRISPIN.

LEANDRE.

**M**ais j'apperçois Damon, mon bonheur me l'envoie :

Approche, cher ami, vien partager ma joye.

Tes soins m'ont fait connoître au gré de mon sou-  
hait

LE CURIÉUX  
Que je suis destiné pour un bonheur parfait.  
On croit mon cœur épris d'une flâme nouvelle ,  
Et pourtant on s'obstine à demeurer fidelle.  
Pouvois-je me flatter d'un plus charmant espoir ?  
Cet excès de plaisir se peut-il concevoir ?  
Heureux de te devoir le repos de ma vie :  
Mais t'es-tu proposé pour épouser Julie ?  
As-tu vu Geronte ?

DAMON.

Oui.

LEANDRE.

Hé bien, que t'a-t-il dit ?

DAMON.

Il m'a paru piqué d'un violent dépit :  
Mais enfin, comme il est bon pere de famille ,  
Il ne prétend, dit il, gêner en rien sa fille.

LEANDRE,

Ah voila ce qu'enfin j'avois tant souhaité /  
Julie est sur ce choix en pleine liberté ,  
Et je puis aujourd'hui l'obtenir d'elle-même :  
Elle me croit perfide , & que mon ami l'aime.  
Tu vas dans un moment lui présenter ta main :  
Qu'elle refuse, ami, je l'épouse demain.

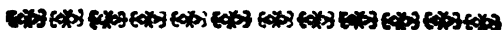
DAMON.

Crois-moy, dès ce moment que l'hymen vous  
unisse.

LEANDRE

Ah poussons jusqu'au bout mon heureux artifice ,  
Compte que ce n'est pas à present sans effort :  
Mais laisse-moy jouir des douceurs de mon sort.  
Bientôt dans les transports d'une ame satisfaite.





S C E N E V.

LEANDRE , DAMON, LOLIVE ,  
CRISPIN.

LOLIVE *d'Leandre,*

**J**E viens vous avouer la faute que j'ai faite ,  
Et vous prier , Monsieur , de vouloir m'écouter ,

Il faut que vous sçachiez. . .

LEANDRE.

Que me veut-il conter ?

LOLIVE.

Le bâton m'a fait peur , & j'avoué à ma honte  
Que j'ai dit. . .

DAMON.

J'apperçois Julie avec Geronte.

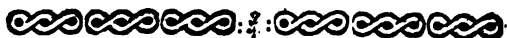
LEANDRE.

Crois que pour moy son cœur ne peut se démentir.

DAMON *à part.*

Il s'obstine à se perdre , il faut y consentir.





SCÈNE DERNIERE.

GERONTE, JULIE; NERINE,  
LEANDRE, DAMON, LOLIVE,  
CRISPIN.

LOLIVE à *Leandre*.

**L** Es voici, songez bien, ..

LEANDRE.

Oh garde le silence ,

Ou vingt coups de bâton seront ta récompense.

LOLIVE.

Et la vôtre sera. . . Nous allons voir beau jeu.

LEANDRE à *Geronte*.

Vous êtes informé. . .

GERONTE.

Je sçai que depuis peu.

Vous avez, ..

LEANDRE.

Je rougis, Monsieur, de cette affaire.

GERONTE.

Vous n'en avez pas fait cependant grand mystere.  
à *Julie*.

On n'en peut plus douter , ton infidele amant ,

Ma fille , avec-que nous veut rompre absolument.

JULIE.

S'il est bien vrai, Monsieur, qu'un autre objet  
l'engage ,

On voudroit vainement retenir un volage.

GERONTE à *Leandre*.

Votre exemple , Monsieur, sera suivi de près ,

Que le Ciel vous conduise , & laissez-nous en  
paix.

*à Julie.*

Leandre te trahit, Damon s'offre à sa place,  
J'y donne mon aveu.

DAMON.

Pour vous en rendre grace  
Je n'imagine point de termes assez forts,  
Et n'ai pour m'exprimer que mille doux trans-  
ports.

LEANDRE.

Que tu fais bien Damon, de soutenir la feinte !

GERONTE *à Julie.*

Crains-tu de t'expliquer, parle-nous sans con-  
traindre.

Dis, n'acceptes-tu pas Damon pour ton époux ?

LEANDRE *à Damon.*

Je m'en vais triompher

JULIE.

Il m'eût été bien doux  
De me voir pour jamais unie avec Leandre,  
Il sçait que je l'aimois de l'amour le plus tendre.  
J'ai tantôt par lui même appris son changement,  
Sans que mon cœur ait pû changer de sentiment.  
Je suis toujours la même.

LEANDRE.

Ah c'est trop me contraindre.  
Adorable Julie, il n'est plus temps de feindre ;  
Je le connois ce cœur, il est tendre & constant,  
Vous m'aimez, j'en suis sûr, & je suis trop con-  
tent.

JULIE. *à Damon*

Comment donc ?

LEANDRE.

Il vous faut expliquer ce mystère :  
Pent-être trop longtemps ai-je osé vous le taire :  
Mais enfin de vous seule uniquement charmé,  
Je doutois, il est vrai, du bonheur d'être aimé.  
Pardonnez à l'amant une tendre foiblesse,  
Pardonnez à l'ami cette feinte tendresse

Que pour vous éprouver il affectoit pour vous.  
 C'est moy qui l'ai prié d'aller à vos genoux,  
 Madame, vous jurer une amour éternelle,  
 Et vous persuader que j'étois infidelle.  
 Après bien des combats il m'a prêté ses soins,  
 Vous l'avez crû, Madame, & ne m'aimez pas  
 moins ;

Il a plus fait encoir, mais c'est à ma priere :  
 Il vous a demandée à Monsieur votre pere ;  
 Il en obtient l'aveu, j'ai toujours votre cœur.  
 Voilà ma main, Madame.

JULIE.

Il n'est plus temps, Monsieur,  
 De vos honteux soupçons je crains l'indigne suite,  
 te,

Mon repos, mon honneur veulent que je l'évite.  
 Sans courroux, sans aigreur je m'explique avec  
 vous,

Et j'accepte aujourd'hui Damon pour mon  
 époux.

LEANDRE.

Madame, à votre tour je crois vous voulez feindre :

Mais d'un pareil ami j'ai lieu de ne rien craindre.  
 L'exacte probité dont son cœur suit la loy. . .

DAMON.

Cet effort par malheur ne dépend plus de moy.  
 Je te plains : mais enfin, s'il faut que je le dise,  
 Voilà le digne fruit de ta folle entreprise.

Si tu m'en avois cru, loin d'être malheureux,  
 Tu te verrois, Leandre, au comble de tes vœux.

LOLIVE.

Au tour que cela prend je puis juger d'avance  
 Que j'aurai même prix de mon impertinence ;  
 Et voyant le danger d'être trop curieux,  
 Sans vouloir m'éclaircir je vous fais mes adieux.

NERINE.

Fort bien.

CRISPIN *à Nerine.*

Pour éviter des disgrâces pareilles  
J'aurai soin de fermer mes yeux & mes oreilles.

NERINE.

C'est le meilleur parti.

GERONTE.

Finissons l'entretien,

LEANDRE *en s'en allant.*

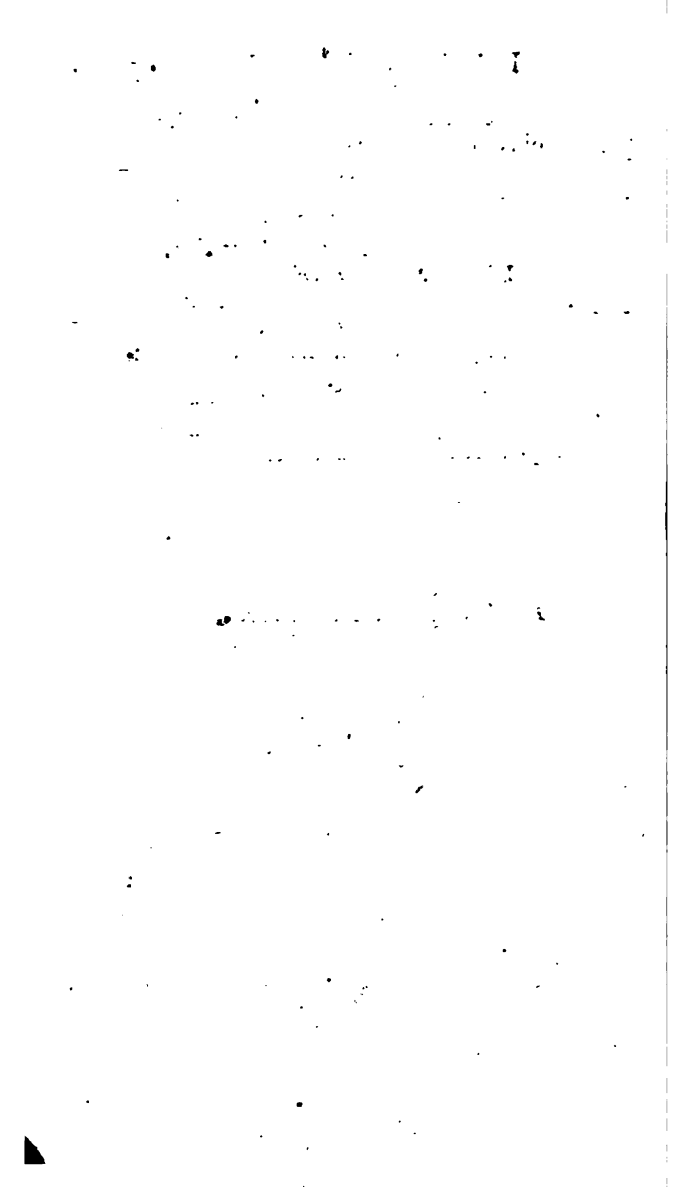
Je perds tout ce que j'aime, & le mérite bien.

CRISPIN *au Parterre.*

Pour réfléchir, Messieurs, la matière est fort ample.

Amans, Maris jaloux, profitez de l'exemple ;  
Soyez de bonne foy, croyez qu'on l'est aussi,  
Et pour prendre leçon venez souvent ici.

*Fin du cinquieme & dernier Acte.*





# L'INGRAT.

COMEDIE.

*Par Monsieur* NERICAULT  
DESTOUCHES.



A PARIS,

Chez FRANÇOIS LE BRETON, au bout du Pont-  
Neuf, proche la rue de Guenegaud,  
à l'Aigle d'Or.

---

M. D C C X II.

*Avec Approbation, & Privilège du Roy.*

# ACTEURS.

GERONTE.

ARISTE, frere de Geronte,

CLEON.

ISABELLE, fille de Geronte.

DAMIS.

ORPHISE.

LYSETTE, suivante d'Isabelle.

NERINE, suivante d'Orphise.

PASQUIN, valet de Damis.

*La Scene est à Paris dans la Maison  
de Geronte.*



# L'INGRAT.

## COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE,

GERONTE, ARISTE.

GERONTE.

**V**OUS voulez me parler d'une affaire importante ?

ARISTE.

Oùy , si vous contraignez votre humeur petulente ,  
Jusques à m'écouter sans nul emportement.

GERONTE.

Soit.

ARISTE.

Pour peu qu'on s'oppose à votre sentiment

A

2 L' I N G R A T.

Vous répondez d'un air . . .

GERONTE.

Ah que de préambule !

ARISTE.

Vous me promettez-donc ? . . .

GERONTE.

Suis-je si ridicule ?

Est-ce qu'à la raison je ne me rends jamais ?

ARISTE.

Je ne dis pas cela mon frere , mais . . .

GERONTE.

Quoy, mais ?

Je vous l'ay déjà dit plus de vingt fois , mon frere ,

Et je vous le redis duſſay-je vous déplaire ;

Je ſuis très-fatigué de vos moralitez ,

Et c'eſt toujours à moy que vous les débitez . .

Grands diſcours , mots choiſis , figure à chaque phrase ,

Vous parlez gravement , & même avec emphafe ,

Mais tout cela ne ſert qu'à me faire enragier ,

Et nullement , mon frere , à me faire changer .

Je ſuis viſ , je ſuis prompt , mais je ſuis raſſonnable.

ARISTE.

Quelquefois , & ſouvent vous êtes intraitable ,

Dés qu'on veut vous ôter certains enteteſtemens . . .

GERONTE *bruſquement*.

Oh parbleu je ſuis las de vos raſſonnemens ,

Bonjour.

ARISTE.

Eh bien j'ay tort , écoutez-moi de grace.

GERONTE.

Trêve de remontrance , ou je quitte la place.

ARISTE.

Voulez-vous marier vôtre fille ?

GERONTE.

Au plutôt ,

J'ay trouvé juſtement le parti qu'il luy faut.

# COMÉDIE.

A R I S T E.

Quel est-il ?

GERONTE.

C'est Damis.

A R I S T E.

Ah que viens-je d'entendre !

Mon frère, y pensez-vous ? Quoy vous prenez point  
gendre

Un jeune homme sans bien, que depuis quelques mois  
Vous avez retiré chez vous ?

GERONTE.

Oüy. Je conçois

Que mon dessein, mon frère, est peu conforme au  
vôtre,

Vous vouliez me parler sans doute, de quelque autre ?

A R I S T E.

Oüy, mon frère, il est vray.

GERONTE.

Je n'en démordray point ;

Mon cher frère.

A R I S T E.

Avez-vous consulté sur ce point

Le goût de votre fille ?

GERONTE.

Est-il donc nécessaire

De prendre son avis sur une telle affaire ?

De ma fille, je croy, j'ay droit de disposer.

A R I S T E.

Mais pour avoir ce droit en faut-il abuser ?

Sçachez donc si Damis est aimé d'Isabelle,

Car enfin . . .

GERONTE.

Oh parbleu vous me la donnez belle.

Il faut bien qu'il luy plaise étant choisi par moy.

Un pere à ses enfans doit imposer la Loy.

Il est le souverain de toute sa famille.

A ij

## L'INGRAT.

A R I S T E.

Oüy. Mais quand il marie ou son fils , ou sa fille ,  
Il doit rabattre un peu de cette autorité ,  
Et ne point trop vouloir ce qu'il a projeté ;  
Autrement , c'est aller jusqu'à la tyrannie.

G E R O N T E.

Vous me faites pitié , ma foy. Pauvre genie!

A R I S T E.

Enfin donc vôtre fille épousera Damis ?

G E R O N T E.

Oüy, je vous en réponds. Je me le suis promis.  
Elle l'épousera , la chose est très-certaine ,  
Ou . . je l'épouseray moy.

A R I S T E.

Mais prenez la peine  
De me dire pourquoy vous en usez ainsi.  
Quelles sont vos raisons ?

G E R O N T E.

Mes raisons ? Les-voicy.

A R I S T E.

Bon.

G E R O N T E.

C'est que je le veux , & que je suis le maître.

A R I S T E.

On ne peut pas répondre à cela ; mais peut-être  
En avez-vous quelque autre , & vous êtes trop bon ,  
Trop juste . . .

G E R O N T E.

Oüy morbleu , j'ay quelque autre raison  
Que tout homme d'honneur ne scauroit contredire ,  
Et j'ay honte pour vous , qu'il vous en faille instruire.  
Avez-vous oublié que je dois tout mon bien  
Au pere de Damis , & comptez-vous pour rien  
Les bontez qu'eût pour moy cet ami plein de zele ;  
Lorsque l'éclat fâcheux d'une affaire cruelle  
Obligea nôtre Pere à sortir de Paris ?  
Son bien fut confisqué. Le pere de Damis

# COMEDIE.

Touché de nos malheurs , sensible à ma misere ,  
 Me prit dans sa maison , & me tint lieu de pere.  
 Ses parens , ses amis , & ses soins assidus ,  
 Obtinrent que nos biens nous fussent tous rendus ;  
 Il me sauve en un mot , d'un si cruel orage ;  
 Au bout de quatorze ans , luy même il fait naufrage ;  
 Il preste à des amis , il se rend caution ,  
 Et par d'autres malheurs il perd un million.  
 Un bien près de Nevers est le seul qui luy reste ,  
 Il s'y retire enfin après ce coup funeste :  
 Il languit quelque temps dans ce triste séjour ;  
 Il meurt , & laisse un fils. Par un juste retour  
 Je l'attire ceans , & malgré ma famille ,  
 Je prétends qu'au plutôt il épouse ma fille.  
 Je sçay bien comme vous qu'il est pauvre : mais quoy ,  
 Les bienfaits que son pere a répandus sur moy  
 Ne sont-ils d'aucun prix ? C'est un riche heritage  
 Que Damis à ma fille apporte en mariage.

## A R I S T E.

Aydez-le j'y consens , mais ne le pouvez-vous ,  
 Sans que de vòtre fille il devienne l'époux ?  
 Déjà depuis long-temps Cleon aime Isabelle ,  
 Et pour dire encor plus , peut-être l'aime-t-elle.  
 Cleon en l'épousant vous feroit grand honneur ,  
 Sa naissance & son rang . . .

## G E R O N T E.

Je suis son serviteur.

Je veux être toujours maître dans ma famille ;  
 Il croiroit faire grace en épousant ma fille.  
 Possesseur de mon bien qu'il souhaite d'avoir ,  
 Il ne daigneroit plus s'abaisser à me voir ,  
 Et ma fille par luy haïe & méprisée ,  
 A mille déplaisirs se verroit exposée.  
 Dès qu'elle se plaindroit , allez , luy diroit-on ,  
 C'est bien assez pour vous de porter un grand nom ,  
 Vous n'êtes que Bourgeoise , entendez-vous , mamie ?  
 Morbleu ! je souffrirois une telle infamie ?

## L'INGRAT

Je me dépoüillerois pour avoir des mépris ?  
Non, non, je ne veux point de grandeurs à ce prix.  
J'ay du bien, mais enfin je n'ay point la foiblesse,  
De vouloir voir ma fille ou Marquise ou Duchesse;  
Il en coûte trop cher. Plus d'un riche Bourgeois  
Ayant fait ce faux pas, s'en est mordu les doigts.

A R I S T E.

De la part de Cleon vous n'avez rien à craindre.

G E R O N T E.

Bagatelle : A present il tâche à se contraindre.  
Dés qu'il seroit mon gendre, adieu l'honnêteté.  
Eh je connois l'humeur des gens de qualité.

A R I S T E.

Examinez-le à fond, vous changerez de file ;  
Et conviendrez

G E R O N T E.

Morbleu vous m'échauffez la bile ;

Retirez-vous de grace, & ne me troublez pas.

A R I S T E.

Adieu donc.



## S C E N E II.

G E R O N T E *seul.*

**I**L me met dans un grand embarras.  
Je crains fort que Cleon trop aimé d'Isabelle,  
A mes intentions ne la rendre rebelle ;  
Mais elle vient : Feignons pendant quelques momens,  
Et découvrons un peu quels sont ses sentimens.





## S C E N E   I I I.

GERONTE, ISABELLE, LYSETTE.

GERONTE *d'un air riant.*

**A** H vous voila ma fille ; Eh quoy toujours re-  
veuse ?

Qu'avez-vous , dites moy ? ne foyez point honteuse.

I S A B E L L E.

Moy ? qu'aurois-je , mon pere ?

G E R O N T E.

*Ah ! vous dissimulez.*

Ouvrez-moy v<sup>o</sup>tre cœur. Que vous faut-il ? parlez.

L Y S E T T E.

La chose à deviner n'est pas bien difficile.

G E R O N T E *brusquement.*

Je ne vous parle pas , vous êtes trop habile.

*à Isabelle.*

Vous sçavez l'amitié que j'eus toujours pour vous.

I S A B E L L E.

Il est vray , c'est pour moy le bonheur le plus doux.

G E R O N T E

Vous êtes inquiète.

L Y S E T T E.

*Oh la grande merveille.*

Qu'une fille à vingt ans ait la puce à l'oreille !

G E R O N T E.

Pourquoy me réponds tu ? je ne te parle pas.

L Y S E T T E.

Je me réponds à moy.

## L'INGRAT.

GERONTE.

à Isabelle. Réponds toy donc tout bas,  
De ce que vous pensez me ferez-vous mystère ?

ISABELLE.

Moy ? Je ne pense rien que je veuille vous taire.

LYSETTE.

Il est certains secrets qu'on renferme en dedans,  
Et dont les pères sont de mauvais confidens.

GERONTE.

Tais toy.

LYSETTE.

Je ne le puis, Monsieur, en conscience,

GERONTE.

Je le veux.

LYSETTE. *Elle le prévient quand il veut parler.*

Qu'il est dur de garder le silence :

GERONTE à sa fille.

Enfin . . .

LYSETTE.

Mais on le veut, il faut bien obéir.

GERONTE à sa fille.

Je sçay . . .

LYSETTE.

Je me tairay quand j'en devrois mourir.

*Elle rencontre les yeux de Geronte qui luy jette  
un regard terrible.*

GERONTE.

Avouiez le sujet de votre resverie.

Ne souhaitez-vous pas ?

ISABELLE.

Quoy ?

GERONTE.

Que je vous marie.

LYSETTE.

Ma foy vous devinez.

ISABELLE.

Je le souhaite, moy ?

LYSETTE.

COMEDIE.

LYSETTE.

Eh vous n'en mourriez pas, ni moy non plus, je croy.

GERONTE.

Lysette parle bien, & j'aime sa franchise,

Sui son exemple, allons.

ISABELLE.

Que faut-il que je dise ?

GERONTE.

Que tu veux un mari, ne dissimule point.

ISABELLE.

Il me sied assez mal de parler sur ce point.

Cependant j'obéis. Si pour le mariage

On consulte mon cœur, j'y voy mon avantage,

Rien ne peut me flater plus agréablement.

Si l'on veut m'engager sans mon consentement

Je fuis le mariage, & je seray ravie.

D'estre comme je suis le reste de ma vie.

GERONTE à part.

De mon benefit de frere elle a pris les leçons,

Contraignons-nous pourtant. Je goûte vos raisons,

Ma fille, & de ma part vous n'avez rien à craindre.

Allez, je vous promets, de ne vous point contraindre.

Cela découvrez-moy donc le fond de vôtre cœur.

Cleon . . . Vous rougissez ?

LYSETTE.

Eh franchement, Monsieur,

Il joint bien du merite à sa haute naissance.

GERONTE.

Il vient icy souvent ?

LYSETTE à part.

Plus souvent qu'il ne pense.

GERONTE à sa fille.

Dites donc ?

ISABELLE.

Quelquefois.

GERONTE.

J'ay crû m'appercevoir.

B.

Qu'il n'estoit pas fâché quand il pouvoit vous voir.

I S A B E L L E.

Au moins il me le dit.

G E R O N T E.

Vous jurant qu'il vous aime ?

I S A B E L L E.

Oùy.

G E R O N T E.

De vôtre côté vous en usez de même ?

I S A B E L L E.

Comme il est honnête homme, & qu'il veut m'épouser,  
A ses empressemens je n'ay pû m'opposer.

G E R O N T E.

Fort bien. Je vous entends, ma petite mignonne,  
Vous l'aimez ?

I S A B E L L E.

Il est vray.

G E R O N T E *en fureur.*

Quoy vous l'aimez, friponne ?

Ah ah, vous vous piquez de belle passion ?

Et vous osez aimer sans ma permission ?

I S A B E L L E.

Mon pere !

G E R O N T E.

Indigne fille !

I S A B E L L E.

Helas je suis perdue !

G E R O N T E.

Osez-vous bien encor vous montrer à ma vûë ?

L Y S E T T E.

Pouvez-vous, car il faut que je parle à mon tour,  
Montrer tant d'ignorance en matiere d'amour ?

G E R O N T E.

Quoy coquine, tu veux ?

L Y S E T T E.

Malgré vôtre colere,

Sçachez qu'on n'aime point selon l'ordre d'un pere.

La main dépend de luy. Le cœur en liberté  
 Du pouvoir paternel brave l'autorité;  
 Il ne s'attache à rien qu'à ce qu'il trouve aimable,  
 Et c'est de la nature un droit incontestable.  
 Tres inutilement prétend-on l'engager  
 Par force, par devoir, par raison à changer.  
 Ni force, ni devoir, ni raison, ni prudence,  
 Rien ne l'y peut forcer que sa propre inconstance.

G E R O N T E.

Quoy pendaërde, tu peux me tenir ces discours ?  
 Ah je t'en puniray.

L Y S E T T E à Isabelle.

Vous tairez-vous toujours ?

Vous-même à vôtre tour deffendez vôtre cause.

G E R O N T E.

Aimer sans mon aveu :

L Y S E T T E.

Voyez l'étrange chose !

Ainsi donc il falloit pour aimer tendrement,  
 Qu'elle prît soin, Monsieur, d'avoir vôtre agrément ?  
 Et vous dist : Mon papa, Cleon me trouve aimable,  
 Je m'apperçois aussi qu'il est très-estimable,  
 Qu'il est jeune, bien fait, qu'il a l'œil tendre & doux,  
 Je voudrois bien l'aimer, me le permettez-vous ?

*Elle fait la reverence.*

Oh le beau compliment d'une fille à son pere !  
 De vôtre temps, Monsieur, étoit-ce la maniere ?  
 Je ne sçay si l'on fait aujourd'huy bien ou mal,  
 Mais nous n'observons plus ce Ceremonial.

G E R O N T E.

Enfin malgré mes dents il faut que je me taise  
 Chienne, pour te laisser jaser tout à ton aise.  
 Prend bien garde à la fin, de te faire chasser.

L Y S E T T E.

Je vous parle raison, pourquoy vous offenser ?  
 N'avez-vous pas promis de ne la point contraindre ?

L'INGRAT.

GERONTE.

Va, si je l'ay promis, c'est que je voulois feindre.

LYSETTE.

Mais qui voulez-vous donc luy donner pour époux ?

GERONTE.

Damis.

ISABELLE.

Ah Ciel !

LYSETTE.

Damis ! vous vous moquez de nous.

En conscience, là, croyez-vous être sage ?

GERONTE.

Oüy. Je veux dès demain faire ce mariage.

*à sa fille.*

Si vous n'obéissez, un Convent dans trois jours

Vous fera repentir de vos folles amours.

*Il sort.*

## SCENE IV.

ISABELLE, LYSETTE.

ISABELLE *pleurant.***A** H ma pauvre Lysette !LYSETTE *sur le même ton.*

Ah ! ma chere maîtresse.

ISABELLE.

Je ne puis respirer tant la douleur m'opresse.

Cher Cleon, pourrez-vous soutenir ce malheur.

LYSETTE *d'une voix entrecoupée.*

Hélas, le pauvre enfant, il mourra de douleur.

ISABELLE

# COMEDIE.

13

ISABELLE.

C'est donc en vain que j'aime & que je suis aimée!

LYSETTE.

Je cede à la fureur dont je suis animée.

*du côté dont Geronte est sorti.* [tal?..]

Quoy donc vous prétendez vieux reître, vieux bru-

ISABELLE.

Ah ! respecte mon pere, & n'en dis point de mal.

LYSETTE.

Je veux luy chanter poëille au moins en son absence.

Puisque je n'ose pas le faire en sa presence.

ISABELLE.

Si c'est tout le secours que tu veux me donner ;

A mon mauvais destin tu peux m'abandonner.

Conseille-moy plutôt sur ce que je dois faire.

LYSETTE.

Primé, désobéir à Monsieur vôtre pere.

Oüy, c'est-là le grand point qu'il vous faut observer ;

Et j'ay trouvé cela tout d'un coup sans rêver.

ISABELLE.

Le Convent. . . .

LYSETTE.

Raisonnons en bonne politique

Le Convent est-il fait pour une fille unique,

Qui doit en mariage avoir cent mille écus

Du seul bien de sa mère ? Allez ne craignez plus

Qu'à cette extremiré l'on veuille vous réduire ;

Aimez toujours Cleon, osez même le dire.

Si Geronte vous presse, il faut dorénavant

Luy répondre en deux mots, Cleon ou le Convent.

ISABELLE.

Je crains qu'il ne persiste. . . .

LYSETTE.

Eh je sçay qu'il vous aime,

Il faudra qu'il se rende en dépit de luy-même ;

Et quand Damis sçaura que vous aimez Cleon,

Qui l'a toujours aidé de sa protection,

Q

Et qui depuis peu même , à ce que l'on public ,  
 A trouvé le moyen de luy sauver la vie ;  
 Quand il sçaura de plus , qu'il soupire pour vous ,  
 Et qu'il aspire enfin à se voir vôtre Epoux ,  
 Comptez que le respect & la reconnoissance . . .

ISABELLE.

Je connois peu Damis , mais selon l'apparence  
 Il ne se pique pas d'avoir des sentimens . . .

LYSETTE.

Je sçay que les ingrats sont communs en ce temps,  
 Et . . .

ISABELLE.

Ceder une main qui fait nôtre fortune ,  
 Ce n'est pas-là l'effort d'une vertu commune.

LYSETTE.

En tout cas, il faudra luy declarer tout net  
 Que vous le haïssez.

ISABELLE.

Je le hais en effet.

Mais si malgré cela . . .

LYSETTE.

Mou dieu , laissez-moy faire ,  
 Je trouveray moyen de rompre cette affaire .  
 Mais voicy son valet , retirez-vous d'icy ,  
 Et laissez-moy le soin de mener tout cecy ,

ISABELLE.

Je me confie en toy.

LYSETTE.

Vous serez satisfaite.





## SCENE V.

ÉYSETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

**T** Rés-humble serviteur à l'aimable Lysette.  
 LYSETTE *brusquement.*  
 Bonjour.

PASQUIN.

Comment bonjour ? Quel accueil est-ce là ?  
 D'où peut naître, dis moy, l'humeur où te voilà ?

LYSETTE.

Que t'importe ?

PASQUIN.

Crois moy, ne fais point la cruelle,  
 Les hommes aujourd'huy sont rares.

LYSETTE.

Bagatelle.

Il en est encor plus que nous ne voudrions,  
 Et qui meritent bien que nous les méprisions.

PASQUIN.

Vous avez beau tenir ce discours malhonnête,  
 Le moindre de nous tous vous fait tourner la tête.

LYSETTE.

Voilà certainement le discours le plus plat,  
 Qui soit jamais sorti de la bouche d'un fat.  
 Eh taisez vous, Messieurs, dans le siècle où nous  
 sommes,  
 Où l'on voit chaque jour dégénérer les hommes.  
 Car qu'est-ce qu'un jeune homme ? un jaseur impor-  
 tun,

Un petit freluquet vuide de sens commun ,  
 Qui court , saute , trépigne , & met toute sa gloire ,  
 A passer & les jours & les nuits à bien boire ;  
 Sans goût , sans politesse , étourdi , dissipé ,  
 Qui de la bagatelle est toujours occupé ,  
 Esclave plus que nous d'une mode nouvelle ,  
 Ami très-indiscret , amant très-infidelle ;  
 Qui jure , qui médit , qui prodigue son bien ,  
 Qui n'a nuls sentimens , qui ne s'applique à rien ,  
 Qui ne sçait observer ni raison , ni mesure ,  
 Et qui de l'homme enfin , n'a plus que la figure.

PASQUIN.

Ta maîtresse a de nous meilleure opinion.

LYSETTE.

Que sçais-tu ?

PASQUIN.

Je vois bien qu'elle lorgne Cleon.

LYSETTE.

Oüy, parce qu'il est fait autrement que les autres.

PASQUIN.

Bon. Il a ses défauts, &amp; nous avons les nôtres.

A la naissance près, mon maître le vaut bien.

LYSETTE.

Plaisant original.

PASQUIN.

Comment ?

LYSETTE.

Ne m'en dis rien.

Depuis qu'il est ici j'évite sa présence ,

Et me parler de luy , c'est me faire une offense.

PASQUIN.

Il t'est fort obligé de ces bons sentimens ,

Et je t'en fais pour luy d'humbles remerciemens.

LYSETTE. •

Ma maîtresse le hait encor bien davantage.

PASQUIN.

Tout de bon ?

# COMÉDIE.

LYSETTE.

De cecy tu pourras faire usage,  
Si tu vois que ton maître ait la temerité  
D'abuser des bontez d'un vieillard entesté,  
Qui forme quelquefois des projets fort bizarres.

PASQUIN.

Mais je ne t'entends point, je croy que tu t'égares.

LYSETTE.

Non, jè te parle juste. Apprends aussi de moy  
Qu'Itabelle à Cleon vient d'engager sa foy,  
Et qu'ils se sont promis une amour éternelle.

PASQUIN.

J'y consens volontiers. Parlons de moy, la belle,  
Vous sentez-vous d'humeur à m'aimer tant soit peu ?

LYSETTE.

Non, naturellement je vous fais cet aveu.

PASQUIN.

Voilà ce qui s'appelle un aveu fort sincere.  
Je me flatois pourtant d'avoir de quoy vous plaire.

LYSETTE.

Je te dis franchement les sentiments que j'ay,  
Adieu, va t'en au diable, & voilà ton congé.

*Elle sort.*

~~~~~

SCENE VI.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

Entre en riant.

JE te cherchois, Pasquin.

PASQUIN.

Ah vraiment

& iij

Ah, ah, ah.

PASQUIN.

Qu'est-ce donc ? & qu'avez-vous à rire ?

DAMIS.

Je ris du plus grand fou qui jamais ait été.

PASQUIN.

Auriez-vous entendu comme elle m'a traité ?

DAMIS *riant*.

Ah ah !

PASQUIN.

Vous en avez aussi pour votre compte.

DAMIS.

Parbleu je suis charmé de ce Monsieur Geronte.

Oh j'en riray long-temps, & de bon cœur.

PASQUIN.

Comment ?

DAMIS.

Le pauvre homme a ma foy perdu le jugement.

PASQUIN.

Qu'a-t-il fait, dites donc, sans tarder davantage ?

DAMIS

Il prétend me donner sa fille en mariage.

PASQUIN.

Mais je ne vois pas-là dequoy le recrier.

Vous vous moquez de luy pour le remercier ?

DAMIS.

Oüy. Qui peut l'empêcher de choisir pour sa fille,

Un mary d'un haut rang, d'une illustre famille ?

Le bien tient lieu d'honneur, de rang, & de maison,

C'est l'usage du-temps fondé sur la raison.

Il peut, comme il voudra, disposer d'Isabelle,

Le Marquis & le Duc soupireront pour elle.

Mais m'aller choisir moy, qui ne tiens lieu de rien,

Qui n'ay, comme tu sçais, ni naissance, ni bien,

Je soutiens que c'est-là l'action la plus folle . . .

Tu ne dis rien, Pasquin ?

PASQUIN.

J'ay perdu la parole,

Et je suis assommé par un pareil discours.

Quoy, Monsieur, voulez-vous vous ressembler tous
jours ?

Mais puisque vous trouvez son projet si risible,
Vous l'en detournerez.

DAMIS.

Oh point.

PASQUIN.

Est-il possible

Que vous veuilliez souffrir qu'il puisse s'écarter ?

DAMIS.

Je ris de sa folie, & j'en veux profiter.

Des sortites d'autrui tirer son avantage,

Voilà du bon esprit le salutaire usage.

C'est ainsi que je viens d'en user aujourd'huy ;

J'applaudissois Geronte, & me mocquois de luy ;

Car qui ne riroit pas du motif qui l'oblige

A me donner sa fille ?

PASQUIN.

Oh c'est quelque vertige :

Mais, Monsieur, s'il vous plaît, dites-moy ce motif,

Cela doit, sur mon ame, estre recreatif.

DAMIS.

Oh rien n'est plus plaisant. Enfin cette alliance

Est fondée, a-t-il dit, sur la reconnoissance,

Et mon pere autrefois l'a comblé de bienfaits

Dont il veut qu'au plutôt je sente les effets ;

Sinon il se croiroit le plus ingrat des hommes.

Belle raison morbleu dans le siecle où nous sommes !

De quel pays vient-il ? ne doit-il pas sçavoir

Que ce qui nous convient est nôtre seul devoir ?

Pour moy c'est ma maxime, & quoy qu'on puisse
dire . . .

Voilà donc le sujet qui vous a tant fait rire ?

DAMIS.

Oùy.

PASQUIN.

Je ne m'y serois] ma foy pas attendu ,
Et pour moy si j'en ris je veux être pendu.

Mais , Monsieur, deviez-vous accepter Isabelle
Sans avoir pris le soin de vous faire aimer d'elle ?

DAMIS.

Avec certain mérite on peut être assuré . . .

PASQUIN.

Ma foy votre mérite a bien mal opéré ,
Car Isabelle en vous ne trouve rien d'aimable.

DAMIS.

Non ?

PASQUIN.

Non, mais en revanche on vous trouve effroyable.

DAMIS.

Je m'en console fort , car je ne l'aime point.

PASQUIN.

Ainsi donc vous voilà tous deux au même point.

DAMIS.

Oùy. Mais soit qu'elle m'aime, ou qu'elle me haïsse ,
A l'ordre de son pere il faut qu'elle obéisse.

PASQUIN.

N'en étant pas aimé vous pourriez l'épouser ?
Gagnerez-vous son cœur à la tyranniser ?

DAMIS.

Que m'importe son cœur , si j'obtiens la personne ?
Je ne suis amoureux que du bien qu'on luy donne.
Je cherche à m'enrichir , non à me faire aimer.
D'ailleurs quand mon mérite auroit pû la charmer ,
Cela dureroit peu , car à présent l'usage
Est qu'on ne s'aime plus après le mariage.

PASQUIN.

Haï dés-à-présent , quand vous serez mari ,

Ce

Ce sera sur mon ame un beau charivari.
Vôtre front pourra bien être orné par la belle.

D A M I S.

Pasquin , ayons du bien , le reste est bagatelle.
Toutes ces craintes-là sont visions de fous.

P A S Q U I N.

Je voy beaucoup de gens qui pensent comme vous.
Mais , Monsieur , il est bon de vous dire une chose :
Cleon empêchera l'Hymen qu'on vous propose.
Il adore Isabelle , il en est adoré.

D A M I S.

Tu te moques de moy.

P A S Q U I N.

Rien n'est plus assuré.
Tout homme du bel air de qui la bourse est vuidé
D'une riche-bourgeoise est diablement avide.
Pouvez-vous devenir le rival de Cleon
Après ce qu'il a fait pour vous ?

D A M I S.

Et pourquoy non ?

Dis moy ?

P A S Q U I N.

Laissons à part son rang & sa naissance ,
Et songez seulement que la reconnoissance . . .

D A M I S.

Quelle reconnoissance est-ce que je luy doy
Faquin ?

P A S Q U I N.

La question est plaisante, ma foy.
Il vous protège , & même il vous sauve la vie ,
Et ce sont menus droits , qu'aisément on oublie.

D A M I S.

Ah ah ! je m'en souviens , l'affaire de Nevers.

P A S Q U I N.

Ah qu'à vôtre louange on chantoit de beaux vers !
Vous aviez , disoit-on , d'une ame noble & fiere
Tué pendant la nuit un homme par derriere.

D

J'en étois innocent.

PASQUIN.

Oùy, vous avez raison,
Je le sçay, mais enfin on vous mit en prison.
Le deffunt comme vous étoit amant d'Orphise,
Vous aviez eu tous deux sur cela, quelque prise.
L'assassin avoit sçu si bien prendre son temps,
Que vous eussiez pour luy payé tous les dépens,
Et que vous perissiez malgré vôtre innocence,
Si Cleon n'eût écrit en toute diligence,
Et n'eût mis tous ses soins à découvrir enfin,
Qu'un parent du deffunt étoit son assassin.

DAMIS.

Il est vray, mais Cleon n'a fait dans cette affaire,
Que ce qu'un galant homme est obligé de faire.
L'action est si belle, & luy fait tant d'honneur,
Qu'il la doit plus que moy tenir pour un bonheur.

PASQUIN.

Il vous en doit de reste. Et cette pauvre Orphise,
Qui vous aimoit si fort, & qui vous est promise,
Vous l'abandonnez donc ?

DAMIS.

Elle n'a plus de bien.

PASQUIN.

Ce qu'elle a fait pour vous

DAMIS.

Ne me replique rien,
Si tu ne veux déplaire, & retien pour maxime,
Que pour se rendre heureux tout devient legitime.
Adieu, car on m'attend pour dresser le Contrat.

PASQUIN.

Morbleu, que je suis las de servir un ingrat !

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LYSETTE.

LYSETTE.

MAis où courez-vous donc ?

ISABELLE.

Eh que sçay-je, Lysette ?

LYSETTE.

Écoutez-moy du moins.

ISABELLE.

Je suis trop inquiète.

Mon oncle sort, Cleon ne revient point. Hélas !

LYSETTE.

On l'est allé chercher, ne vous desolez pas.

Il va vous demander luy-même en mariage,

Peut-être obtiendra-t-il . . .

ISABELLE.

Ah je tremble.

LYSETTE.

J'enrage.

De voir que vous ayez si peu de fermeté.

ISABELLE.

Je sçais trop à quel point mon pere est entêté. . .

Eh bien, Madame, il faut imiter votre père.
 Sans vous au bout du compte on ne sauroit rien faire :
 Il tiendra pour Damis, vous tiendrez pour Cleon,
 Il dira toujours ouïy, vous direz toujours non.

ISABELLE.

Est-ce là le parti qu'une fille bien sage ? . . .

LYSETTE.

Il vous en aimera mille fois davantage.
 Un père est trop heureux, & sur tout aujourd'huy,
 De se voir un enfant qui tienne un peu de luy.
 Cela n'est pas commun.

ISABELLE.

Je n'ay pas l'assurance. . . .

LYSETTE.

Eh bien signalez-vous par votre obéissance ;
 Damis sera le prix de vos soumissions,
 Et l'on ne force point les inclinations.

ISABELLE.

Ah ! ne m'accable point par cette raillerie.

LYSETTE.

Mais enfin, quel parti prenez-vous, je vous prie ?

ISABELLE.

De parler à Damis.

LYSETTE.

Ah ! j'approuve cela.

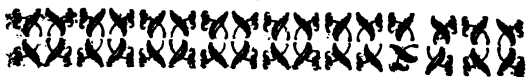
ISABELLE.

Et de luy déclarer

LYSETTE.

Eh tenez le voilà.





SCENE II.

ISABELLE, DAMIS,

PASQUIN, LYSETTE.

D A M I S.

M Adame, je ne sçay si vous êtes instruite. 3
 LYSETTE *à Isabelle.*

Courage. Vous voilà déjà toute interdite.

D A M I S.

Des bontez dont Geronte a daigné m'honorer.

I S A B E L L E.

Je sçay jusqu'où son choix vous permet d'aspirer.

Je sçay plus, c'est qu'avant de m'avoir consultée,

L'offre qu'il vous a faite est par vous acceptée.

N'est-ce pas m'offenser ? . . .

D A M I S.

Je ne puis le nier.

Mais mon empressement doit me justifier.

Si-tôt que je vous vis, je vous aimai, Madame,

Eh que n'ay-je point fait pour étouffer ma flamme ?

Pasquin m'en est témoin.

P A S Q U I N *à part.*

Il a le diable au corps.

D A M I S *à Pasquin.*

Parle donc.

P A S Q U I N.

Il est vray qu'il a fait des efforts !

à Damis bas.

Mais pouvez-vous mentir avec cette impudence ?

E

DAMIS.

Ces efforts furent vains. Je m'imposay silence.
 C'estoit beaucoup, Madame, & jusques à ce jour
 Mabouche ni mes yeux n'ont point parlé d'amour.
 A suivre mon penchant Geronte m'autorise,
 Il m'offre vôtre main. Quelle aimable surprise!
 Ay-je dû balancer, Madame, à l'accepter?
 Etoit-ce vous aimer que de vous consulter?

PASQUIN.

Oh mon maître à cela qu'il va vite en affaires.
 Quand on est bien pressé l'on ne raisonne gueres,

DAMIS.

L'amour & la raison peuvent-ils s'accorder?
 Dans ces occasions l'amour veut décider.

LYSETTE.

Eh ce n'est point l'amour en cecy qui décide,
 Dites-le franchement, l'intérêt seul vous guide.

DAMIS.

L'intérêt, juste Ciel! moy qui ne sçais qu'aimer!

PASQUIN.

Mon maître intéressé! Fi donc. C'est blasphemer,

DAMIS.

Tu sçais que c'est à tort, Pasquin, qu'on me soup-
 çonne,

Et que mon cœur n'en veut qu'à sa seule personne.

LYSETTE.

Tenez, vous avez beau faire le langoureux,
 Ma maîtresse est fort riche, & vous êtes fort guenx.
 Voilà tout vôtre objet.

PASQUIN.

Rends luy plus de justice.

à *Damis bas,*

Ma foy, l'on vous connoît malgré vôtre artifice,

DAMIS.

Que le Ciel!

PASQUIN.

Que l'Enfer . . . mais moy je ne dis rien,
 C'est à vous de jurer.

D A M I S.

Oüy, si c'est vôtre bien
Qui me fait accepter ce que l'on me propose . . .

L Y S E T T E.

Eh bien on vous croit donc, mais c'est la même chose.
Car enfin . . . Allons vous, il est temps de parler
Madame.

I S A B E L L E à *Damis*.

Il faut icy ne rien dissimuler.

Je ne vous aime point, & sens que de ma vie,
Monsieur, de vous aimer, je n'auray nulle envie.

P A S Q U I N.

Ce n'est point s'exprimer énigmatiquement,
Et jusqu'au moindre mot, j'entends ce compliment.

L Y S E T T E.

Elle va du côté de Damis, & le tire à part.

Je vous diray bien plus, mais c'est en confidence.
Ma maîtresse vous hait, Monsieur, à toute outrance,
Et moy, qui parle, moy, je ne vous hais pas moins.

P A S Q U I N à *Damis*.

Vous m'avez dit cent fois que vous perdiez vos soins
A chercher en ce monde une fille sincère.
En voicy deux pour uno.

D A M I S à *Isabelle*.

Ah puisque vôtre père

De nous unir tous deux a formé le dessein,
A son ordre absolu vous résistez en vain;
De plus, quand vous sçavez le motif qui l'y porte,
Vôtre haine, sans doute, en deviendra moins forte.

P A S Q U I N.

Tantôt de ce motif mon maître me parloit.
Morbleu, si vous sçaviez comment il l'admiroit!

I S A B E L L E.

Mais quel est-il enfin?

D A M I S.

C'est la reconnoissance.

Aimable qualité! Vertu dont l'excellence

E ij

Merite d'autant plus nos applaudissemens ,
 Madame , qu'elle n'est que trop rare en ce temps.
 Imitiez vôtre pere.

LYSETTE.

Imitez le vous même..

Cleon aime Madame , & de plus elle l'aime.
 Ce qu'il a fait pour vous est d'un assez grand prix
 Pour que vous luy cediez . . .

PASQUIN à *Damis bas.*

Ma foy vous voilà pris.

DAMIS.

Si Lysette dit vray . . .

LYSETTE.

La chose est positive

Et je . . .

DAMIS.

Cette raison n'est que trop décisive.

Je n'y puis repliquer , j'en suis au desespoir.
 Il faut donc pour jamais renoncer à vous voir.

ISABELLE

Ah Ciel !

DAMIS

Oùy pour Cleon tout me sera facile.

Je vais agir pour luy.

ISABELLE.

Qui ? vous ?

DAMIS à *Isabelle.*

Soyez tranquille.

Attendez tout enfin d'un cœur reconnoissant,
 Prest à faire sur soy l'effort le plus puissant ,
 De l'honneur , du devoir , je seray la victime.

ISABELLE.

Après un tel effort comptez sur mon estime.

LYSETTE.

Et sur mon amitié.

DAMIS.

Bientôt par les effets

Madame, vous verrez si j'impose jamais.

I S A B E L L E.

Adieu. Je vais tâcher de disposer mon pere
A seconder l'effort que vous voulez vous faire.

P A S Q U I N à Lysette.

En faveur des bontez que mon maître a pour vous,
Ne pourray-je obtenir quelques regards plus doux?

L Y S E T T E

Je voudrois de bon cœur, te trouver plus aimable,
Mais tien, plus je te voy, moins la chose est faisable.



S C E N E III.

D A M I S, P A S Q U I N.

D A M I S:

Pasquin, que penses tu de tout ce que tu vois?

P A S Q U I N.

Je suis content de vous, Monsieur, pour cette fois.
Oüy j'en pleure de joye, & vous demande en grace
De vouloir bien souffrir . . .

D A M I S.

Quoy?

P A S Q U I N.

Que je vous embrasse.

D A M I S.

D'où te vient donc, Pasquin, un tel ravissement
Dis moy.

P A S Q U I N,

De voir en vous un si prompt changement.

D A M I S.

Moy, je n'ay point changé, je-suis toujours le même.

L'INGRAT.

PASQUIN.

N'avez-vous pas promis ? ...

DAMIS.

Ta sottise est extrême.

Tu crois que pour Cleon j'en vais renoncer
A l'Hymen d'Isabelle ?

PASQUIN.

Oüy.

DAMIS.

Tu l'as pu penser ?

PASQUIN.

Comment donc, je croyois la chose indubitable.

DAMIS,

Oh bien détrompe-toy, rien n'est moins véritable.

Quoy moy-même j'irois détruire mon bonheur

Pour un sot point de gloire, un chimerique honneur ?

Non, la reconnoissance est une tyrannie

Qui ne pourra jamais asservir mon génie.

On la nomme vertu : c'est foiblesse chez moy.

Un génie élevé ne dépend que de soy,

Il bannit ces égards dont on presche l'usage ;

Et son intérêt seul est ce qu'il envisage.

PASQUIN.

Mais vous avez promis bien positivement

De parler en faveur de Cleon.

DAMIS.

Oüy vraiment ;

Je luy tiendray parole.

PASQUIN.

Oh je n'y voy plus goutte.

DAMIS.

Pour venir à mes fins, c'est la plus sûre route.

Jusqu'au dernier excès Geronte est entêté,

Et ne revoque point ce qu'il a projeté.

D'ailleurs en l'assurant que la reconnoissance

Me convie, & m'oblige à fuir son alliance,

Ce discours genereux le prendra tellement.

Qu'il se confirmera daps son entestement.
 Cleon d'un dur refus emportera la honte,
 Et sa haine à coup sûr tombera sur Geronte.

P A S Q U I N.

Bon courage, Monsieur, voilà deux trahisons.
 Et Belzebuth, je croy, vous donne ces leçons.

D A M I S.

Quand on veut réussir, il faut se contrefaire,
 Et sçavoir à propos changer de caractère.
 C'est par-là que l'on voit à la Ville, à la Cour,
 Mille adroits imposteurs s'avancer chaque jour.

P A S Q U I N.

Si par la fourberie aujourd'huy l'on s'avance,
 Ma foy vous devez loin porter vòtre espérance.
 Au reste, vous voyez qu'Isabelle vous hait.

D A M I S.

J'en suis ravi.

P A S Q U I N.

Ravi, Monsieur, pour quel sujet?

D A M I S.

Ne le conçois tu pas? Si j'épouse Isabelle,
 Je tiendray mon bonheur & ma fortune d'elle;
 Mais le don de son cœur ne suivant pas son bien,
 Je pourray me vanter de ne luy devoir rien.

P A S Q U I N.

Ma foy m'en croirez-vous? Fuyez qui vous méprise,
 Retournons à Nevers pour appaiser Orphise.
 Elle vous adoroit. Son amour renâtra
 Dès le premier moment qu'elle vous reverra.
 En même temps aussi je reverray Nerine,
 Qui depuis nôtre absence est, je croy, bien chagrine;
 Helas! la pauvre enfant, elle m'aimoit si fort,
 Que lorsque je partis . . .

D A M I S.

Tu pleures?

P A S Q U I N.

Ay-je tort?

J'ay quitté pour vous suivre, une aimable maîtresse.
 Plus douce qu'un mouton. Icy d'une diablesse.
 Pour mes pechez, je crois, je me suis entesté.
 Vous même autant que moy je vous voy maltraité.
 Laissons ces guenons-là. Partons, tout nous invite.

D A M I S.

Je trouve mon bonheur, tu veux que je le quitte?

P A S Q U I N.

Mais vous aimiez Orphise, au moins je le croyois.

D A M I S.

Je ne m'en deffends point. Oüy Pasquin je l'aimois.
 Elle devoit avoir un bien considerable.

P A S Q U I N.

Bon, quand elle étoit riche, elle étoit fort aimable.

D A M I S.

Voudrois tu que je prisse une femme sans bien?

P A S Q U I N.

Quand Dorante en avoit, examinoit-il rien?

Ne vous donnoit-il pas Orphise en mariage,

Quoy qu'un bien en decret soit tout vôtre heritage?

D A M I S.

Oüy, mais par un procès Dorante est ruiné.

P A S Q U I N.

Mais cela n'étoit pas tout-à-fait terminé.

On a fait à Dorante une injustice extrême,

Des gens fort bien instruits, vous l'ont dit à vous-même.

Les Juges de Province avoient été surpris,

Il en devoit, je pense, appeller à Paris.

De plus, Orphise attend d'une vieille parente . . .

Attendez, je ne sçay, si c'est cousine, ou tante,

Ou grand-mere.

D A M I S.

Fort bien, belle digression.

P A S Q U I N.

Tant y a, qu'elle attend une succession. . .

S C E N E,



SCENE IV.

DAMIS, CLEON, PASQUIN.

CLEON.

Vous me voyez, Damis, dans une peine extrême;
Mais comme vous m'aimez, autant que je vous
aime,

Je viens me joindre à vous

DAMIS.

Je l'ay dit mille fois.

Je songe incessamment à ce que je vous dois ;

C'est un doux souvenir, & plus je le rappelle

Plus je sens que mon cœur

PASQUIN *à part.*

Autre piece nouvelle.

DAMIS.

Pasquin sçait que tantôt nous en parlions tous deux.

PASQUIN.

Oh ouï, nous en parlions.

DAMIS.

Si je forme des vœux

CLEON.

J'apprends que vous voulez en ami véritable

DAMIS.

Je sçay trop à quel point je vous suis redevable ;

Pour ne pas employer tous mes soins désormais,

A montrer que je suis sensible à vos bienfaits.

PASQUIN.

Ouï, mon maître est exact sur la reconnoissance.

F

à part.

J'enrage, de n'oser dire ce que je pense.

C L E O N.

Vous pouvez tout, Damis, dans cette occasion,
Et si vous m'appuyez . . .

D A M I S.

Vôtre protection

M'a tiré d'un peril . . .

C L E O N.

Oublions cette affaire.

D A M I S.

Ah qu'un pareil credit m'étoit bien nécessaire!

C L E O N.

Il est vray, mais sans vous je craindrois un refus . . .

D A M I S.

Et sans ce prompt secours j'étois

C L E O N.

N'en parlons plus,

Un soin plus important, m'occupe & m'embarrasse.

D A M I S.

J'oublierois vos bontez! Ah permettez de grace
Que je puisse du moins en parler à loisir,
Et ne me privez pas d'un si charmant plaisir.

C L E O N.

M'en parler tant de fois, c'est me faire une offense,
Le plaisir d'obliger tient lieu de récompense;
Quiconque ne sert pas pour servir seulement,
N'en merite pas même un seul remerciement;
Si j'exige de vous une faveur bien grande,
Ce n'est pas comme un droit que je vous la demande;
Je ne veux l'obtenir que de votre amitié.

P A S Q U I N *à Damis bas.*

Eh quoy cet homme-là ne vous fait pas pitié?

C L E O N.

Pour vous récompenser tout me sera facile,
Et je ne seray point satisfait, ni tranquile,
Que lorsque j'auray pû, Damis, vous rendre heureux.

Et vous élever même , au de là de vos vœux.

D A M I S.

Joindre à tant de bienfaits cette nouvelle grâce ;
C'est me faire mieux voir ce qu'il faut que je fasse ;
Oüy, j'exécuteray tout ce que j'ay promis ,
Pour meriter l'honneur d'estre de vos amis.
Si je pouvois vous faire un plus grand sacrifice . . .

C L E O N.

Me pouvez-vous jamais rendre un plus grand service :
Qu'en renonçant pour moy ? . . .

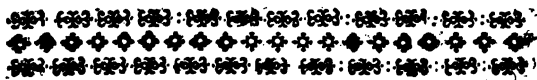
D A M I S.

Geronte vient à nous ,

Commencez s'il vous plaît , puis j'agiray pour vous.

P A S Q U I N *le regarde les bras croisez.*

Ah l'honnête homme !



SCENE V.

GERONTE, CLEON.

DAMIS, PASQUIN.

GERONTE *du côté d'où il sort.*

NOn, rien ne m'en peut distraire :
Laissez-moy. Toy la Fleur , va dire à mon Notaire
Que je l'attends icy. Contre un si bon dessein
Tout le monde murmure & se déchaîne en vain.
Je veux l'exécuter , & ma joye est extrême
De pouvoir en cela me contenter moy-même ,

Et desoler mon frere , homme vain , entesté
Du faste , des grandeurs , & de la qualité.
Mais que voy-je ?

C L E O N.

Monsieur.

GERONTE *à part.*

La peste soit de l'homme.

C L E O N.

Je voy que mon abord vous surprend.

GERONTE *à Damis.*

Il m'assomme.

C L E O N.

Malgré l'éloignement que vous avez pour moy ,
Je ne cesseray point

GERONTE.

Je sçay ce que je doy

Au sang dont vous sortez , au rang qui vous élève ,
Je me connois aussi , mais s'il faut que j'acheve ,
La naissance & le rang , que je respecte en vous ,
Font que je n'aime point que vous hantiez chez nous.

C L E O N.

Mais songez s'il vous plaît , que l'usage autorise . . .

GERONTE.

Dispensez-moy, Monsieur , de faire une sottise ,
Et soyez informé pour une bonne fois ,
Que je veux m'en tenir à l'étage bourgeois.
Je prétends que mon gendre aime à vivre en famille.
Je veux qu'il considere & chérisse ma fille ;
Qu'il soit doux , complaisant , sincere , officieux ,
Qu'il ne puisse parler ni de rang , ni d'ayeux ,
Que de me ménager il se fasse une affaire ,
Et se tienne honoré de m'avoir pour beaupere.
Or , si j'étois le vôtre , avoüez franchement
Monsieur , que tout cela tourneroit autrement ;
Ma famille à vous voir , n'oseroit pas prétendre.
Je serois obligé de respecter mon gendre ,
Et même si j'osois l'appeller de ce nom ,

En.

On me commanderoit de regler mieux mon ton,
Vous haïrez ma fille, & d'un vain titre ornée
Elle viendroit chez moy pleurer sa destinée,
Tandis qu'on vous verroit briller à mes dépens,
Et rire du bon homme avec les Courtisans.

CLEON.

Non, vous vous abusez, & la reconnoissance
Vous rendra vous & moy d'une égale naissance,

GERONTE.

Chançons que tout cela.

CLEON.

Je ne vous diray pas,

Monsieur, que tous vos biens n'ont pour moy nul
appas.

Vôtre frere toujours, a réglé mes affaires,
Et sçait que vos secours me seroient necessaires;
Mais c'est le moindre objet qui m'amene chez vous,
Et j'y suis attiré par un charme plus doux.
Vous l'avoüray-je enfin? ouïy j'adore Isabelle,
Et j'ose me flatter que je suis aimé d'elle.

GERONTE.

L'effrontée!

CLEON.

Ah bien loin de condamner nos feux,
Consentez quel'Hymen nous unisse tous deux.
Imposez-moy des loix, je suis prêt à les suivre,
Dans un parfait accord avec vous je veux vivre.
En moy vous trouverez tous les égards d'un fils
Qui vous respectera, qui vous sera soumis.

GERONTE.

Voilà des Courtisans, le douxereux langage,
Fiez vous-y morbleu.

CLEON.

Mais quoy, si je m'engage? . . .

GERONTE.

Jurez & protestez jusqu'à la fin du jour,
Je ne vous croiray point, vous venez de la Cour.

G

Mais enfin . . .

GERONTE.

Mais enfin Damis sera mon gendre ,

Et . . .

DAMIS.

Non , à cet bonheur je n'ose plus prétendre.

GERONTE.

A l'autre. Et pourquoy non ? Je vous trouve plaisant,
N'est-ce pas mon dessein ? Est-il ami , parent ,
Egard , avis , priere , ordre qui puisse faire
Que je n'acheve pas au plutôt cette affaire ?
Oùy je l'acheveray , puis qu'on me contredit ,
Dût mon benefi de frere en crever de dépit.

DAMIS.

Sans respecter les loix d'un pere de famille ,
L'amour a contre vous revolté votre fille ,
Vous sçavez pour Cleon quels sont ses sentimens.

CLEON.

Voulez-vous separer les plus tendres amans ? . . .

GERONTE.

Amour , amant , constance , engagements , tendresse ,
Plaintes , soupirs , sermons , feux , flâmes & maîtresse ,
Je ne suis pas si sot que d'écouter cela ,
Et me mocque mortel , de tout ce jargon-là.

à Damis.

Je veux absolument vous donner Isabelle.

DAMIS.

Et moy je veux toujours vous prendre pour modèle.
Je dois tout à Cleon , est-ce vous imiter ,
Si , quand je luy dois tout , je luy veux tout ôter ?
Si vous vous souvenez des bontez de mon pere ,
Des bienfaits de Cleon la memoire m'est chere ,
Donnez-luy votre fille , & souffrez qu'aujourd'huy
Je puisse à vos dépens m'acquitter envers luy.
Je veux à vos genoux obtenir cette grace.

COMÉDIE.

GERONTE.

Je n'y puis plus tenir, il faut que je l'embrasse,
Et mon cœur est saisi de doux ravissemens,
Lorsque je vois en luy de si beaux sentimens.

DAMIS.

Si . . .

GERONTE.

Pour vous il n'est rien que je ne veuille faire.

DAMIS *vivement.*

Quoy vous consentez donc que Cleon ? . . .

GERONTE.

Au contraire,

Me voila resolu plus que je ne l'étois,
A vous donner ma fille, & je rebaterois
Un Prince, qui viendrait s'offrir d'être mon gendre,
Après ce que de vous je viens icy d'entendre.

DAMIS.

Songez . . .

GERONTE.

Je vous défends d'ajouter un seul mot.

CLEON.

Votre frere sçait bien . . .

GERONTE.

Mon frere n'est qu'un sot.

Qu'il me laisse le soin de regler ma famille.
C'est luy qui vous engage à rechercher ma fille,
Il s'est sur ce sujet fait quereller tantôt,
Et je m'en vais encor le rancer comme il faut.

Il sort.





SCENE VI.

DAMIS, CLEON, PASQUIN.

DAMIS.

J'Ay peine, je l'avoüe, à cacher ma surprise.
Se peut-il qu'à ce point Geronte vous méprise ?

CLEON.

Quoyque desespéré d'un si cruel refus ,
Je suis charmé de vous , & . . .

D A M I S.

Moy je suis confus
De voir que tous mes soins ne servent qu'à vous nuire.
Mais si par mes conseils vous voulez vous conduire,
Allez voir Isabelle, & conseillez luy bien
De ne point obéir ; Je n'épargneray rien
De ma part

CLEON *l'embrassant.*

Que le sort me fut vrayment propice
Quand il me donna lieu de vous rendre service !
Je n'oubli- ray jamais les genereux efforts
Que vous voulez bien faire en ma faveur. Je sors.
Et je vais consulter ce qu'il faut que je fasse ,
Pour ne point essuyer le sort qui me menace..
Adieu Damis.



SCENE VII.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

IL sort très-satisfait de moy,
Aussi l'ay-je servi comme il faut,

PASQUIN.

Oùy ma foy,
Vous n'êtes point ingrat, & la preuve en est claire.

DAMIS

Au fond, n'ay-je pas fait ce que je devois faire ?

PASQUIN.

Oùy. Ce qu'un honnête homme eût fait en pareil cas,
Vous l'avez fait, Monsieur, je n'en disconviens pas,
Et j'enrage de voir que cette perfidie
Ait l'air d'une action qui doit être applaudie.
Quoy, vôtrec procédé ne vous fait pas horreur ?

DAMIS.

Non.

PASQUIN.

Vous ne sentez pas au fond de vôtrec cœur
Des remords ? . . .

DAMIS.

Point du tout.

PASQUIN.

Ma patience est lassée.

Fourbe, ingrat, vous pouvez . . .

DAMIS.

Ah finissons de grace.

Cœur de Tygre.

D A M I S.

C'est trop endurer d'un valet.

PASQUIN.

Je pense qu'il me vient de donner un soufflet.

D A M I S.

Insolent apprenez . . .

PASQUIN.

Voilà la récompense

De vous avoit toujours servi dès votre enfance ;
Mais grace à mon bonheur , jamais votre bonté
N'a donné d'autre prix à ma fidélité.Ce traitement me fait souvenir d'un voyage ,
Où je mangeay pour vous mon petit héritage ,
Vous tombâtes malade , & sans vous faire tort ,
Par mes soins , mes secours , j'empeschay votre mort.

D A M I S.

J'aurois avec plaisir abandonné la vie.

PASQUIN.

Vous n'en témoigniez pas cependant grande envie.
Pasquin , me disiez-vous , en me tendant les bras ,
Prend courage , mon fils , ne m'abandonne pas ,
Et puisque tu veux bien partager ma misère ,
Compte que si le sort me devient moins contraire
Tu t'en ressentiras ainsi que moy. Mais bon ,
Huit ou dix jours après vous prîtes un bâton ,
Et me fites sentir , en me donnant l'aubade ,
Que grâces à mes soins vous n'étiez plus malade.

D A M I S.

Oh tais-toy malheureux , ou je t'affomme.

PASQUIN.

Eh bien ,

Puisque vous le voulez , je ne vous dis plus rien ,
Mais restez à Paris , retournez à la Guerre ,
Baites si vous voulez tout le tour de la Terre ,
Mariez-vous , ou bien ne vous mariez pas ,

Le fidele Pasquin ne suivra plus vos pas.

Adieu , je ne veux plus vous servir davantage.

Il s'en va , puis il revient.

Vous ne m'appellez point ?

DAMIS.

Non.

PASQUIN.

Serviteur.

DAMIS.

Bon voyage.

Il revient encor.

PASQUIN.

Plait-il ?

DAMIS.

Quoy ?

PASQUIN.

Vous voulez me retenir je croy?

DAMIS.

Moy ? Je n'y pense pas.

PASQUIN.

Non ?

DAMIS.

Non.

PASQUIN.

J'y pense bien moy.

J'ay peine à vous quitter.

DAMIS.

J'en ay l'ame ravie.

PASQUIN.

C,a parlez franchement, auriez-vous quelque envie
De vous raccommo-der ? Je vous pardonne tout.

DAMIS.

Non tu me déplais trop.

PASQUIN.

Vous me poussez à bout ;

J'ay bien peur à la fin de perdre patience.

Songez que je pourrois , si j'aimois la vengeance . . .

Vous êtes un maraut , un faquin. Vous croyez
 Que je vous crains beaucoup. Il faut que vous sçachiez
 Qu'un homme tel que vous ne sçauroit jamais nuire,
 Et qu'auprès de Geronte on ne peut me détruire.
 Je l'ay si bien saisi qu'il ne peut m'échaper ,
 Et dans vos grands projets vous pourriez vous tromper.

Songez , loin d'exiger des excuses d'un maître ,
 A demander pardon ; vous l'obtiendrez peut-être.

SCENE VIII.

PASQUIN *seul*.

ME voilà sur ma foy joliment ajusté ,
 Et payé comme il faut de ma sincérité.
 Courage Dom Pasquin , signalez vôtre zele
 Pour un maître . . . Non non , l'occasion est belle
 Pour punir cet ingrat & même dès aujourd'huy ,
 Et morbleu je vais être aussi fourbe que luy.

Fin du second Acte.



ACTE.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LYSETTE. *seule.*

OU trouveray-je Ariste ? Ah qu'il aura de joye
 Du secours imprévu que le Ciel nous envoie !
 Pasquin bien à propos s'est venu rendre à nous ,
 Et je vais à Damis porter de rudes coups.
 Le traître ! il est aimé d'une jeune personne ,
 Et par pure amitié Dorante la luy donne ;
 Enfin ce que pour luy Geronte fait icy ,
 Dorante en sa faveur l'a déjà fait aussi.
 On dresse le Contrat & la Nôce s'apprête ,
 Un malheureux procès vient troubler cette fête.
 On le perd , & Damis à peine en est instruit ,
 Qu'il prend congé d'Orphise , ou plutôt qu'il s'enfuit.
 Ce lâche déserteur qu'il faudra que j'assomme ,
 Se-refugie icy, séduit nôtre bon homme ,
 Et veut être son gendre aujourd'huy ? Non-morbleu
 Je l'empêcheray bien , & nous verrons beau jeu.
 De cette histoire-cy je prétends faire usage ,
 Et nous en tirerons un fort grand avantage :
 Mais ne nous pressons point ; Avant que d'éclater
 Il faut avec nôtre Oncle un peu me concerter.

H

Allons donc . . . mais que veut cette noire femelle ?
Je ne la connois point. Voyons.

SCENE II,

LYSETTE, NERINE.

NERINE.

M Ademoiselle,

C'est icy la maison de Geronte ?

LYSETTE.

Oùy vraiment.

NERINE.

Je suis votre servante.

LYSETTE.

Oh ça, sans compliment,

Qu'est-ce que vous voulez ?

NERINE.

Vous me paroissez vive.

LYSETTE.

Il est vray je le suis, & même un peu naïve,

Et je vous avoûray que votre abord icy

Me paroît surprenant.

NERINE.

Le vôtre l'est aussi.

Quand même du logis vous seriez la maîtresse,
Vous pourriez me parler avec moins de rudesse,
Mais je crois, & soit dit sans vous mettre en courroux,
Que vous-êtes icy ce que je suis chez nous.

LYSETTE.

C'est selon. Car enfin deux filles de notre âge,

COMEDIE.

47

Peuvent fort bien se mettre à different usage.

Mais brisons là-dessus. Parlez, mon temps m'est cher,

Quel sujet vous amene icy?

NERINE.

J'y viens chercher . . .

LYSETTE.

Geronte ?

NERINE.

Non.

LYSETTE.

Son frere ?

NERINE.

Encor moins.

LYSETTE.

Isabelle ?

NERINE.

Point du tout.

LYSETTE.

Point du tout ! Qui diantre cherche-t-elle ?

Demandez-vous Lysette ? En ce cas, la voicy.

NERINE.

Non.

LYSETTE.

Voilà tous les gens qui demeurent icy.

NERINE.

Excusez, je croyois y trouver un jeune homme.

On se sera mépris. *Elle veut s'en aller.*

LYSETTE.

Doucement. Il se nomme ?

NERINE.

Damis.

LYSETTE.

Damis ! Oh oh ! Vous connoissez Damis ?

NERINE.

Allez.

L'INGRAT.

LYSETTE.

Il est ceans. Est-il de vos amis ?

NERINE.

Peut-être. Mais de grace achevez de m'instruire,
 Damis. . . *Elle soupire.*

LYSETTE.

Vous soupirez ?

NERINE.

Il est vrai, je soupire.

N'a-t'il pas un Valet qui se nomme Pasquin ?

LYSETTE.

Oüy.

NERINE.

Mon message est fait. Adieu, jusqu'à demain.

LYSETTE *la retenant.*

Souffrez à votre tour que je vous interroge.

Vous avez de l'esprit.

NERINE.

Vrayment c'est un éloge

Que je n'attendois pas.

LYSETTE.

Etes-vous de Paris ?

NERINE.

Non, j'y suis depuis peu.

LYSETTE.

Quel est votre país ?

Je voudrois le sçavoir.

NERINE.

Hélas que vous importe ?

LYSETTE.

J'ay pour le demander une raison très-forte.

NERINE.

J'en ay peut être aussi pour ne le dire point.

LYSETTE.

Non, croyez moy, ma chere, éclaircissons ce point.

A quelque heureux succès cela peut nous conduire.

Et

NERINE.

COMEDIE.

49

NERINE.

Je suis de Nevers puisqu'il vous faut le dire.

LYSETTE.

Vous êtes de Nevers ? l'ay-je bien entendu ?

NERINE.

Fort bien. De point en point je vous ay répondu,
Souffrez

LYSETTE.

Encor un mot. Connoissez-vous Orphise ?

NERINE.

C'est ma maîtresse.

LYSETTE.

Ah Ciel !

NERINE.

D'où vient cette surprise ?

LYSETTE.

Vous êtes donc Nerine ?

NERINE.

Oüy.

LYSETTE.

Quel ravissement !

Embrassez-moy ma chere , & très-étroitement.
Orphise est-elle icy ?

NERINE.

Sans doute , avec son pere ;

LYSETTE.

Une seconde fois embrassez-moy , ma chere.

Soyez la bien venuë. O jour cent fois heureux !

Me voilà maintenant au comble de mes vœux.

NERINE.

Cet accueil obligeant me rassure & me charme,
Mais par quelle raison ? . . .

LYSETTE.

Nous sommes en alarme ;

Le Patron de ceans veut donner pour époux
Damis à ma maîtresse.

L'INGRAT.

NERINE.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

LYSETTE.

Or nous n'en voulons point. Nous en aimons un autre,
Et nous voulons l'avoir. Pour réclamer le vôtre,
Vous venez à propos. Reprenez votre bien,
Car très-assurément nous n'y prétendons rien.

NERINE.

Et Damis consent-il à ce beau mariage ?

LYSETTE.

C'est ce qui nous désole.

NERINE.

Ah perfide ! ah volage !

Je ne m'étonne plus si depuis quatre mois

L'ingrat n'a pas daigné nous écrire une fois.

Je tremble , & je ne sçay s'il faut que je hazarde ,

A m'éclaircir aussi . . . Mais plus je vous regarde ,

Plus je crains que Pasquin n'ait imité Damis.

Le malheureux ! après ce qu'il m'avoit promis !

Ma chere , dites-moy franchement s'il vous aime.

LYSETTE.

Voulez-vous le sçavoir au plutôt par luy-même ?

NERINE.

Comment ?

LYSETTE.

Dans un instant il viendra me chercher ,

Et de ce cabinet où je vais vous cacher

Mais il vient , entrez vite , & soyez attentive.





SCENE III.

LYSETTE, PASQUIN.

LYSETTE.

Viens-tu de chez Cleon ?

PASQUIN.

Oùy, mon enfant, j'arrive.
Des beaux tours de mon maître il est instruit à fond.

LYSETTE.

Il t'en a sçu bon gré.

PASQUIN.

Vrayment je t'en répond.

Si tu sçavois combien il m'a fait de caresses . . .

Dis-moy, les grands Seigneurs tiennent-ils leurs promesses ?

LYSETTE.

Quelquefois.

PASQUIN.

C'est-à-dire, à parler franchement,
Qu'ils promettent beaucoup, & tiennent rarement.

LYSETTE.

A te dire le vray, c'est assez leur allure.

PASQUIN.

Tant pis.

LYSETTE.

Mais pour Cleon, oh sa parole est sûre.

PASQUIN.

Tant mieux. Car il prétend me faire tant de bien,
Que jamais, m'a-t-il dit, il ne me manque rien ;

Et fin à mon mérite il sçait rendre justice ,
Et je vais dans deux jours entrer à son service.

L Y S E T T E.

Tout de bon ?

P A S Q U I N.

Tout de bon. C'est un point arrêté ,
Mais n'en dis mot , au moins , car tout seroit gâté.
Il s'agit de fourber un ingrat très-insigne ,
Qui du premier coup d'œil devine au moindre signe.
Une parole , un rien , tout le met en soupçon.
Je croy qu'il est sorcier.

L Y S E T T E.

Eh mon pauvre garçon ,
Je sçay fort bien me taire.

P A S Q U I N.

Oh tu n'est donc pas fille.

L Y S E T T E.

Je suis fille & me tais. C'est par-là que je brille.
Je faisois tout à l'heure une reflexion :
Quand Geronte est coëffé de quelque opinion ,
Rien ne la peut détruire. Il entendra l'histoire
D'Orphise & de Damis sans en vouloir rien croire.

P A S Q U I N,

Il est vray.

L Y S E T T E.

Pour sortir de cette affaire cy ,
Nous aurions grand besoin qu'Orphise fût icy-

P A S Q U I N.

Plût à Dieu qu'elle y fût , aussi-bien que Nerine !
Mais elles sont bien loin , c'est ce qui me chagrine.

L Y S E T T E.

Tu penses donc encor à Nerine ?

P A S Q U I N.

Oüy vrayment.

L Y S E T T E

Et d'où peut provenir un pareil changement ?
Tu m'aimois , disois-tu ?

PASQUIN.

Je ne puis m'en deffendre ,
 Tes yeux rifs & fripons ont pensé me surprendre ;
 Mais enfin tes mépris , dont je te sçay bon gré ,
 M'ont fait voir que leurs coups ne m'avoient qu'es-
 fleuré.

D'ailleurs crois-tu qu'il soit une peine plus rude ,
 Que celle de se voir noirci d'ingratitude ?

Non. Le cœur d'un ingrat est toujours agité ,
 Et je croy qu'un damné n'est pas plus tourmenté.
 On convient malgré soy que l'on n'est qu'un infâme,
 Et toujours la raison . . . qui regle une belle ame . . .
 Car enfin vois-tu bien , quand on a de l'honneur . . .
 On rougit aisément . . . & si-tôt que le cœur . . .
 Pour ainsi dire . . . avec l'animal raisonnable . . .
 Fi morbleu , les ingrats ne valent pas le diable.

LYSETTE.

J'admire la beauté de ton raisonnement.

PASQUIN.

Je me suis embrouïllé.

LYSETTE.

C'est dommage vraiment.

PASQUIN.

La morale

LYSETTE

Oüy, Pasquin , ta morale est très-fine ,
 Mais tu la prêches mal. Revenons à Nerine.
 Souhaittes-tu bien fort de la voir ?

PASQUIN.

Oüy ma foy.

LYSETTE.

Ecoute , sçais tu bien qu'il ne tiendrait qu'à moy
 De te la faire voir ?

PASQUIN.

Comment ?

LYSETTE.

Je suis forcier.

Quoy tu vas au sabat ?

LYSETTE.

Serois-je la première ?

Si tu veux , à l'instant un spectre paroîtra

Tout semblable à Nerine , & même parlera.

PASQUIN.

La pauvre fille en tient. Ne dors-tu point Lysette ?

LYSETTE.

Non tu n'as qu'à parler, c'est une affaire faite.

PASQUIN.

Je te croyois plus sage.

LYSETTE.

Ah que de vains propos !

Dis, JE VEUX VOIR NERINE , & moy par quelques
mots

Que je vais prononcer , je la feray paroître.

PASQUIN.

Parbleu , c'est être folle autant qu'on le peut être ,

Mais je consens à tout , pour me moquer de toy.

LYSETTE.

Bon.

PASQUIN.

Je veux voir Nerine , allons montre-la moy.

LYSETTE.

*Elle fait plusieurs gestes extravagans , & puis
un cercle autour de Pasquin , & dit ensuite fort
gravement . . .*

Amo. Masculinus. Diabolus.

PASQUIN.

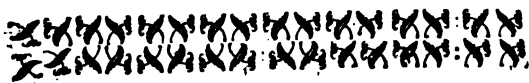
Comment diable !

Ce sont mots de grimoire.

LYSETTE.

A ma voix redoutable,

Oùtissez Nerine , & paroissez icy.



S C E N E I V.

LYSETTE, NERINE, PASQUIN.

NERINE.

T Es charmes peuvent tout, j'accours, & me voicy.
PASQUIN.

Ah que vois-je !

LYSETTE.

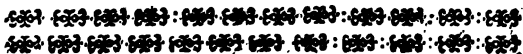
As-tu peur ?

PASQUIN.

Non. Mais c'est que je tremble.

LYSETTE.

Je vais voir ma maîtresse, & je vous laisse ensemble.



S C E N E V.

NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.

L Ysette, demenez. Quelle malignité !
Me laisser là tout seul ! Lysette en verité . . .

NERINE *le retient.*

Approche.

Attendez donc.

Il fuit de l'autre côté du Theatre.

NERINE.

Suis-je si redoutable ?

PASQUIN.

Parlez-moy franchement, n'êtes-vous point un diable ?

NERINE.

Oùy sans doute, je suis un diable féminin.

PASQUIN.

Peste, vous êtes donc un diable bien malin

NERINE.

Vien, je veux t'embrasser.

PASQUIN.

Pour m'étouffer peut-être.

Madame Lucifer, allez prendre mon maître.

NERINE.

Ah ah ah.

PASQUIN.

Vous riez ? Cet esprit est bouffon.

Mais il faut que je sois un insigne poltrón.

Approchez, s'il vous plaît, que je vous examine,

Arrêtez. Bon. Voilà tous les traits de Nerine.

Parlez.

NERINE.

Eh le poltrón, deux filles te font peur ?

Toy qui m'as si souvent parlé de ta valeur.

PASQUIN.

Oh c'est elle. Je sens revenir mon courage.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, ce lugubre équipage ?

NERINE.

C'est que la tante est morte, & nous portons le deuil.
Grande succession.

PASQUIN.

Bon. Au premier coup d'œil

Cet accoutrement noir m'a frappé. La surprise

De te voir tout d'un coup . . . Tu ris de ma sottise,

Mais

C O M E D I E.

57

Mais bien d'autres que moy, peut-être y seroient plus.
Pourquoy donc, s'il vous plaît, êtes vous à Paris ?

N E R I N E.

Pourquoy ? pour ce Procès qu'avoit perdu Dorante.

P A S Q U I N.

Dieu mercy me voilà hors de toute épouvante.

Vien, je veux t'embrasser du meilleur de mon cœur,
Il n'en faut point mentir, mais tu m'as fait grand peur.

N E R I N E.

C'est bien fait. Tu voulois prendre une autre maîtresse ?
Et t'en voila puni.

P A S Q U I N.

Va croy moy, ma foiblesse :

N'a duré tout au plus que la moitié d'un jour,
Et ce n'est proprement, qu'une éclipse d'amour.

N E R I N E.

J'ay fort bien entendu ton discours à Lysette,
Et de ton repentir je suis très-satisfaite,
Mais plus d'éclipse au moins,

P A S Q U I N.

Non je te le promets.

Tu me vois étonné si je le fus jamais.

Quel hazard a voulu que tu te sois trouvée

Icy tout à propos

N E R I N E.

Quand j'y suis arrivée :

Je ne m'attendois pas à cet événement.

P A S Q U I N.

Ma foy ni moy non plus.

N E R I N E.

Je voulois doucement

Et sans me découvrir, apprendre si ton maître

Comme on nous le dit hier étoit céans. Peut-être

L'aurois-je pû sçavoir par des gens du quartier.

J'ay crû qu'il valoit mieux m'adresser au Portier.

Je ne l'ay point trouvé. Sa porte étoit ouverte :

J'ay traversé la cour. La cour étoit déserte,

K

J'ai le moindre laquais. Moy sans me rebuter
 J'ay monté jusqu'icy. C'étoit beaucoup mieux,
 Mais l'amour me guidoit, j'étois bien soutenué.
 Lysette s'est d'abord présentée à ma vûë.
 J'ay demandé Damis. J'ay sçu ses trahisons,
 Cela m'a fait sur toy naître quelques soupçons.
 Je l'ay dit bonnement. Lysette m'a cachée,
 Tu viens, je te fais peur, & n'en suis pas fâchée.

PASQUIN.

Les friponnes ! à moy, me faire de ces tours !
 Je n'en seray remis de plus de quinze jours.
 Mais Nerine, apprends moy des nouvelles d'Orphise,
 Que dit-elle de nous ?

NERINE.

Ce qu'il faut qu'elle en dise.

Bien du mal.

PASQUIN.

Il est vray qu'on n'en peut dire assez.

De mon maître, s'entend. Pour moy comme tu sçais ..

NERINE.

Je sçay que si Lysette eût eu plus de foiblesse,
 J'en avois pour mon compte ainsi que ma maîtresse.
 Vas je ne suis pas dupe, & . . .

PASQUIN.

Parlons du Procès.

Vôtre appel à Paris a-t-il quelque succès ?

NERINE.

Le Procès est gagné, la tante est dans la biere,
 Orphise ma maîtresse est la seule heritiere.

PASQUIN.

La peste quelle aubeine !

NERINE.

Et tous ces bonheurs-là

Sont venus en huit jours ; Que dis-tu de cela ?

PASQUIN.

Qu'il semble que le Ciel en tout vous favorise
 Pour punir un ingrat, & pour venger Orphise,

COMEDIE.

Car je ne pense pas qu'après ce qu'il a fait ,
Le dessein qu'elle avoit puisse avoir son effet.

NERINE.

Si ma maîtresse encor le retrouvoit fidele ,
Avec quelques soupirs il obtiendrait tout d'elle.
Il possédoit son cœur ; Mais dès qu'elle sçaura
Toute sa perfidie , elle se guérira.

PASQUIN.

Si tu pouvois ceans amener ta maîtresse ,
Rien ne la pourroit mieux guérir de sa foiblesse.

NERINE.

Cela m'est très-facile , elle est fort près d'icy ,
Mais il faut qu'avec moy tu luy parles aussi.

PASQUIN

Soit , mais séparons - nous. Damis peut nous sur-
prendre ;

A vingt pas du logis tu n'auras qu'à m'attendre ,
Je m'en vais t'y rejoindre. On vient.

NERINE.

Et moy je fors.



SCENE VI.

ISABELLE, ARISTE,

LYSETTE, PASQUIN.

LYSETTE à Pasquin.

Q'uest devenu le spectre ?

PASQUIN.

Il est déjà dehors ,
Madame la sorciere , & si ton art magique

M'a fait voir tout à coup cet esprit pacifique,
Moy j'en évoque un autre, & dans quelques moments
Vous verrez tout l'effet de mes enchantemens.

I S A B E L L E.

Que dis-tu ?

P A S Q U I N.

Qu'à l'instant Orphise va paroître
Pour rompre les projets de mon indigne maître ;
Nous avons entrepris de l'amener icy ,
Et je veux que tantôt Dorante y vienne aussi.

A R I S T E.

J'iray le chercher moy.

P A S Q U I N.

Tant mieux. Dans leur colere
Dieu sçait comme ils peindront Damis à vôt're pere.

A R I S T E.

De l'humeur dont il est , quand il le connoitra ,
Loin d'en faire son gendre il le detestera ;
Mais il faut que Cleon sçache nôtre entreprise ,
Et que dans son carosse il aille prendre Orphise.
Va le trouver. Il est dans mon appartement.

I S A B E L L E.

Depesche-toy Pasquin.

P A S Q U I N.

J'y cours dans ce moment.

A R I S T E.

Il nous faudroit du temps. Pour l'obtenir, ma nièce ,
Suivez bien mes conseils.

P A S Q U I N.

Quels sont-ils ?

L Y S E T T E.

Ma maîtresse

Va feindre d'accepter ton maître pour époux ,
Mais à condition . . .

P A S Q U I N.

Je comprends.

A R I S T E.

COMEDIE.

ARISTE.

Taisez-vous.

Quelqu'un vient ce me semble.

PASQUIN.

Adieu je me retire.

ISABELLE.

Je crains . . .

LYSETTE.

Tout ira bien, j'ose vous le prédire.

Oùy, je veux mourir fille, & j'en enragerois.

Si Damis est jamais vôtre Epoux.

ISABELLE.

Tu pourrois . . .



SCENE VII.

GERONTE, ARISTE, DAMIS,

ISABELLE, LYSETTE.

GERONTE à *Ariste*.

AH vous voilà. Je viens de conclure une affaire
Qui n'aura pas, je croy, le bonheur de vous
plaire,

Mais je vous avoûray que mon ambition,
N'est pas celle d'avoir vôtre approbation.

ARISTE.

Je vous suis obligé.

GERONTE.

Pour vous ma chere fille
Qui voulez, quoy qu'il coûte, ennoblir ma famille.

L .

Et qui vous entestez d'un Seigneur indigent
 Qui soupire pour vous , moins que pour mon argent.
 De vos hauts sentimens , daignez un peu descendre ,
 Et recevez l'époux que j'ay choisi pour gendre.
 Il n'est point relevé par des titres pompeux ,
 Mais il m'aime , il vous aime , & c'est ce que je veux ;
 Vous ne vous direz point ni Monsieur , ni Madame ,
 Il sera votre époux , & vous serez sa femme ;
 Ces beaux noms consacrez à la société ,
 Et bannis par l'orgueil & l'infidélité ,
 Seront , conformément aux coutumes antiques ,
 Vos titres les plus doux , & les plus magnifiques.

L Y S E T T E.

Ces mots ont en effet un agréable son !
 Ma femme ! mon époux ! ôüy vous avez raison.

G E R O N T E.

Tu veux railler je croy ?

L Y S E T T E.

Moy ? point du tout. J'admire.
 Mon époux ! Que ce mot est agréable à dire !

G E R O N T E.

Notre Contrat est fait & dressé comme il faut.

L Y S E T T E.

Le beau chef d'œuvre !

G E R O N T E.

Allons le signer au plutôt.

à Isabelle

Comment vous hésitez ?

I S A B E L L E.

Ah de grace mon pere !

G E R O N T E.

Quoy coquine ?

A R I S T E.

Calmez un peu votre colere ,
 Et daignez l'écouter pendant quelques momens.

G E R O N T E.

Et qu'ay-je affaire moy de ses raisonnemens ?

COMEDIE.

83

ARISTE.

Mais enfin . . .

GERONTE.

Mais enfin la chose est résolue,
Qu'on ne repique pas, ma bile est trop émue.

ARISTE.

Quel risque courez-vous, à sçavoir les raisons ?

GERONTE.

De voir qu'elle ne suit que vos sottises leçons.

ARISTE.

Voilà de vos discours, mais je vous les pardonne,
Pournu que vous voiez quels conseils je luy donne.

GERONTE à sa fille.

Eh bien vous dittes donc ?

ISABELLE.

Que je ne feray plus

Contre vos volontez des efforts superflus ;
Mais mon pere du moins, si ma plus forte envie
Est de vous immoler le bonheur de ma vie,
Ne me contraignez pas d'obéir dès ce jour,
Et donnez-moy du temps pour combattre l'amour.
Oüy, pour premier effort de mon obéissance
Je m'en vais à Gleon ôter toute esperance,
Luy dire que Dâmis doit être mon époux,
Et que l'amour sur moy, peut beaucoup moins que
vous.

Après un tel effort le temps fera le reste,
Il vient à bout de tout. Enfin je vous proteste
Que si vous persistez dans vôtre sentiment,
Je vous obéiray mon pere, aveuglément.

GERONTE.

Oh j'y persisteray j'ose vous le promettre.

Mais à combien encor voulez-vous nous remettre ?

LYSÉTE.

Gleon avoit son cœur, & l'avoit tout entier,
Il nous faut bien au moins six mois pour l'oublier.
Et pour aimer Monsieur qui n'est pas trop aimable,

L ij

Un délai de trois ans me paroît raisonnable.

GERONTE.

Vous êtes une sorte , on vous l'a dit cent fois ,
Taisez-vous.

DAMES.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vois ,
Monsieur , que je n'ay pas le bonheur de luy plaire.

LYSETTE.

Oh vraiment désormais je seray moins sincere ,
Car je ne diray plus que mille biens de vous.
De ma maîtresse un jour vous deviendrez l'époux ,
Je dois m'accoutûmer à vous flatter d'avance ,
Et joindre mes respects à son obéissance.

ARISTE.

Mon frere , vous voyez le fruit de mes avis ,
Eh bien a-t'on mal fait de les avoir suivis ?

GERONTE.

Non , & j'avoue icy que ma surprise est grande.

ARISTE.

Ainsi donc Isabelle obtiendra sa demande ?

GERONTE.

Soit. Nous differerons encore quelque temps ,
Il faut la contenter ; mais aussi je prétends
Que Cleon dès ce jour apprenne d'Isabelle ,
Combien mes volontez ont de pouvoir sur elle ,
Qu'elle obtienne de luy de ne le voir jamais ,
Et que Damis enfin soit aimé désormais.

ARISTE.

Je vais trouver Cleon , & moy-même l'instruire . . .

GERONTE.

Mais au moins dites-luy tout ce qu'il faut luy dire.

ARISTE.

Reposez-vous sur moy.

GERONTE.

Je sors pour un instant,

Ma fille , songez bien . . .

COMEDIE.

LYSETTE.

Eh vous serez content.



SCENE VIII.

ISABELLE, DAMIS, LYSETTE.

DAMIS.

J' Ay peine à croire encor ce que je viens d'entendre,
Madame, se peut-il que l'amour le plus tendre
Appuyé du devoir ait touché vòtre cœur,
Et consentez-vous bien à faire mon bonheur ?

ISABELLE.

Aux loix de mon devoir vous me voyez soumise.

LYSETTE.

Oùy, mais à dire vray c'est faire une sottise
D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait,
Et tout homme d'honneur en doit craindre l'effet :
Je pourrois sur cela me faire mieux comprendre,
Mais vous m'entendez - bien, si vous voulez m'en-
tendre.

DAMIS.

Si Madame consent que je sois son époux
Sa vertu me répond du bonheur le plus doux.

LYSETTE.

Ne vous y-fiez pas.

DAMIS.

Je ne veux point encore

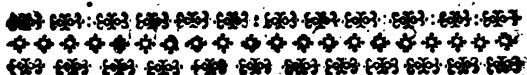
Vous presser de m'aimer quoyque je vous adore.
Un autre a vòtre cœur, je ne puis l'ignorer,
Mais laissez-moy du moins la douceur d'espérer.
Daignez à mon amour accorder cette grace.

L üj

Pour l'obtenir de vous que faut-il que je fasse ?

Il se jette à ses genoux.

Permettez qu'un amant respectueux , soumis . . .



SCENE IX.

ISABELLE, ORPHISE, CLEON,
DAMIS, LYSETTE, NERINE.

CLEON.

Que vois-je ? c'est donc-là ce que tu m'a promis,
Perfide ?

ORPHISE.

C'est ainsi que Damis m'est fidèle,
Et je trouve l'Ingrat aux genoux d'Isabelle ?

DAMIS *à part.*

Ciel ! qu'est-ce que je vois !

CLEON.

Sont-ce là les effets
Qu'ont produit dans ton cœur mes soins & mes bien-
faits ?

ORPHISE.

Est-ce donc là le prix que je devois attendre
D'une estime si pure , & d'une amour si tendre ?

CLEON.

Fut-il jamais un cœur & plus double , & plus bas ?

LYSETTE.

Non. Poussiez l'un & l'autre , & ne l'épargnez pas.

C L E O N.

Rends graces au respect qui retient ma colere,
Et compte que sans luy, prompt à me satisfaire
Je sçaurois . . .

O R P H I S E.

Non Monsieur, je le puniray mieux;
Et puis que mon amour m'a conduite en ces lieux,
Cet amour outragé doit me servir de guide,
Pour venger mon injure & confondre un perfide.
Mon pere ignore encor toutes tes trahisons,
Mais je vais au plutôt confirmer ses soupçons,
Il t'a comblé de biens, il m'aime, & ton offense
Luy fera comme à moy souhaitter la vengeance.

C L E O N.

Ariste avec Pasquin l'est allé visiter
Pour l'informer de tout, & même l'inviter
A détromper Geronte & luy faire connoître
Ce qu'il doit esperer d'un Ingrat & d'un traître.

L Y S E T T E.

Oüy, oüy, nous parviendrons à le désabuser.
Chez Ariste avec nous, venez vous reposer.
Le bon homme est dehors. Jusqu'à ce qu'il revienne
Il faut sur tout ceci que l'on vous entretienne.

O R P H I S E à Cleon.

Attendant le succès de nos communs efforts,
Perfide, je te laisse en proye à tes remords.

~~~~~

## S C E N E X.

D A M I S *seul.*

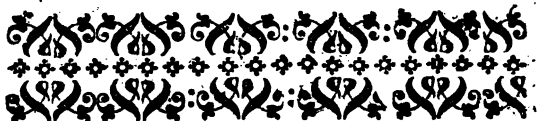
Quelle aventure ô Ciel ! Comment ? par quel  
miracle  
Orphise est-elle ici pour me servir d'obstacle ?

Son pere va venir , je les verray tous deux . . .  
Que la foudre à l'instant puisse tomber sur eux.  
Allons , il faut tâcher de parer ma disgrâce.  
J'ay déjà concerté ce qu'il faut que je fasse ,  
Et pendant leurs discours que je n'écoutois pas ,  
Je songeois aux moyens de sortir d'embarras.  
Prevenons le bon homme , & sans perdre courage ,  
Mensonge , adresse , espoir , mettons tout en usage.  
Il ne les connoît point , & sa credulité ,  
Peut faire réussir ce que j'ay projeté.

*Fin du troisième Acte.*



ACTE



## ACTE IV.

\*\*\*\*\*

## SCENE PREMIERE.

GERONTE, DAMIS.

GERONTE.

**I**ls veulent me surprendre ?

DAMIS.

Oùy la chose est certaine.

GERONTE.

Leurs efforts seront vains, ne soyez point en peine.

DAMIS.

J'ay balancé long temps à vous le declarer.

Mais comme on veut me perdre &amp; me deshonor,

J'ay résolu, Monsieur, de rompre le silence,

Vous pourriez vous laisser tromper à l'apparence ;

Car enfin leur projet est si bien concerté,

Que tout homme croiroit ce qu'ils ont inventé,

S'il n'estoit prévenu sur cette fourberie.

GERONTE.

Mais par où sçavez-vous leur complot, je vous prie ?

DAMIS.

Par mes réflexions.

GERONTE.

Cela ne prouve rien.

M

Voulez-vous m'écouter ?

GERONTE.

Oùy-dà je le veux bien.

DAMIS.

Cleon depuis long temps est aimé d'Isabelle  
Qui ne ressent pour moy qu'une haine mortelle ,  
Ay-je dit , cependant tout d'un coup je là voy  
Preste à quitter Cleon pour me donner sa foy ,  
Mais à condition que l'Hymen se differe.  
On veut gagner du temps , ceci cache un mystere ;  
Me suis-je dit encor.

GERONTE.

Je croy qu'il a raison.

DAMIS.

Vous sortez. Aussi-tôt je vois entrer Cleon.  
Isabelle luy dit , mais sans paroître émûe ,  
Qu'à m'épouser enfin elle s'est résolue.  
Je croyois que Cleon enflammé de courroux ,  
S'alloit plaindre aigrement de moy , d'elle , de vous.  
Je ne veux point , dit-il , me répandre en injures ,  
Damis , j'étoufferay jusqu'aux moindres murmures ,  
Isabelle vous donne , & sa main & son cœur ,  
J'y consens , soyez-en tranquille possesseur.  
D'un amant qu'on trahit est-ce là le langage ?

GERONTE.

Non non, ils m'ont trompé Je le voy bien. J'enrage.

DAMIS.

Lorsque sur tout cela je fais reflexion . . .

Ecoutez-moy de grace avec attention.

Isabelle & Cleon en bonne intelligence.

Vont dans l'appartement d'Ariste.

GERONTE.

..

Plus j'y pense ,

Et plus je voy morbleu que je ne suis qu'un sot.

DAMIS.

Mais écoutez-moy donc.



# COMEDIE.

GERONTE.

71

Je ne diray plus mot.

Achevez.

DAMIS.

Je les suis . . .

GERONTE.

Je vous feray connoître . . .

DAMIS.

Mais je les suis de loin , ne voulant pas paroître.

Ils entrent . . .

GERONTE.

Ce qu'on gagne à se joûer à moy.

DAMIS.

Je me tiens à la porte. On parle. J'entends . . .

GERONTE.

Quoy ?

DAMIS.

Qu'on demande à Pasquin . . .

GERONTE.

Vôtre valet ?

DAMIS.

Sans doute ,

Si les gens qu'il sçait bien , sont arrivés. J'écoute

Pour sçavoir sa réponse , & j'entends ce maraut.

Qui dit que ces gens-là vont venir au plûtôt ,

Qu'il les a tous instruits de la bonne maniere ,

Et qu'enfin la suivante , & la fille & le pere

Sçavent si bien leur Rôle & le joûront si bien ,

Qu'à cette Comedie il ne manquera rien.

GERONTE.

Non , car j'en seray moy , je la rendray plaisante.

DAMIS.

Un Vieillard doit venir sous le nom de Dorante ,

Arrivé depuis peu de Nevers à Paris ,

Car de tous leurs discours c'est ce que j'ay compris.

Une fille suivra qui se disant Orphise ,

Soutiendra qu'à Nevers elle me fut promise.

72

## L'INGRAT.

Que je suis un ingrat qui luy manque de foy.  
Et pour mieux appuyer ce qu'ils diront de moy,  
Une fausse suivante après cent impostures,  
D'un air simple & naïf m'accablera d'injures.

GERONTE.

Allons, sortons . . . .

DAMIS.

Il faut . . .

GERONTE.

Suivez-moy.

DAMIS.

Mais enfin ,

Il est bon de sçavoir quel est votre dessein.

GERONTE.

Mon dessein ? c'est d'aller chanter pouille à mon frere.

DAMIS.

Si j'osois . . . .

GERONTE.

Je n'ay point de plus pressante affaire.

DAMIS.

De grace moderez un tel emportement ,  
Il faut pour nous venger agir plus doucement.

GERONTE.

Pour qui me prenez-vous ? usér de politique  
Sçachant qu'à me tromper tout le monde s'applique ?

DAMIS.

Oùy si vous m'en croyez.

GERONTE.

Je ne vous croiray point ,

Et rien ne me sçaurait convertir sur ce point.

DAMIS.

Voulez-vous aujourd'huy désoler votre frere ?

GERONTE.

Oùy.

DAMIS.

Feignez d'ignorer le nœud de cette affaire ,  
Mais lorsqu'il vous viendra proposer d'écouter

Ceux

Ceux que pour m'accuser il doit vous presenter ,  
En vous moquant de luy, dittes d'un air tranquile ,  
Qu'il prend aussi bien qu'eux une peine inutile ,  
Que déjà vous sçavez le fait dont il s'agit ,  
Qu'il peut les renvoyer , & vous tenés pour dit . . .

GERONTE.

Il faut donc ignorer qu'ils veulent me surprendre ?

DAMIS.

Oüy. Mais pour les punir il faut sans plus attendre  
Revoquer le délai que l'on vous a surpris ,  
Et terminer la chose aujourd'huy.

GERONTE.

J'y souscris.

DAMIS.

Ils verront bien par-là que toute leur adresse . . . .

GERONTE.

Il est vray. Vos discours sont si pleins de sagesse ,  
Que je me voudrois mal de n'y pas déferer.  
Pour la premiere fois je vais me moderer.  
Oh qu'il m'en coûtera ! Je sens que de ma vie ,  
Je n'eûs de quereller une si forte egvie.

DAMIS.

Mais , si vous aimez mieux éclater . . . .

GERONTE.

Non Damis ,

Me voilà resolu de suivre vôtre avis.

DAMIS.

Quelquefois il est bon de se mettre en colere.

GERONTE *en fureur.*

Ventrebleu je vous dis que je n'en veux rien faire.

DAMIS.

L'intérêt que je prends . . .

GERONTE.

Trêve de Compliment.

DAMIS.

Oüy je me sens pour vous un tel attachement ,  
Qu'il n'est rien . . .

GERONTE.

Vous plaît-il de garder le silence ?

PASQUIN *derrière le Theatre.*

Je vais le préparer donnez-vous patience.

GERONTE.

Qu'est-ce que j'entends-là ?

DAMIS

C'est la voix de Pasquin.

On a , pour commencer détaché ce Coquin.

GERONTE.

Eloignez-vous un peu , vous pourrez nous entendre ,

Et quand il sera remis , vous viendrez le surprendre.

DAMIS.

Il va vous en conter de toutes les façons.

GERONTE.

Eh vous verrez comment je reçois les fripons.



## SCENE II.

GERONTE , PASQUIN.

PASQUIN.

LE voici justement. Allons, Pasquin, courage.

GERONTE *à part.*

Il cherche à m'aborder

PASQUIN *à part.*

L'affaire où je m'engage

Pourroit bien m'attirer quelque mauvais regal.

Damis est un fripon. Geronte est un brutal.

Il me voit.

GERONTE.

Que veux-tu ?

# COMÉDIE.

75

PASQUIN.

Mais . . . . je cherche mon maître ;  
Si j'osois vous prier de me dire . . .

GERONTE *à part.*

*Le traître*

*à Pasquin.*

Va commencer son Rôle. Eh bien tu veux sçavoir ? . . .

PASQUIN.

Où peut être Damis. Il est de mon devoir

De ne luy pas laisser ignorer une chose . . .

GERONTE.

Quoy donc ? qu'est-ce que c'est ? Apprends le moy.

PASQUIN.

Je n'ose.

GERONTE.

Parle. Je te promets de ne me point fâcher.

PASQUIN.

Eh le moyen , Monsieur , de vous en empêcher ?

Si vous sçaviez le fait , vous voudriez je gage ,

D'Isabelle & de luy rompre le mariage.

GERONTE.

Tout de bon ?

PASQUIN.

Tout de bon. Rien n'est plus assuré ,

Mais vous ne sçauvez rien , car je l'ay bien juré :

GERONTE.

Compte . . .

PASQUIN.

Un valet discret , & qui veut le paroître ;

Ne doit point publier les défauts de son maître.

GERONTE.

C'est bien dit. Je te crois un honnête garçon ,

Quoyque tu portes l'air d'un insigne fripon.

PASQUIN.

Ah mon air me fait tort , & plus on m'examine ,

Plus on voit qu'il n'est rien si trompeur que la mine .

## L'INGRAT.

GERONTE *à part.*

La titnne scelerat ne trompe point du tout.

*à Pasquin.*

E, a dis-moy donc...

PASQUIN.

Jamais vous ne viendrez à bout

De tirer de ma bouche un aveu de la sorte.

GERONTE.

Eh fais moy ce plaisir.

PASQUIN.

Non le diable m'emporte.

Vous croyez que Damis est un homme d'honneur.

Est-ce à moy, s'il vous plaît, à vous tirer d'erreur?

Non non, quoy qu'il ait fait, je ne veux rien vous dire,

Trop de gens par malheur sçauront vous en instruire.

GERONTE.

Eh qui dent?

PASQUIN.

Ces gens-là demandent à vous voir,

Ils sont ici. Pour moy je feray mon devoir,

*Il pleure.*

Et bien loin de parler contre mon pauvre maître...

Ne sçauriez-vous me dire en quels lieux il peut-être?

Vous allez nous chasser, Monsieur, je le prévoiy.

GERONTE *à part.*

Le fat sur mon honneur croit se moquer de moy.

PASQUIN.

Peste soit de Dorante, &amp; peste soit d'Orphise.

GERONTE *à part.*

Le fripon!

PASQUIN.

Je sçay bien que Damis les méprise

Quoy qu'ils eussent pour luy mille bontez tous deux,

Mais aime-t-on les gens qui cessent d'être heureux?

Orphise étoit fort riche. Il l'aimoit comme telle.

Un Procès la ruine, il fuit, trouve Isabelle

# COMEDIE.

77

Seule & riche heritiere, & pour bien moins, je croy,  
Que l'on peut-être ingrat & manquer à sa foy.

GERONTE *à part.*

E'y voilà.

PASQUIN *à part.*

Je le tiens. Vous êtes équitable:  
De bonne foy leur plainte est-elle raisonnable?  
Là, je vous en fais juge, & j'attends...

GERONTE *à part.*

De quel Att-

Pour me surprendre mieux sçait user ce pendart!

PASQUIN.

Vous ne répondez rien. Ah le maudit voyage!  
Que diable allions-nous faire à Nevers.

GERONTE *à part.*

Oh j'enrage

De n'oser sur le champ assommer ce fripon.  
Mais feignons. Ton discours m'allarme avec raison,  
Je crains que cette Orphise...

PASQUIN.

Elle en mourra je pense.

Aussi Damis luy fait une mortelle offense,  
Car enfin il avoit promis de l'épouser,  
Mais comme je l'ay dit, on le peut excuser.

GERONTE.

Non Damis est un fourbe.

PASQUIN.

Eh mais, à ne rien feindre:

Il est tel à peu près que je vais le dépeindre.  
Il a beaucoup d'esprit, mais un esprit malin,  
Adroit, insinuant, & même patelin.  
On dit qu'en vers, en prose, il sçait fort bien écrire,  
Mais son plus grand talent est ecluy de médire.  
Pour déchirer les gens il se croit tout permis,  
Et s'attaque sur tout, à ses meilleurs amis.  
Il est intéressé plus qu'on ne le peut croire,  
Il passe pour impie, & s'en fait une gloire.

N. iiij.

Il cache sa naissance , & voudroit de bon cœur  
 Faire croire à chacun qu'il est né grand Seigneur.  
 Il ment à chaque instant. Mais pour l'ingratitude ,  
 C'est à mon sentiment , son vice d'habitude.  
 Au reste passez-luy tous ces petits défauts ,  
 C'est le meilleur garçon . . .



## SCENE III.

GERONTE, DAMIS, PASQUIN.

GERONTE à *Damis*.

**V**ous venez à propos.  
 Pasquin me fait ici votre panegyrique.

DAMIS.

Je suis heureux d'avoir un si bon Domestique.

GERONTE.

C'est un peintre excellent.

PASQUIN à *part*.

Morbleu je suis perdu.

DAMIS.

Je reconnois son zèle , &amp; j'ay tout entendu.

GERONTE.

Vous avez entendu ce qu'il vient de me dire ?

DAMIS.

Oüy, l'en récompenser est ce que je desire.

On ne peut trop payer des services pareils.

GERONTE.

J'y veux contribuer au moins de mes Conseils.



COMEDIE.

DAMIS.

Eh bien ordonnez donc ce qu'il faut que je fasse,  
J'obéiray.

PASQUIN.

Messieurs je vous demande en grace  
D'en user sans façon. Je sers sans intérêt,  
Et vous baise les mains.

DAMIS.

Doucement s'il vous plaît.

Traître.

PASQUIN.

Je suis pressé, permettez que je sorte.

DAMIS.

Scelerat ! vous osez déchirer de la sorte  
Un maître qui pour vous eût toujours cent bontez,  
Il faut que je me venge.

PASQUIN.

Eh de grace arrestez,  
Et de Monsieur au moins respectez la presence,  
La bienséance veut . . .

GERONTE.

Vaya, je l'en dispense.

PASQUIN.

Si vous m'abandonnez, je suis un homme mort.

GERONTE.

Tu le meriterois.

PASQUIN.

Je sçay bien que j'ay tort,  
Mais là, considerez que si je suis coupable  
C'est pour avoir voulu vous servir.

GERONTE.

Misérable !

Est-ce donc me servir que vouloir m'abuser ?

PASQUIN.

D'un semblable dessein pouvez-vous m'accuser ?

DAMIS.

Quoy ? n'a-tu pas pris soin de chercher & d'instruire

Les témoins supposez qu'on doit icy conduire ?  
 Car enfin je sçai tout , & j'ay bien écoué ,  
 Ce qu'ensemble tantôt vous avez concerté.  
 Je sçay qu'un faux Dorante & qu'une fausse Orphise  
 Doivent incessamment commencer l'entreprise ,  
 Venir devant Monsieur me demander .raison  
 De mon ingratitude & de ma trahison.  
 Lorsque pour l'abuser tout le monde se ligue ,  
 N'es-tu pas , malheureux , entré dans cette intrigue .  
 Et l'argent de Cleon ne t'a-t'il pas porté  
 A me faire aujourd'huy cette infidélité ?

PASQUIN *à part.*

Ah le fourbe maudit !

DAMIS.

Parle sans plus attendre.

GERONTE.

Il faut avouer tout , ou je te feray pendre.

PASQUIN.

Avouer !

DAMIS.

Oùy sans doute , & sur le champ.

PASQUIN.

*Bourreau !*

GERONTE.

Allons dépêche-toy.

PASQUIN *à part.*

Le cas est tout nouveau ,  
 Pendu si je ne mens, disant vray , l'on m'assomme ;  
 Qui pourroit s'en tirer seroit bien habile homme.

DAMIS.

Parle donc.

PASQUIN.

Demandez , & je vous répondray.

DAMIS.

N'est-il pas vray maraut ? ...

PASQUIN.

Oùy , Monsieur, il est vray.

DAMIS.

DAMIS.

Quoy ?

PASQUIN.

Ce que vous voudrez.

DAMIS.

Pour de l'argent , infame ,  
M'accuser faussement ! Quelle bassesse d'ame !

PASQUIN.

Nous sommes faits tous deux de diverse façon.  
Vous êtes honnête-homme , & je suis un fripon.

DAMIS.

C'est bien récompenser les bontez de Geronte ,  
Que vouloir l'abuser ?

PASQUIN.

Monsieur , j'en meurs de honte.

Après ce qu'il a fait , quiconque de nous deux  
Le trompe , est un ingrat , un fourbe , un malheureux ,  
Un monstre qui doit faire horreur à tout le monde ,  
Et qui merite bien que l'Enfer le confonde.

DAMIS.

Vous voyez qu'il convient de tout ce que j'ay dit ,  
Vôtre frere & Cleon l'avoient fort bien instruit ,  
C'est à vous de punir . . .

GERONTE.

Non cela doit suffire ,

Et puis qu'il se repent , il faut . . .



~~~~~

SCENE IV.

GERONTE, DAMIS,

PASQUIN, LYSETTE.

LYSETTE.

JE viens vous dire
Qu'un Monsieur de Nevers demande à vous parler.

GERONTE *à Damis.*

Comme ils s'entendent tous !

DAMIS.

Il faut dissimuler.

LYSETTE.

Vous ne répondez rien. Que voulez-vous qu'en fasse ?

GERONTE.

Approche. Oses-tu bien me regarder en face ?

LYSETTE.

Pourquoy non ?

GERONTE.

Effrontée, ôte-toy de mes yeux.

LYSETTE.

Eh mon dieu, qu'est-ce donc qui vous rend furieux ?

GERONTE.

Vrayment vous faites bien ce que l'on vous ordonne.

Je ne sçay qui me tient que vingt soufflets, friponne...

LYSETTE.

Mais pourquoy vous fâcher ? Dorante veut vous voir,

Sa fille est avec luy. Ne sçauroit-on sçavoir

S'ils peuvent vous parler ?

COMEDIE.

GERONTE.

Non.

LYSETTE.

Non ?

GERONTE.

Eh non te dis-je.

LYSETTE.

Mais c'est pour votre bien.

GERONTE.

Ah vraiment il m'oblige.

DAMIS.

Monsieur sçait déjà tout, moy-même je l'ay dit.

LYSETTE.

Quoy vous sçavez qu'Orphise ?...

GERONTE.

Oüy, je suis bien instruit.

De ce qu'elle me veut, &... fors impertinente,

Va dire de ma part à ce Monsieur Dorante,

A cette Dame Orphise, à sa suivante aussi,

A tous les Nivernois, qu'ils décampent d'icy.

LYSETTE.

Mais y pensez-vous bien ?

GERONTE.

Oüy très-bien je t'assure.

LYSETTE.

Faire à des gens d'honneur une pareille injure ?

GERONTE.

Point de raisonnement. Je hais les gens d'honneur,

Et j'aime les fripons du meilleur de mon cœur.

PASQUIN.

Le pauvre homme ma foy dit plus vray, qu'il ne pense.

DAMIS.

Que dis-tu ?

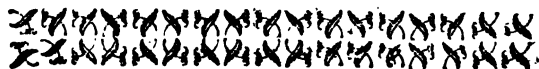
PASQUIN.

Rien Monsieur. Je garde le silence.

GERONTE.

Va-t'en chercher ma fille & me l'amene icy,

Je n'iray pas bien loin, je croy que la voic.



SCENE V.

GERONTE, DAMIS, ISABELLE,

LYSETTE, PASQUIN.

ISABELLE.

NE vous a-t-on pas dit qu'Orphise & que Dorante ?...

GERONTE.

Ah vous vous en mêlez, Madame l'impudente!

De mes bontez pour vous voilà donc tout le fruit ?

LYSETTE.

Mais qu'avons-nous donc fait, & pourquoy tant de bruit ?

Je ne vous comprends point, & plus je m'examine.

GERONTE.

Tu raisonnes encor ? Sortiras-tu coquine ?

à Isabelle.

Approchez-vous. Allons, qu'on luy donne la main.

LYSETTE *en s'enfuyant.*

Je vous le défends.

GERONTE *la poursuit.*

Chienne.

ISABELLE.

Au moins jusqu'à demain

Donnez-moy le loisir...

GERONTE.

COMÉDIE.

GERONTE.

85

Non non plus de remise.

ISABELLE.

Mais mon pere . . .

GERONTE.

Ah morbleu !

ISABELLE.

Souffrez que je vous dise

Que vous m'avez prescrit ou d'épouser Monsieur ,
ou d'aller au Convent.

GERONTE.

Oüy..

ISABELLE.

J'y vais de bon cœur.

Donnez-luy tout mon bien j'en suis très-satisfaite ,
Et ne veux plus songer qu'à choisir ma retraite.

GERONTE.

Eh tout cela n'est rien , & j'ay vû bien souvent . . .
Où vas-tu donc encor ?

*Lysette passe devant Geronte , en luy faisant la re-
verance.*

LYSETTE.

Je m'en vais au Convent.

~~~~~

SCENE VI.

GERONTE, DAMIS, PASQUIN.

GERONTE.

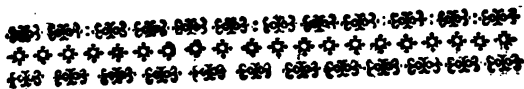
**I**L faut que je luy parle , & je puis bien d'avance ,  
Vous répondre Damis , de son obéissance.

DAMIS.

Gardez-vous s'il vous plaît, de me commettre en rien ;

P

De vos derniers avis je me souviendray bien.  
*Pasquin veut le suivre, & Damis le retient.*



## SCENE VII.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

UN mot Monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Monsieur.

DAMIS.

Vous sçavez peindre.

PASQUIN.

Vous croyez du Portrait avoir lieu de vous plaindre.  
Mais si, quand je l'ay fait, je ne l'ay point flatté,  
C'est par excès de zèle & de fidélité.

DAMIS.

Toy fidele, zélé?

PASQUIN

Oüy moy zélé, fidele,

Et des valets parfaits, le plus parfait modèle.

DAMIS.

Quand tu n'épargnes rien pour me rendre odieux,  
Et pour rompre un Hymen qui peut me rendre heu-  
'reux?

PASQUIN.

Je l'ay fait tout exprès pour dégouter Geronte.



DAMIS.

Et c'est donc-là ; Bourreau , me servir à ton compte ?

PASQUIN.

Oüy, c'est-là vous servir & vous donner moyen ,  
Et d'épouser Orphise , & d'avoir un gros bien.

DAMIS.

Du bien avec Orphise ?

PASQUIN.

Apprenez que sa tante  
Est morte en luy laissant dix mille écus de rente.

DAMIS.

Quoy donc , sa tante est morte ?

PASQUIN.

Et comme les bonheurs  
Semblent être enchaînez ainsi que les malheurs ,  
Elle vient de gagner ce Procès d'importance ,  
Dont la perte vous fit partir en diligence.

DAMIS.

Pasquin , sa Tante morte , & le Procès gagné ?

PASQUIN.

Oüy Monsieur. Tout cela sembloit bien éloigné ,  
Rien n'est plus sûr. Orphise est-elle méprisable ?

DAMIS.

Non , Orphise devient un objet adorable.

PASQUIN.

Eh bien si vous voulez vous sercz son époux ,  
Son pere , elle & son bien tout s'offre encor à vous.

DAMIS.

Quoy Pasquin , penses-tu qu'Orphise m'aime encore ?

PASQUIN.

Oh oüy Monsieur , Orphise est folle , & vous adore.

DAMIS.

Si la chose est bien vraie . . .

PASQUIN.

Oüy j'en suis caution.

DAMIS.

Cela merite bien quelque reflexion.

Voyons-là.

PASQUIN.

C'est bien dit.

DAMIS.

Je ne puis quand j'y pense :  
Luy marquer trop d'estime & de reconnoissance.

PASQUIN.

Vous me charmez, Monsieur; je l'ay toujours bien  
dit,

Que vous aviez le cœur aussi bon que l'esprit.

DAMIS.

L'occasion me charme, & m'épargne la honte,  
De devoir ma fortune à ce fou de Geronte.

PASQUIN.

Vous en êtes bien las, ne me déguisez rien.

DAMIS.

Son genie est en tout, trop différent du mien.  
Son trop de probité, sa candeur, sa droiture,  
Tiennent incessamment mon âme à la torture;  
Esclave des devoirs, sottement prévenu . . .  
Le bonhomme m'ennuye à force de vertu.

PASQUIN.

Ah que vous pensez juste !

DAMIS.

Allons trouver Orphise.

PASQUIN

Je la croy chez Ariste. Elle sera surprise  
D'un si prompt changement, & d'ailleurs vous avez  
Des mesures à prendre.

DAMIS.

Et pourquoy ?

PASQUIN.

Vous sçavez

Qu'Ariste n'est pas trop de vos amis.

DAMIS.

Qu'importe.

Le bonhomme Geronte est prévenu de force.

Que pour tout ce qu'on peut luy dire contre moy,  
Quand j'en conviendrois même, il n'auroit point de  
foy.

P A S Q U I N.

Oüy, vous avez raison. Et puisque pour Orphise  
D'un amour renaissant vous avez l'amè éprise,  
Il n'est plus question d'aucun ménagement.  
Pour Geronté.

D A M I S

Pasquin, allons tout doucement.

Je n'aime guère Orphise; encor moins Isabelle;  
Ma fortune m'occupe, & j'épouseray celle  
Qui pourra m'assurer le sort le plus heureux.

P A S Q U I N.

Ne les voulez-vous point épouser toutes deux ?

D A M I S.

Je veux choisir du moins.

P A S Q U I N:

Et par reconnoissance,

La plus riche des deux aura la préférence.

D A M I S:

C'est ce qui doit regler un cœur sans passion.

P A S Q U I N.

Si vous vouliez pourtant pour obliger Cleon...

D A M I S.

Obliger Cleon ? moy ? luy rendre un bon office ?

Il me fait trop sentir qu'il m'a rendu service.

Il met à trop haut prix ses bienfaits & ses soins,

Et le prix qu'il y met, fait que je les sens moins.

P A S Q U I N. •

Ah que vous sçavez bien ce que les choses valent !

Il n'est point là-dessus de gens qui vous égalent.

D A M I S.

Pasquin, vivons pour nous. C'est là première loy,

Dans tout ce que je fais, je n'ay d'égard qu'à moy.

Je songe à m'avancer, je m'estime, je m'aime,

Et je n'ay point d'ami plus zélé que moy-même.

P ij.

Vien , allons voir Orphise , & garde le secret.

PASQUIN.

L'effet vous prouvera combien je suis discret.

*Fin du quatrième Acte.*



## ACTE V.



### SCENE PREMIERE.

LYSETTE , PASQUIN.

LYSETTE.

**T**Out ce que tu me dis me paroît incroyab'le.

PASQUIN.

Cependant mon enfant rien n'est plus veritable.  
 La peur d'être battu m'a forcé de mentir ,  
 J'ay dit qu'Orphise enfin ne pouvoit consentir ,  
 A s'éloigner de luy quoiqu'il fust infidele ,  
 Qu'elle luy pardonnoit s'il quittoit Isabelle.  
 J'ay vanté pour avoir encor plus de succès ,  
 Et la succession & le gain du Procés ;  
 Sans me donner le temps de prévenir Orphise ,  
 Il s'en va la trouver ; juge de ma surprise ,  
 Aussi-tôt qu'elle a vû Damis à ses genoux ,  
 Elle a jeté sur luy les regards les plus doux.

Le dépit a cessé. L'amour a pris sa place ,  
Et l'ingrat en un mot vient de rentrer en grace.

LYSETTE.

Quoy si facilement ? si promptement ?

PASQUIN.

Dis moy ,

Quand on a le cœur pris , est-on maître de soy ?  
Dans le premier dépit , ce sont plaintes , murmures ,  
On querelle , on menace , on en vient aux injures ,  
On se bat quelquefois ; car l'amour irrité  
Forte ceux qu'il possède à toute extrémité.

Après ce grand fracas , un faux calme succede ,  
On appelle pour lors la raison à son aide ,  
Elle veut nous guerir , l'amour vient , la poursuit ;  
Il rentre dans le cœur , & la raison s'enfuit.

LYSETTE.

Je conviens avec toy , que l'amour est bien traître.  
Quand on le croit éteint , il est prêt à renaître.

PASQUIN.

Sur tout quand on s'y prend de certaine façon.  
Le traître de Damis a pris d'abord un ton  
Respectueux , soumis. Il a versé des larmes ,  
De la belle en pleurant exagéré les charmes.  
Il m'a fait pleurer moy.

LYSETTE.

Comment ? si prévenu ? . . .

PASQUIN.

Si le fond de son cœur m'eût été moins connu ,  
J'aurois encor été plus charmé de l'entendre.  
On n'a jamais rien dit de si vif , de si tendre.  
Mon adorable Orphise , a vos divins attraits ;  
Je veux uniquement sensible désormais ,  
Ne vivre que pour vous , detester Isabelle ,  
Regretter les instants que j'ay passez près d'elle.

LYSETTE.

Le Chien !

L' N G R A T.

P A S Q U I N.

Mais dans le temps qu'un propos amoureux  
Il exhaloit son cœur, un témoin dangereux  
L'écoûtoit à la porte.

L Y S E T T E

Et qui ?

P A S Q U I N.

C'étoit Geronte.

L Y S E T T E.

Geronte !

P A S Q U I N.

Oùy parbleu. Pour t'aller rendre compte  
De ce qui se passoit, je laisse nos amants  
Se confondre à l'envi dans de beaux sentimens.  
J'ouvre la porte, & vois, non sans surprise extrême,  
En ouvrant brusquement, le bonhomme luy-même,  
Comme au mur attaché, stupefait, interdit,  
Et qui n'a rien perdu de tout ce qui s'est dit.

L Y S E T T E.

Qui l'avoit conduit là, que venoit-il y faire ?

P A S Q U I N.

Il venoit à dessein de quereller son frere,  
Tu sçais qu'Orphise étoit dans son appartement.  
Mon maître parloit haut. Geronte apperçut  
A reconnu sa voix, & le Ciel a fait naître  
Ce moment fortuné pour nous venger d'un traître.

L Y S E T T E.

Fort bien, &amp; que t'a dit Geronte ?

P A S Q U I N.

Pas un mot.

De son côté chacun est demeuré bien sot.  
En s'en allant pourtant je l'entends qui murmure,  
Plus il double le pas, plus il s'échauffe. Il jure,  
Il rencontre son frere au bas de l'escalier,  
C'est-là que son dépit se fait voir tout entier.  
Il parloit bas pourtant, je ne pouvois l'entendre,  
Mais en les regardant ce que j'ay pû comprendre,  
LYSETTE.

C'est que tous deux d'accord avec juste raison  
Convenoient que Damis estoit un grand fripon.

LYSETTE.

C'est un fait sans dispute. Une telle aventure  
Doit nous conduire à bien.

PASQUIN.

Je le croy.

LYSETTE.

J'en suis sure.



## S C È N E II.

ISABELLE , PASQUIN , LYSETTE.

ISABELLE.

**A**h Lysette , sçais-tu par quel succès heureux ? . .

LYSETTE.

C'est dequoy dans l'instant nous raisonnions tous deux.

ISABELLE.

Mon oncle m'a tout dit , & maintenant j'espere ,

Puisqu'il ne s'agit plus de détromper mon pere ,

Qu'à l'Hymen de Damis bien loin de me forcer . . .

LYSETTE.

Il faudroit qu'il fust fou s'il osoit y penser.

Quant à l'éloignement qu'il nous a fait paroître

Pour Cleon , dans la peur de se choisir un maître ,

Il en doit maintenant être moins occupé ,

Connoissant que Damis en tout l'avoit trompé.

Ainsi donc , car enfin nous raisonnons en forme ,

Sans que de son dessein vôtre pere m'informe ,

Q

Je soutiens, je conclus que son intention  
Sera qu'incessamment vous épousiez Cleon.

PASQUIN.

Tu conclus brusquement.

ISABELLE.

Nous nous flatons Lysette.

LYSETTE.

Nous ne flattons point, c'est une affaire faite.

ISABELLE.

J'épouserai Cleon !

LYSETTE.

Peut être dès ce jour.

Adieu Paris, adieu, nous allons à la Cour.

Quel plaisir ! nous n'allons plus voir que des Com-  
tesses,

Des Comtes, des Marquis, des Ducs, & des Du-  
chesses.

Les Princes nous viendront visiter quelquefois ;

Nous ne frequenterons Bourgeoises ni Bourgeois ;

Et pour mieux ressembler aux gens du haut étage

Nous changerons d'habits, de mœurs & de langage.

Le bruit & le fracas seront notre élément,

Plus de soin, de ménage, & plus d'arrangement.

Deux pages, six laquais nous serviront d'escorte,

Vingt créanciers toujours garderont notre porte,

Nous veillerons la nuit, nous dormirons le jour,

Adieu Paris, adieu, nous allons à la Cour.

PASQUIN.

Voilà tes adieux faits, il faut plier bagage,

Damis pourtant encor peut rompre le voyage.

LYSETTE.

Il ne soupçonne rien de ce qui s'est passé ?

PASQUIN.

Non, à moins qu'il ne soit sorcier. Je l'ay laissé

Achevant de tromper la trop credule Orphise,

Et je suis accouru d'abord.



# COMEDIE.

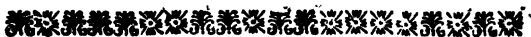
LYSETTE.

Quelle surprise

Pour ce maître fripon , quand Geronte en fureur  
Luy dira qu'il connoît tout le fohd de son cœur !  
Pour jouir de son trouble il faut que je le voye.

PASQUIN.

Quel triomphe pour nous !



## SCENE III.

ISABELLE , ORPHISE , LYSETTE.

ORPHISE.

**P**renez part à ma joye.

Madame , mon perfide est revenu vers moy ,  
Reconnoissant , fidele , il m'a rendu sa foy ,  
Il ne me paroît plus indigne de la mienne.

ISABELLE.

Madame ce retour n'a rien qui me surprenne.  
Avec tant de merite , avec tant de beauté ,  
Vous n'avez pas du craindre une infidelité.  
Un cœur a beau tenter de briser vôt're chaîne ,  
Dés que vous paroissez il y rentre sans peine.

ORPHISE.

Je ne merite pas un compliment si doux ,  
Et j'en attendois un plus sincere de vous.

PASQUIN.

Ma foy sincere ou non , ccluy-cy l'est peut-être ,  
Soit dir sans vous sacher plus que ceux de mon maître.

ORPHISE.

Que dis-tu ?

L'INGRAT.

PASQUIN.

Rien.

NERINE.

J'approuve assez son sentiment,  
Et me défie un peu du raccommodement.

ORPHISE.

Nerine, taisez-vous.

NERINE

Je consens à me taire,  
Mais pour cela Damis en est-il plus sincère?

ORPHISE.

Il m'a toujours aimée, &amp; m'aimera toujours.

NERINE.

Non Madame, son cœur dément tous ses discours.  
Il est né traître, ingrat, scelerat infidèle,  
Et c'est l'intérêt seul qui vers vous le rappelle.  
Sans le gain du Procès & la succession,  
Point de retour pour vous, & point de passion.

PASQUIN.

Nerine le connoît.

LYSETTE à Pasquin.

Et tu dois le connoître.

NERINE.

Parle donc qu'en crois-tu?

PASQUIN.

Mais je croy que mon maître . . .

ORPHISE.

Pasquin n'acheve pas.

ISABELLE.

Elle me fait pitié.

PASQUIN.

Il est . . .

ORPHISE.

Tais-toy.

PASQUIN.

Pour vous je sens trop d'amitié,  
Oùy Madame, au moment qu'il dit qu'il vous adore,  
Malgré

# COMEDIE.

97

Malgré tous les sermens. . . .

ORPHISE.

Helas !

PASQUIN.

Il ment encore.

ORPHISE.

Juste Ciel !

PASQUIN.

Il attend pour se déterminer

A laquelle des deux il devra se donner ,

Que de vos biens au juste il se soit fait instruire ,

C'est par cet objet seul qu'il se laisse conduire ,

Ainsi donc il prendra sans en être amoureux ,

Celle qui luy fera le sort le plus heureux ,

Et vous comprenez bien par cette politique ,

Que tout ceci n'est plus qu'un fait d'Arithmetique.

ISABELLE.

Cela peut être vrai.

PASQUIN.

Parbleu je ne ments point ;

Et je puis vous convaincre aisément sur ce point.

ORPHISE.

Et malgré tout cela , pleine de confiance ,

Je sens qu'avec son cœur le mien d'intelligence

Se refuse aux soupçons qu'on cherche à me donner ,

Avec trop de plaisir j'ay scû luy pardonner.

Avec trop de transport il jure qu'il m'adore ,

Pour présumer qu'il songe à me tromper encore.

ISABELLE.

Vous meritez du moins qu'il ne vous trompe pas.

ORPHISE.

A Monsieur votre père il va tout de ce pas ,

Et par luy-même enfin il veut qu'il puisse apprendre

L'engagement nouveau que nous venons de prendre.

PASQUIN.

Ah morbleu c'en est trop , je ne souffriray point

Que de votre foiblesse il abuse à ce point.

R

Ici Geronte & luy se trouveront ensemble ,  
Cachez-vous un moment , vous l'entendrez . . .

ORPHISE.

Je tremble.

NERINE.

Pourquoy trembler ? Il faut en avoir le cœur net.  
Courage.

ORPHISE.

Où nous cacher ?

LYSETTE.

Où ? Dans ce cabinet.

PASQUIN.

Oùy, l'endroit est commode à pouvoir tout entendre  
C'est de là que ce spectre est venu me surprendre ;  
J'en ay pensé mourir de surprise & d'effroy ,  
Mais mon-maitre sera plus étonné que moy.  
Nerine m'écoutoit , & ma trouvé sincere ,  
Vous allez en Damis trouver tout le contraire.

ORPHISE.

A de nouveaux chagrins pourquoy donc m'exposer ?

NERINE.

Pour le connoître à fond & vous désabuser.

ORPHISE.

Me voilà resoluë , & s'il est aussi traître ,  
Aussi fourbe , qu'on veut me le faire connoître ,  
Je jure.

LYSETTE.

Eh si , jurer. Sans serment , vous ferez  
Quand vous aurez tout vû comme vous l'entendrez.

ORPHISE.

J'aimerois mieux mourir mille fois . . .

LYSETTE.

Quelqu'un monte.  
Cachons-nous promptement , c'est Damis ou Geronte.



## S C E N E   I V.

D A M I S , P A S Q U I N.

P A S Q U I N.

**N**On , c'est mon digne maître. Ah vous voilà  
 Monsieur ,

Eh bien en quel état sentez-vous votre cœur ?

Qui l'emporte à la fin d'Orphise ou d'Isabelle ?

Pour toutes deux toujours également fidele,

N'a-t'il point quelque peine à prendre son parti ?

D A M I S.

Crois-tu donc que jamais il se soit dementi ?

P A S Q U I N.

Oh non , de changement je vous crois incapable ,

Il faut vivre pour soy. La maxime admirable !

Qu'en la suivant Monsieur , vous réussirez bien !

D A M I S.

Pour fixer la fortune est-il d'autre moyen ?

P A S Q U I N.

Orphise étoit tantôt bien fort persuadée

Que vous aviez pour elle une plus noble idée.

D A M I S.

Orphise a le cœur bon , Pasquin.

P A S Q U I N.

Assurément.

Etes-vous convenus de vos faits ?

D A M I S.

Oùy vraiment.

R ij

Elle part , & Geronte & moy dans son absence  
Nous pourrons . . . .

PASQUIN

Ah j'entends , rompre avec bienséance.

DAMIS.

Elle croit que je dois rompre dès aujourd'huy.

PASQUIN.

Oùy-dà. Vous l'avez vû ?

DAMIS.

Cleon est avec luy.

PASQUIN.

Eh que diable y fait-il ?

DAMIS.

L'importun.

PASQUIN.

Il me semble,  
Mal à propos pour nous , qu'ils soient tous deux en-semble.

DAMIS.

Ah qu'ils y soient ou non , j'en ay peu d'embaras.  
Cleon veut obtenir ce qu'il n'obtiendra pas.  
J'attends ici qu'il sorte.

PASQUIN.

Il vous est d'importance  
De sçavoir ce qu'il dit , ce que Geronte pense.

DAMIS.

Il dit du mal de moy , Geronte en pense bien.

PASQUIN.

De ses mauvais discours Geronte ne croit rien.

DAMIS.

Quand Cleon m'auroit vû luy-même aux pieds d'Or-  
phise,

Quand il le soutiendrait à Geronte . . .

PASQUIN.

Oh qu'il dise.

Dans sa bouche , le vray semble une fausseté ,  
Dans la vôtre , le faux tient lieu de verité.

Facile comme un autre à s'y laisser surprendre ,  
Orphise croit qu'en vous le retour le plus tendre . . .

D A M I S.

Je t'ay paru l'amant le plus passionné ,  
Qu'en dis-tu ?

P A S Q U I N.

Moy, Monsieur ? Vous m'avez étonné.  
J'entends dire souvent que le siècle où nous sommes  
Pour toutes sortes d'Arts a produit de grands hom-  
mes.

Mais quoy qu'il soit fertile en fourbes excellents ,  
Je doute qu'aucun d'eux ait atteint vos talents.  
Vous pouvez vous flatter d'avoir part à la gloire  
Que nôtre siècle un jour recevra dans l'histoire,  
Et vous aurez, Monsieur, la réputation  
D'avoir porté vôtre Art à sa perfection.

D A M I S.

Oh trêve s'il vous plaît, aux fades railleries.

P A S Q U I N.

Ne prenez point cela pour des plaisanteries ,  
Monsieur, vous méritez ma foy d'être admiré,  
Vous avez cent ressorts qui vont à vôtre gré,  
Vôtre cœur, vôtre esprit, vos yeux, vôtre visage,  
Vôtre langue, chez vous tout fait son personnage :  
Vous êtes un théâtre, & selon l'action  
Vous changez à propos de décoration.

D A M I S.

C'est comme il faut agir dans le siècle où nous som-  
mes.

Il n'est rien si plaisant que de tromper les hommes.

P A S Q U I N.

Et les femmes aussi, Monsieur.

D A M I S.

Bien entendre.

P A S Q U I N.

Je deviendray fripon, dussay-je être pendu.  
Que l'exemple, Monsieur, est une belle chose !

DAMIS.

Tu plaisantes, Pasquin, mais qu'on blâme, qu'on  
glose,

Crois moy suis ce système.

PASQUIN.

Oh ouïy je comprends bien:

Qu'avec trop de vertu l'on ne gagne plus rien.

DAMIS.

Tais toy, j'entends quelqu'un.

PASQUIN.

C'est Geronte luy-même.



## SCENE V.

GERONTE, DAMIS, PASQUIN.

GERONTE.

JE ne puis revenir de ma surprise extrême.

Et tout ce que je vois, & tout ce que j'entends  
Va désormais m'apprendre à me connoître en gens.  
M'oser jouïr ainsi d'une insigne manière!

PASQUIN

Que dit-il là ?

DAMIS

Je croy qu'il parle de son frere,  
Et de Cleon. Tantôt je l'ay persuadé  
Qu'ils vouloient le fourber.

GERONTE.

L'infâme procédé !

DAMIS.

C'est cela justement.



PASQUIN.

Allons , Monsieur , courage ,  
Il est fâché. Tâchez de l'aigrir davantage.

D A M I S.

Laisse faire.

G E R O N T E *à part.*

C'est luy. Feignons adroitement.

Voyons ce qu'il dira.

PASQUIN *à part.*

Le dangereux moment.

D A M I S.

J'allois vous voir , Monsieur , &amp; mon impatience

Me force malgré moy de rompre le silence.

Quand j'adore Isabelle , &amp; fais tout mon bonheur ,

Pour mieux m'unir à vous , d'en être possesseur ,

Je voy que mon amour n'attire que sa haine ;

Tout l'aigrir contre moy , ma présence la gêne ;

On cherche à me priver du fruit de vos bontez.

G E R O N T E.

On fait naître , il est vray , bien des difficultez.

Ma fille à mes desirs paroît être soumise ,

Mais on me vient toujours parler de cette Orphise ,

Je suis persecuté d'Ariste , de Cleon ,

Et ne sçay si je dois enfin les croire ou non.

D A M I S.

Se peut-il entre nous que vôtre esprit balance ?

N'avez-vous plus pour moy la même confiance ?

Par où depuis tantôt aurois-je mérité

Que vous pussiez douter de ma sincérité ?

Pour moy point de bonheur hors de vôtre famille

J'adore uniquement vôtre charmante fille ,

Je me fais de luy plaire une suprême loy.

Elle seule a mon cœur , seule elle aura ma foy.

Oùy , Monsieur , loin d'aimer , loin de connoître Or-  
phise ,

Quelque part qu'elle soit , je la hais , la méprise.

~~SCENE V. GERONTE, ORPHISE, DAMIS, NERINE.~~

## SCENE VI.

GERONTE, ORPHISE,

DAMIS, NERINE.

ORPHISE.

**P**erfide, la voilà. Prête de se venger  
D'un cœur assez ingrat pour oser l'outrager.

DAMIS.

Ciel !

GERONTE.

Qu'est ceci, Damis ?

DAMIS.

Monsieur, je dois me taire ;

C'est quelque tour nouveau que l'on cherche à me  
faire.

ORPHISE.

Que dis-tu malheureux ?

DAMIS.

Madame . . .

PASQUIN :

Il ne dit mot ;

Et ma foy pour le coup il est pris comme un sot.

~~SCENE VII. GERONTE, CLEON, DAMIS, ORPHISE, NERINE, PASQUIN.~~

## SCENE VII.

GERONTE, CLEON, DAMIS,

ORPHISE, NERINE, PASQUIN.

CLEON.

**D**ans ce même moment, Monsieur, je viens d'ap-  
prendre . . .

Qu'Orphise étoit chez vous, j'ay crû m'y devoir ren-  
dre.

ARISTE.

Moy mon frere , j'ay crû devoir venir aussi.



# SCENE VIII. & derniere.

GERONTE , DAMIS , CLEON ,  
ISABELLE , ORPHISE , ARISTE ,  
LYSETTE , NERINE , PASQUIN.

LYSETTE *en sortant du cabinet avec Isabelle.*

Que c'est un bon hazard qui nous rassemble ici ?  
DAMIS.

Pasquin.

PASQUIN.

Monsieur.

GERONTE à *Damis.*

Damis, vôt're ame est interdite.

DAMIS à *Geronte.*

Je l'ay prévû , la piece est assez bien conduite.

Mais , du Ciel à l'instant que je sois confondu....

GERONTE.

Arreste : Je sçay tout , & j'ay tout entendu.

DAMIS.

Quoy ?

GERONTE.

Tantôt lorsqu'aux pieds de cette même Orphise  
Tu jurois de l'aimer , j'écoutois.

DAMIS.

Ma surprise ,

Monsieur ...

L'INGRAT.

PASQUIN.

Le fait est vray. Je ne vous l'ay caché  
Que parce que j'ay crainct que vous fussiez fâché.

GERONTE.

Je vous ay trop long-temps, Cleon, fait injustice.  
Qu'aux yeux de cet ingrat vôtre Hymen s'accomplisse.

CLEON.

Vous me comblez, Monsieur, du bonheur le plus  
doux.

DAMIS.

Et moy de ce bonheur je ne suis point jaloux,  
Cleon devient heureux, Madame, & je puis l'être  
Si l'oubli genereux d'une offense...

ORPHISE.

Non traître  
Garde-toy pour jamais de paroître à mes yeux.

PASQUIN à Damis.

Allons, Monsieur, voyez qui vous prendrez des deux.  
Choisissez.

DAMIS.

Insolent, je vous feray connoître...

PASQUIN.

Doucement, s'il vous plaît, voilà mon nouveau  
maître.

GERONTE.

Adieu Monsieur Damis.

ARISTE.

Serviteur.

DAMIS.

Quel revers!

NERINE.

Voudriez-vous mander quelque chose à Nevers?

CLEON à Damis.

Je ne vous diray rien, & vôtre ingratitude  
Reçoit dans ce moment un supplice assez rude.

PASQUIN.

Jusqu'au revoir, Monsieur, soyez heureux toujours;

# COMEDIE.

107

Dans vos autres projets comme dans vos amours.

DAMIS.

Juste Ciel ! où cacher ma honte & ma disgrâce !

LYSETTE.

Dans les pieges toujours , un fourbe s'embarasse

*au Parterre.*

Vous avez vû punir le plus grand des ingrats ,

Profitez de l'exemple , & ne l'imitiez pas.

*Fin du cinquième Acte.*



---

## A P P R O B A T I O N.

J'ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier  
*la Comedie de l'Ingrat*, & je crois que l'Impres-  
sion soustiendra l'estime que le Public en a conçue  
aux representations. Fait à Paris ce 3. Fevrier 1712.

DANCHET.

---

## P R I V I L E G E D U R O T:

**L**OUIS PAR LA GRÂCE DE DIEU,  
ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE.  
A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans  
nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes  
Ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Fre-  
voist de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieute-  
nans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra,  
SALUT. Nôtre bien amé le *sieur Néricault Desfon-  
ches*, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit  
faire imprimer & donner au Public *l'Ingrat, Comedie*  
en cinq Actes, de sa composition, s'il Nous plaisoit  
lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce ne-  
cessaires; Nous luy avons permis & permettons par ces  
presentes de faire imprimer ledit Livre, en telle for-  
me, marge, caractere, conjointement ou séparé-  
ment, & autant de fois que bon lui semblera, & de  
le faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume  
pendant le temps de quatre années consecutives, à  
*compter du jour de la date desdites presentes*: Faisons  
desseins à toutes personnes de quelque qualité &  
condition qu'elles soient, d'en introduire d'impres-  
sion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance,  
& à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'impri-  
mer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débi-  
titer, ni contrefaire ledit Livre, en tout ni en partie  
sans

sans la permission expresse & par écrit dudit Ex-  
posant ou de ceux qui auront droit de lui , à peine  
de confiscation des Exemplaires contrefaits , de  
quinze cent livres d'amende contre chacun des con-  
trevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-  
Dieu de Paris , l'autre tiers audit Exposé , & de  
tout dépens , dommages & interêts ; à la charge que  
ces présentes seront enregistrées tout au long sur le  
Registre de la Communauté des Imprimeurs & Librair-  
es de Paris , & ce dans trois mois de la date d'i-  
celles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans  
nostre Royaume & non ailleurs , en bon papier & en  
beaux caractères , conformément aux Reglemens de  
la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente ,  
il en sera mis deux exemplaires dans nôtre Bibliote-  
que publique , un dans celle de nôtre Château du  
Louvre , & un dans celle de nôtre tres-cher & feal  
Chevalier Chancelier de France le sieur Phelyp-  
peaux Comte de Pontchartrain , Commandeur de nos  
Ordres ; le tout à peine de nullité des présentes , du  
contenu desquelles vous mandons & enjoignons de  
faire jouir l'Exposé ou ses ayans cause , pleinement  
& paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun  
trouble ou empêchement. V O U L O N S que la copie  
desdites présentes qui sera imprimée au commence-  
ment ou à la fin dudit Livre , soit tenuë pour dûë-  
ment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un  
de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires , foy  
soit ajoutée comme à l'original. C O M M A N D O N S  
au premier nôtre Huissier ou Sergent , de faire  
pour l'exécution d'icelles , tous Actes requis & neces-  
saires sans demander autre permission , & nonobstant  
clameur de Haro , Charte Normande & Lettres à  
ce contraires : C A R T E L E S T N O S T R E P L A I -  
S I R. Donné à Paris le vingt-sixième jour du mois  
de Mars , l'an de grace mil sept cent douze , & de  
nostre Règne le soixante-neuvième. Par le Roy en  
son Conseil , P A J O T.

Il est ordonné par Edit de Sa Majesté de 1686. & Arrêts de son Conseil, que les Livres dont l'impression se permet par chacun des Privileges, ne seront vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

*Registré sur le Registre N. 331. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 322. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du 13. Aoust 1703. Fait à Paris ce 31. jour de Mars 1712. L. J. O. S. S. E. Syndic.*

Et ledit sieur Destouches a cédé & transporté son droit à François le Breton, suivant l'accord fait entre eux.



# L'IRRESOLU,

COMEDIE.

Par Monsieur NERICAULT  
DESTOUCHES.



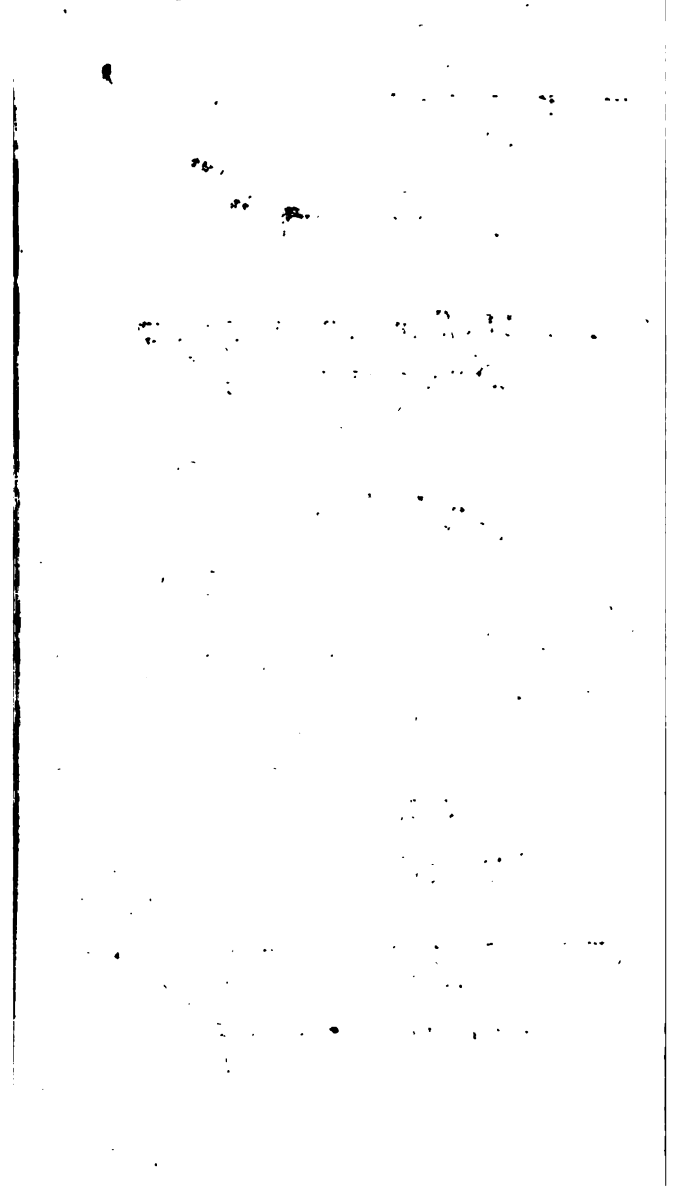
A PARIS.

Chez FRANÇOIS LE BRETON au bout du  
Pont-Neuf, proche la rue de Guenegaud,  
à l'Aigle d'Or.

---

M. DCCXIII.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*





A M O N S I E U R  
M O N S I E U R  
L E M A R Q U I S  
D E C O U R C I L L O N ,  
Gouverneur de la Province de  
Touraine.

**M** O N S I E U R ,

*Il y a long-tems que je reçois des marques de  
vra protection dont vous m'honorez : Il y a long-  
tems aussi que je souhaite de vous en témoigner ma  
reconnoissance. Mais, MONSIEUR, par  
quel moyen puis-je m'acquiter de ce devoir ? Serai-  
ce en vous dédiant l'Incéfolu ? il ne mérite pas  
de vous être présenté. S'il parloit de la plume de  
ces grands Hommes, qui par des traits qu'on ad-*

## E P I T R E ,

*mirera toujours, ont su se rendre les délices du Public; vous pourriez le recevoir comme un hommage qui seroit dû, à un esprit aussi éclairé, & à un goût aussi délicat que le vôtre. L'Ouvrage seroit digne de vous, MONSIEUR, l'accueil que vous luy feriez seroit digne de l'Ouvrage. Mais la Comédie que je prends la liberté de vous dédier, ne peut me faire espérer un sort si glorieux. Cependant quelque imparfaite qu'elle me paroisse à moy-même, vous avez bien voulu permettre qu'elle vous fût présentée. Muni d'un secours aussi puissant, j'ose espérer quelque grâce des Lecteurs, sur des défauts que j'aurois certainement évités, si j'avois autant de lumières & d'expérience, que j'ay de desir d'amuser le Public par des productions dignes de ses suffrages. Ce sera donc l'honneur de votre protection, MONSIEUR, qui fera seul le mérite de cette Comédie. C'est une nouvelle grâce que vous ajoutez à toutes celles dont je vous suis redevable. Quelle générosité! Pour répondre en quelque sorte à tant d'obligations, je devrois présentement aux yeux du Public, vous donner toutes les louanges que vous méritez: Quel éloge ne ferois-je point de vous? Oui de vous-même, MONSIEUR, quelque ennemi que vous soyez des louanges. Je parlerois des marques également tristes & glorieuses, que vous portez de votre valeur. Je dirois qu'après s'être signalée dans les occasions les plus périlleuses, elle a fait voir en vous une constance & une fermeté, à l'épreuve du plus terrible*

## E P I T R E

*Apparait, & des douleurs les plus insupportables.  
Mais je ne puis entreprendre de traiter ce  
sujet : mes forces ne répondent point à mon  
zele : Je ne dois aspirer qu'à vous le faire connoî-  
tre : Daignez en agréer les témoignages, & souf-  
frir, MONSIEUR, qu'avant que de finir,  
j'ose faire éclater ici ma joye, & celle de toute la  
Province où je suis né. Le Roy vient de vous don-  
ner le Gouvernement de la Touraine. Que nous  
partageons bien la récompense de vos services &  
Accoutumée aux graces & aux bienfaits de Mr.  
le Marquis de Dangean votre Pere, la Tou-  
raine doit se flâter de recevoir de vous, des trai-  
temens aussi doux & aussi favorables. Toutes  
vos belles qualités les luy promettent ; aussi puis-  
je vous assurer que sa reconnoissance, & la haute  
idée qu'elle a conçue de vous, MONSIEUR,  
l'engagent à faire incessamment des vœux au Ciel  
pour votre Personne, & pour toute votre illustre  
Maison. Je pourrois vous répondre de ses senti-  
mens sur ce sujet, s'ils ne vous estoient pas aussi  
connus qu'à moy-même. Pour moy je prens la li-  
berté de vous assurer, que je serai toute ma vie,  
avec beaucoup de respect & de dévouement,*

**MONSIEUR,**

Vôtre très-humble & très-obéissant  
serviteur.

NERICAULT DESTOUCHES.

## ACTEURS.

**PYRANTE**, Vieillard.

**LYSIMON**, ancien ami de Pyrante.

**Me. ARGANTE**, Veuve.

**CECIMENE**,  
**JULIE**.

} Filles de Me. Argante.

**DORANTE**, Fils de Pyrante.

**Le CHEVALIER**, Fils de Lysimon.

**NERINE**, Femme de Chambre de Me. Argante.

**FRONTIN**, Valet de Chambre de Dorante.

*La Scène est à Paris dans un Hôtel garni.*



## APPROBATION.

J'ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, les Pièces de Theatre du sieur NERICAULT DESTOUCHES, sçavoir, *le Curieux impertinent, l'Ingrat, l'Irresolu, Comedies*, & j'ay cru que le Public en verroit avec plaisir l'impression. Fait à Paris ce 11. Janvier 1713.

DANCHET.

---

## PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre à nos amés & Faux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers, & Officiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur NERICAULT DESTOUCHES nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer *les Pièces de Theatre de sa composition*, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilège sur ce necessaires, nous avons permis & permettons audit Exposant par ces Presentes, de faire imprimer lesdites pièces de Theatre en telle forme, marge, caractère, & autant de fois que bon luy semblera, par tel Imprimeur & Libraire qu'il voudra choisir, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de huit années consécutives, à compter du jour de la date d'icelles, faisons deffenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere en aucun lieu de notre obéissance, & à tous

**Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire  
imprimer, vendre & contrefaire lesdites Pièces en tout  
ni en partie, sous quelque prétexte que ce soit, sans  
la permission expresse, & par écrit dudit Expositant,  
ou de ceux qui auront droit de luy; à peine de con-  
fiscation des exemplaires contrefaits; de quinze cents  
livres d'amende contre chacun des contrevenans,  
dont un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, un tiers au dé-  
nonciateur, & l'autre tiers audit exposant; & de  
tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que  
ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le  
Registre de la Communauté des Imprimeurs & Li-  
braires de Paris; & ce dans trois mois du jour & date  
desdites Présentes: Que l'impression desdites Pièces  
sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & ce  
conformement aux Reglemens de la Librairie, &  
qu'avant de l'exposer en vente il sera mis deux exem-  
plaires dans notre Bibliothèque publique, un dans  
notre Château du Louvre, & un dans celle de notre  
trés-cher & seul Conseiller-Chancelier de France, le  
sieur Phelypeaux, Comte de Ponchartrain, Coman-  
deur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des  
Présentes, du contenu desquelles vous mandons & en-  
joignons de faire jouir & user ledit Expositant ou ses  
ayant cause pleinement & paisiblement, sans souffrir  
qu'il leur soit causé aucun trouble ou empêchement:  
Voulons que la copie d'icelles qui sera imprimée au  
commencement ou à la fin desdites Pièces, soit te-  
nue pour bien & dûment signifiée, & qu'aux copies  
collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseil-  
lers & Secretaires, soy soit ajoutée comme à l'origi-  
nel; commandons au premier notre Huissier, ou Sér-  
gent, de faire pour l'exécution des Présentes tous actes  
requis & nécessaires sans autre permission; nonob-  
stant clameur de Haro, Charte Normande & autres  
Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Don-  
né à Versailles le quinzième jour de Janvier, l'an de**



grace mil sept cens treize, & de notre regne le soixante-dix; Par le Roy en son Conseil.

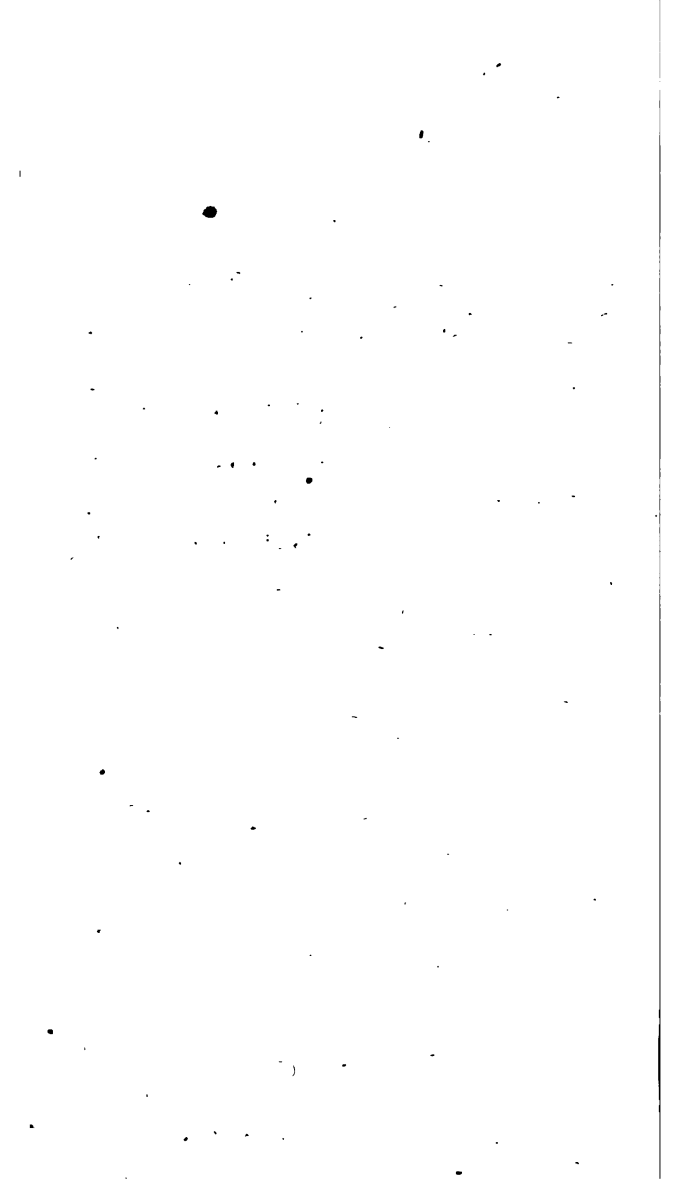
DE LA VIEUVILLE.

Il est ordonné par Edit de sa Majesté de 1686. & Arrêt de son Conseil, que les livres dont l'impression se permet par chacun des privileges, ne seront vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

*Registré sur le Registre No 5. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris pag. 650. No 607. conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à l'Arrêt du 13. Août 1705. Fait à Paris le 21. Janvier 1713.*

L. Jossé Syndic.

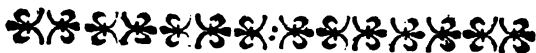
Et ledit sieur Nericault Destouches a cédé son Privilege pour l'Irrésolu seulement, audit sieur le Breton, suivant l'accord fait entr'eux.





# L'IRRÉSOLU,

## COMÉDIE.



### ACTE I.

---

#### SCÈNE PREMIÈRE.

PYRANTE, LYSIMON.

PYRANTE.



U i cette Veuve est folle, & son extrava-  
gance

A souvent, j'en conviens, lassé ma pa-  
tience,

Mais depuis tout le tems que vous êtes  
ici,

Vous vivez avec elle, & j'y puis vivre aussi.

LYSIMON.

J'y vis en enrageant, & maudis cent fois l'heure,

Où dans cette maison j'ay choisi ma demeure.

Allons loger ailleurs.

## L'IRRESOLU.

PYRANTE.

J'en'y puis consentir.

LYSIMON.

Vous aurez bientôt lieu de vous en repentir.

PYRANTE.

Enfin quoiqu'il en soit, une raison pressante  
M'oblige à demeurer avec Me. Argante.

LYSIMON.

Mais vous n'y reveniez que pour l'amour de moy ;  
Difiez-vous.

PYRANTE.

Je conviens...

LYSIMON.

Parlons de bonne foy,

Cette raison pressante est facile à connoître,  
Et de vos volontés votre Fils est le maître,  
C'est lui qui vous oblige à vous loger ici.

PYRANTE.

Comme il l'a souhaité, je le souhaite aussi.

LYSIMON.

Voulez-vous que je parle avec franchise entiere ?  
Il est très-mauvais Fils, & vous très-mauvais Pere,  
A ce Fils trop aimé vous ne refusez rien,

PYRANTE.

Non.

LYSIMON.

Il fait votre office &amp; vous faites le sien.

O quel renversement ! N'avez-vous point de honte ?

PYRANTE.

Vous desapprouvez donc ma conduite à ce compte ?

LYSIMON.

En doutez-vous morbleu ? Qui voudroit l'approuver ?

PYRANTE.

Tous ceux qui comme moy pourroient s'en bien  
trouver.

Imitez mon exemple, &amp; dans huit jours je gage...

COMEDIE.

3

LYSIMON.

Autoriser mon Fils dans le libertinage ?

PYRANTE.

Bien loin de l'y plonger vous l'en retirerez.

LYSIMON.

C'est en vain sur cela que vous me prêcherez,  
Vous blâmez ma conduite, & je blâme la vôtre.

PYRANTE.

Oùï, mais la plus heureuse est préférable à l'autre.

LYSIMON.

Et que fait donc ce Fils de beau, de merveilleux ?

PYRANTE.

Apprenez-le en deux mots, il fait ce que je veux.

LYSIMON.

Je trouve qu'en cela sa peine n'est pas grande,  
Car vous voulez toujours tout ce qu'il vous demande.

PYRANTE.

Moy ? je cherche son goût, il se conforme au mien,  
Mon Fils est mon ami, comme je suis le sien.

LYSIMON.

Ma foy vous radotez, je vous croyois plus sage.

PYRANTE.

Je ne me repens point de suivre cet usage.

Dès ses plus jeunes ans j'ay voulu le former.

Le succès de mes soins a droit de me charmer.

D'abord en lui parlant je pris un air severe

Pour lui faire sentir l'autorité de Perç :

La crainte & le respect ayant saisi son cœur,

A la severité je joignis la douceur.

Je lui parlois raison dès l'âge le plus tendre

Et je l'acoûtois tous les jours à l'entendre.

Il connût ses devoirs, non par le châtiment,

Mais par l'obéissance & le raisonnement.

S'il y manquoit par fois, la rougeur dès cet âge,

Quand je l'en reprenois luy montoit au visage,

Et je reconnoissois en sondant son esprit

Qu'il rougissoit de honte, & non pas de dépit.

A ij

Moy , je rougis pour vous de depot & de honte ,  
De voir que vous puissiez me faire un pareil conte.

PYRANTE,

Ecoutez jusqu'au bout.

LYSIMON.

Je suis las d'écouter.

PYRANTE.

Ecoutez-moy , vous dis-je , afin d'en profiter.

Quand j'eus formé son cœur . . .

LYSIMON.

Son cœur ! le beau langage !

PYRANTE.

Eh bien il ne faut pas vous parler davantage.

LYSIMON.

Oh ça sans vous piquer de ma sincérité ,

Dites-moi si ce Fils si sage , si vanté

N'a point quelque défaut.

PYRANTE.

J'ay pris un soin extrême

De connoître mon Fils aussi bien que moy-même.

Son cœur est excellent , il a beaucoup d'esprit ,

Ce que je vous dis là , tout le monde le dit :

Mais pour avoir trop jeune acquis trop de lumieres ,

Il est irresolu sur toutes les matieres ,

Chaque chose a pour lui mille difficultés ,

Il l'examine à fond , la prend de tous côtés ,

Et ses reflexions sont qu'en chaque rencontre ,

Après avoir trouvé cent raisons pour & contre

Il demeure en suspens , ne se résout à rien ,

Et voilà son défaut , car chacun a le sien.

LYSIMON.

Et vous voyez cela , sans vous mettre en colere ?

PYRANTE.

Où , mais je le plains fort. Je vis son caractère

Lorsqu'il fut question d'embrasser un état.

LYSIMON à part.

Bon , le Fils extravagant , & le Pere est un fat

COMEDIE.

PYRANTE.

54

Plait-il ?

SYLIMON,

Rien.

PYRANTE.

Sa raison fut long-tems occupée

A le déterminer pour la robe ou l'épée :

Enfin il souhaita d'avoir un Régiment.

J'y souscrivis d'abord , j'en obtins l'agrément.

SYLIMON.

Fort bien.

PYRANTE.

Deux jours après il crut tout au contraire ,

Qu'une charge de Robe étoit mieux son affaire.

LYSIMON.

Et bien , que faites-vous ?

PYRANTE.

Je me fis un plaisir

De pouvoir en cela contenter son désir.

J'avois mis cette affaire en train d'être conclue

Quand mon Fils tout à coup vint s'offrir à ma vûe ,

Les yeux baignez de pleurs , embrassant mes genoux ,

Avoüant qu'il avoit mérité mon courroux ,

Mais que si je voulois terminer ses allarmes ,

Je le destinerois pour le métier des armes :

Il s'est dans ce métier distingué de façon ,

Que j'ai connu depuis qu'il avoit eu raison ,

Et que j'ay résolu le reste de ma vie

De le laisser en tout contenter son envie.

LYSIMON.

C'est fort bien fait à vous : Pour moy j'ay résolu

Que mes enfans feront ce que j'aurai conclu ,

Point de quartier morbleu : Mon Fils aîné Clitandre

Vouloit être d'Épée , & loin d'y condescendre

J'ai voulu qu'il portât la Robe & le Rabar.

PYRANTE.

Et vous en avez fait un mauvais Magistrat.

A iij

L'IRRESOLU,  
LYSIMON.

Bon il n'est pas le seul, c'est ce qui me console.  
Le second de mes Fils n'est qu'une franche idole,  
Vous le sçavez.

PYRANTE.

Eh bien,

LYSIMON.

J'en ay fait un Abbé.

On m'a parlé pour lui, je n'ay point succombé,  
Quand j'ay pris un parti, rien ne peut m'en distraire.  
Lors qu'on est d'un avis j'en prens un tout contraire.

PYRANTE.

Et votre Chevalier?

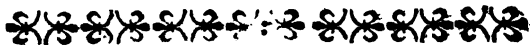
LYSIMON.

Ce n'est qu'un étourdi.

J'en fais un Mousquetaire: Il s'est long-tems roidi  
Contre un pareil dessein, mais il a du courage,  
Il faut . . .

PYRANTE.

N'en dites pas s'il vous plaît d'avantage,  
Un si dur procédé me fâche au dernier point,  
Et je vous promets bien de ne l'imiter point.



SCENE II.

PYRANTE, LYSIMON, FRONTIN.

FRONTIN à *Pyrate*.

J E vous cherche, Monsieur, avec impatience.

PYRANTE.

Eh bien, que fait mon Fils?

FRONTIN.

Il réfléchit, il pense.

Il me chasse, il m'appelle, il est assis, debout,  
Il court, puis il s'arrête, il balance, il résout,  
Il est joyeux, rêveur, plaisant, mélancolique;  
Il approuve, il condamne, il se tait, il s'explique,



## COMEDIE.

Il sort de la maison , il y rentre aussi-tôt ,  
Il veut , il ne veut plus , ne sçait ce qu'il lui faut ,  
Et voilà pour vous faire un récit bien sincere ,  
De Monsieur votre Fils le manège ordinaire.

PYRANTE.

Il n'est pas question de ce beau récit-là ,  
Et depuis très-long-tems , je connois tout cela.  
Tu sçais que me trouvant sur le déclin de l'âge ,  
Je voudrois voir mon Fils songer au mariage.

FRONTIN.

De vos ordres secrets je me suis acquité  
Avec beaucoup de zèle & de dextérité :  
Hier au soir j'employai mes soins & mon adresse  
Pour luy persuader de prendre une Maîtresse  
Qui portait ses desirs au lien conjugal ,  
Je le prêchai long-tems , & ne prêchai pas mal.  
Je suois sang & eau.

PYRANTE.

Quelle fut sa réponse ?

FRONTIN.

Ah belle tout-à-fait & digne qu'on l'annonce !

PYRANTE.

Eh bien il répondit ?

FRONTIN.

Il ne répondit rien ,

Mais , Monsieur , mon discours l'endormit assez bien.

LYSIMON.

Il se moque de vous.

FRONTIN.

Non , je me donne au Diable.

PYRANTE.

Je crois que ce qu'il dit est assez veritable.  
Ainsi donc tes discours ont esté sans effet ?

FRONTIN.

Pardonnez-moy vraiment. J'en suis très satisfait.  
En voici les raisons en fort peu de paroles.  
Ce matin . . .

## L'IRRESOLU.

LYSIMON.

Il vous va conter des fariboles.

FRONTIN.

Eh mais, si Monsieur veut contrarier toujours ;  
Je ne finirai pas mon récit en deux jours.

PYRANTE.

Eh laissez-le parler.

FRONTIN.

Ce matin donc mon Maître,  
Au moment que le jour commençoit à paroître,  
S'est levé tout joyeux. Cher Frontin, m'a-t-il dit,  
Tes discours ont long-tems occupé mon esprit.  
Tout bien considéré je me trouve en un âge  
Où je dois en effet songer au mariage.  
Je ne balance plus, le dessein en est pris.

PYRANTE.

Plus agreablement pouvois-je être surpris ?  
Tien ; voilà deux Louis pour la bonne nouvelle.

FRONTIN.

Très-obligé. Je sors. Mon Maître me rappelle,  
Je l'habille ; il se rait. Quand il est habillé,  
Je rêve, me dit-il, tantôt tout éveillé.  
Qui moy me marier ? Ah je n'ai point d'envie  
D'aller risquer ainsi le repos de ma vie.

LYSIMON.

Je vous l'avois bien dit, qu'il se moquoit de vous.

PYRANTE.

Allons Coquin, rends-moy mes deux Louis.

FRONTIN.

Tout doux.

Ceci ne finit pas comme on pourroit le croire.  
Ecoutez, s'il vous plaît, la fin de mon-histoire.  
Il sort : A son retour il paroît tout changé.  
Il brûle de se voir par l'hymen engagé.  
D'un semblable projet je ne faisois que rire :  
Mais comme il m'a permis de venir vous le dire  
Et de vous assurer qu'il ne changera point,

# COMEDIE.

9

Je crois qu'il ne peut plus reculer sur ce point.

PYRANTE.

C'est bien dit : Il me craint, il m'aime, il me respecte.

Sa résolution ne peut m'être suspecte.

Mais dis-moy.

FRONTIN.

Quoi, Monsieur ?

PYRANTE.

Je serois curieux

De sçavoir s'il n'a point encor jetté les yeux  
Sur quelque objet...

FRONTIN.

Eh oui. C'est ce qui fait sa peine.

PYRANTE.

Comment ? A-t-on pour lui du mepris, de la haine ?

FRONTIN.

Non ce n'est point cela. La peine où je le vois  
C'est qu'il aime, Monsieur, deux Belles à la fois.  
L'un de ces deux objets est une jeune Blonde  
Qui paroît à ses yeux la plus belle du monde ;  
Et l'autre est une Brune aux yeux vifs & perçans  
Dont les charmes sur lui ne sont pas moins puissans.  
Le sérieux de l'une & sa langueur touchante  
Lui disent qu'elle est tendre, & fidelle & constante,  
Mais l'enjouement de l'autre, & sa vivacité  
Ont un attrait piquant dont il est enchanté.  
Enfin passant toujours de la Blonde, à la Brune,  
Il les veut toutes deux & n'en choisit aucune,  
Et quant à moy, je crois que pour le rendre heureux,  
Il les luy faudroit faire épouser toutes deux.

PYRANTE.

Finis ce badinage, & tire-moy de peine.

Qui sont ces deux objets ?

FRONTIN.

Julie & Célimène.

Je ne m'étonne plus s'il a tant souhaité  
Que je logeasse ici.

FRONTIN.

Pour sa commodité  
Il a voulu loger avec Madame Argante,  
Et la chose en sera beaucoup moins fatigante,  
Car nous ferons l'amour sans quitter la maison.

PYRANTE.

Je m'étois bien douté que c'étoit la raison . . .

LYSIMON.

Si vous vous en doutiez, c'est par là ce me semble,  
Qu'il falloit éviter de loger tous ensemble.

PYRANTE.

Pourquoy?

LYSIMON.

Vous souffrirez sans en être honteux,  
Qu'à vos yeux votre Fils fasse le langoureux.

PYRANTE.

Sans doute.

LYSIMON.

Vous pourrez avoir la patience  
De l'entendre parler de flâme, de constance,  
Et vous tiendrez enfin à tous ces fots discours  
Que nos Amants transis rebattent tous les jours.

PYRANTE.

Où : mon Fils est d'un âge à sentir dans son ame  
Les tendres mouvemens d'une amoureuse flâme.

LYSIMON.

Les tendres monvemens ! Quels termes doucereux !  
Je crois qu'en un besoin vous seriez amoureux.

PYRANTE.

Non mon tems est passé : Mais comme en ma jeunesse

J'ai goûté les plaisirs d'une vive tendresse,  
Je dois trouver fort bon que mon Fils à son tour  
S'abandonne aux transports d'un legitime amour.

**J**e ne condamne point ce que j'ay fait moy-même.  
**J'**aimois quand j'étois jeune, il faut que mon Fils  
 aime.

LYSIMON.

**M**ais pouvez-vous souffrir qu'il songe à s'allier  
 Avec Madame Argante ? Elle est folle à lier.

PYRANTE.

**O**ui, mais ses Filles sont aussi sages que belles.

LYSIMON.

**E**lles ont peu de bien..

PYRANTE.

**M**on Fils en-a pour elles.

LYSIMON.

**J**e ne répliquè rien tant je suis en courroux.

**M**ais je vous avertis que je romps avec vous :

**P**lus de commerce ensemble. . Adieu, je me retire.

PYRANTE.

**A**dieu donc.

LYSIMON.

**S**erviteur.



## SCENE III.

PYRANTE, FRONTIN.

PYRANTE.

**I**L faut le laisser dire.

**Q**ue Dorante choisisse en toute liberté

**J'**y consens, mais voici ce que j'ay projeté.

**J**e vais tout au plutôt trouver Mc. Argante

**P**our tâcher d'obtenir qu'elle accorde à Dorante

**J**ulie ou Celimene, après qu'il m'aura dit

**C**elle qui luy convient.

# L'IRRESOLU, FRONTIN.

Voylà sans contredire

Le plus sage dessein que l'on pût jamais prendre.

Allez l'exécuter, & moy je vais attendre

Que Dorante...

PYRANTE,

Sur tout, parle luy sagement,

Et ne luy marque rien de mon empressement.



## SCENE IV.

FRONTIN *seul.*

J'Ajais Pere fut-il ni meilleur, ni plus sage ?  
Mais j'apperçoy mon Maître. On voit sur son  
visage

L'irresolution peinte avec tous ses traits.

Puisqu'il ne me voit pas, approchons de plus près.



## SCENE V.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

AH! te voilà Frontin.

FRONTIN.

Oùi, Monsieur, c'est moy-même.

DORANTE *se promenant.*

Frontin.

FRONTIN.

Monsieur.

DORANTE.

Je suis dans une peine extrême. . .

Le Carrosse est-il prêt ?

FRONTIN.

Oùi , depuis ce matin.

DORANTE.

Je m'en vais. Tu diras à mon Pere. . . Frontin

Tu ne lui diras rien.

FRONTIN.

Bon , la chose est facile.

DORANTE *s'en va , puis il revient.*

Qu'on ne m'attende point. Je dois dîner en Ville,

FRONTIN.

Cela suffit.

DORANTE *se promenant toujours.*

Je croy qu'il seroit à propos. . .

Frontin. Dis au Cocher qu'il ôte les Chevaux,

Je ne sortiray point.

FRONTIN.

Vous avez une affaire. . .

DORANTE.

Fais ce que l'on te dit.

FRONTIN.

Soit , je m'en vais le faire.



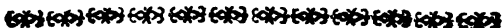
## SCENE VI.

DORANTE *seul.*

Enfin. . . J'auois mieux fait cependant de sortir.  
 Eh ne te presse point de l'aller avertir.  
 Mais il ne m'entend plus. Restons. Le Mariage

Est un joug trop pesant, & plus je l'envisage. . .

Non, ne nous mettons point au rang de ces Maris  
Dont le sort. . .



## SCENE VII.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

**A**H ! Frontin, voilà mon parti pris,  
FRONTIN.

Tout de bon ?

DORANTE.

Tout de bon.

FRONTIN.

Quoy déjà ?

DORANTE.

Chose sûre.

FRONTIN.

Tant pis. Cela n'est pas d'un favorable augure.

DORANTE.

Pourquoy ?

FRONTIN.

Quand vous voulez decider promptement,  
Cela ne dure au plus que le quart d'un moment.

DORANTE.

Non c'en est fast, se dis-je, & pour toute ma vie.

FRONTIN.

En jureriez-vous ?

DORANTE.

Ouy.

FRONTIN.

J'en ay l'ame ravie.

Laquelle épousez-vous ?



# COMEDIE.

DORANTE.

15

Laquelle ?

FRONTIN.

Ouy dittes-moy,

Est-ce Julie à qui vous donnez votre foy ?

C'est elle assurément. Je voy que je devine,

Mais vous tournez la tête, & vous faites la mine.

Prenez-vous Celimene ? hem ? vous ne dites mot.

DORANTE.

Ne cesseras tu point de parler comme un sot ?

FRONTIN.

Comment ?

DORANTE.

J'épouserois Julie ou Celimene ?

FRONTIN.

Où, vraiment, & je croy la chose bien certaine.

DORANTE.

Et sur quoy le crois-tu ?

FRONTIN.

Plaisante question !

N'en aviez vous pas pris la resolution ?

DORANTE.

Où, tu dis vray. Mais grace à mon heureuse étoile,

Je ne suis plus aveugle, & j'ay brisé le voile

Qui cachoit à mes yeux les dangers & l'ennuy

Que dans le Mariage on effuye aujourd'huy.

Ouy, tout ce que je voy m'attriste ou m'épouvente.

Ma Femme sera prude, ou bien sera galante.

Prude, elle m'ôtera toute ma liberté,

Et voudra gouverner avec autorité.

Inquiette, jalouse, altiere, soupçonneuse,

Triste, vindicative, & surtout, querelleuse.

Si ma Femme est galante, à quoy suis-je exposé ?

Mari très-incommode, ou très apprivoisé,

Par trop de complaisance, ou par trop de scrupule,

D'un ou d'autre côté, je deviens ridicule.

Si je me mets au rang des maris trop prudents

Tranquille aux yeux de tous , jurant entre mes dents  
 Je n'entretiendray seul mon infidelle épouse ,  
 Que pour donner carrière à ma fureur jalouse ,  
 Et je ne réponds pas qu'enfin cette fureur...  
 Non , en fuyant l'hymen , j'évitte mon malheur.

FRONTIN.

Tenez vos sentimens ne sont plus à la mode.  
 Et tout cela , Monsieur , sent l'ancienne *methode*.  
 Autrefois sur l'honneur on étoit delicat ,  
 Un Mari qui s'en pique à present , est un fat.  
 Mais d'ailleurs ce qui peut calmer votre épouvante ,  
 Toute Femme après tout , n'est pas prude ou ga-  
 lante ,  
 Il en est d'une espece... ah ! d'une espece...

DORANTE.

Et bien ?

FRONTIN.

Des Femmes qui jamais ne chicannent sur rien ,  
 Et de qui la douceur égalant la sagesse...  
 La difficulté gît à trouver cette espece ;  
 On dit quelle est fort rare , & je le dis aussi ,  
 Mais je crois tout de bon qu'elle se trouve ici ,  
 Celimene & Julie...

DORANTE.

Où , l'une & l'autre est sage ,  
 J'en augure fort bien , mais point de mariage.

FRONTIN.

Mais tout à l'heure encor , vous m'avez assuré...

DORANTE.

J'ay changé de pensée & je m'en sçay bon gré.

FRONTIN.

Monsieur , permettez-moy de vous dire une chose.  
 Ne resolvez plus rien sans y mettre une clause.

DORANTE.

Une clause ? & pourquoi ?

FRONTIN.

C'est qu'en peu de moments

Vous

Vous avez quatre fois changé de sentimens.

DORANTE.

Quatre fois ?

FRONTIN.

Tout autant.

DORANTE.

Je ne le sçaurois croire.

FRONTIN.

J'en vais faire le compte il est dans ma memoire.

Item en s'éveillant mon Maître que voit-à

Souhaittoit une Femme.

DORANTE.

Où , je sçay bien cela.

FRONTIN.

Plus , s'étant habillé , mon-dit Maître trop sage

A blasphémé vingt-fois contre le mariage.

Item , il est sorti disant que son retour

Né seroit au plutôt que vers la fin du jour ,

Mais un quart d'heure après est rentré pour me dire

Qu'il s'alloit marier , ce qui m'a fait bien rire

Item le susdit Maître , en ce susdit moment

Dit au susdit Frontin , que craignant prudemment

Pour son front délicat quelque sensible outrage ,

Ou d'une prude au moins l'humeur fiere & sauvage

Il renonce à jamais au lien conjugal ,

Le tout bien supputé se monte le Total

Qui ne me paroît pas rehausser votre gloire ;

A quatre sentimens sauf erreur de memoire.

DORANTE.

Quand il est question , Frontin , de s'engager

Par les nœuds de l'hymen , on n'y peut trop songer.

FRONTIN.

Mais sur tout autre fait , comme sur cette affaire

Vous ne sçavez jamais ce que vous voulez faire.

Vous rêvez ?

DORANTE.

Après tout , de l'humeur dont je suis

B.

Je pourrai mieux qu'un autre éviter les ennuy  
 Et tous les accidens dont l'hymen nous menace.  
 Oüy, je sçai les moyens de parer ma disgrâce,  
 De faire que pour moy l'hymen ait des douceurs ;  
 Quand on fait un bon-choix , c'est le lien des cœurs.  
 Un Mari complaisant , liberal , jeune & tendre ,  
 Au bonheur d'être aimé peut aisément prétendre ,  
 Si lors qu'il se marie il possède le cœur  
 De celle , dont il veut faire tout son bonheur.  
 Son exemple est puissant sur l'esprit de la femme.  
 Vertueux , il soutient la vertu dans son ame ,  
 Rempli dégarde pour elle , il en est respecté ,  
 Fidele , il la maintient dans la fidélité.  
 Mille exemples enfin font aisément connoître  
 Que souvent les Maris font ce qu'ils veulent être.  
 Malgré les mœurs du tems , je veux me rendre heu-  
 reux .

En bornant à ma Femme & mes soins , & mes vœux ,  
 Et plus amant qu'Epoux , toujours la politesse  
 Suivra les doux transports de ma vive tendresse.  
 Voilà le vrai moyen d'être en repos , chéri ,  
 Et de faire au galant preferer le mari.

FRONTIN.

La chose en ce tems-ci me paroît difficile.  
 Quiconque y réussit peut passer pour habile ,  
 Mais ce miracle-là vous étoit réservé.

DORANTE.

Où , je prétends me faire un bonheur achevé.

FRONTIN.

Voyons donc maintenant à choisir des deux belles.  
 Votre cœur penche-t'il également pour elles ?

DORANTE.

Si je l'en'erois, Frontin, mon choix est déjà fait.

FRONTIN.

N'aimez vous point Julie ?

DORANTE.

Où , je l'aime en effet.

Sen aimable enjouement me ravit & m'enchanté.  
 Quel brillant ! Quel éclat !

FRONTIN.

Elle est vive & piquante.

Ses yeux quoy que muets demandent clairement,  
 Ce que sa bouche n'ose expliquer nettement.

DORANTE.

Je l'avouë entre nous, dès que je l'envisage,  
 Je n'ai plus de raisons contre le mariage.

FRONTIN.

Je fais de même avis. Or donc sans biaiser,  
 Il faut nous dépêcher, Monsieur, de l'épouser.

DORANTE.

M'y voilà resolu. . . Mais pourtant quand j'y pense,  
 Sa Sœur est bien aimable.

FRONTIN.

Elle est d'une indolence. . .

DORANTE.

Tu nommes indolence, un gracieux maintien,

Une douce langueur, un modeste entretien,

Tout ce qui fait enfin que l'on ne peut sans crime

Lui refuser au moins la plus parfaite estime.

Oùï, quoy que malgré moi Julie ayt tous mes vœux,

Je sens qu'avec sa Sœur, je serois plus heureux.

FRONTIN.

Prennons donc celle-ci. Bon, le voilà qui pense,

Votre choix est-il fait ?

DORANTE.

Non, je suis en balance,

Je ne sçai que résoudre, & d'une & d'autre part. . .

FRONTIN.

Ma foy m'en croirez-vous ? choisissez au hazard.

DORANTE.

Non Frontin, mais je sçais un moyen infallible

Pour sortir d'embarras.

FRONTIN.

Seroit-il bien possible ?

Si l'une des deux Sœurs a du penchant pour moy ;  
Dès que je le sçauray je lui donne ma foi,  
Celle qui m'aimera sera la plus aimable.

FRONTIN.

Parbleu cette pensée est assez raisonnable.  
Nerine peut sçavoir leurs secrets sentimens ,  
Elle m'aime , il est sûr que jamais deux Amants  
N'ont de secrets entr'eux , outre que d'ordinaire ,  
Toute Fille suivante est peu propre à se taire.  
Je vais sur ce sujet la faire raisonner.

DORANTE.

J'attendray ton retour pour me déterminer.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

### SCENE PREMIERE.

NERINE *seule.*



Allez, Monsieur, Frontin, comptez sur mon  
adresse ,

Je mourrai dans la peine, ou tiendray ma  
promesse.

Je puis fort aisément sonder deux jeunes  
cœurs

Dont le monde n'a point encor gâté les mœurs ,

# COMEDIE:

Et quand je n'aurois pas toute leur confiance,  
Comme je l'eus toujours dès leur plus tendre enfance,  
Je suis fine, & je sçay du cœur le plus discret,  
Arracher quand je veux, un amoureux secret.  
Sur tout je voudrois voir Celimene amoureuse,  
Car elle me paroît un peu trop dédaigneuse;  
Elle fait vanité de n'avoir nuls desirs,  
Et dans l'indifference elle met ses plaisirs.  
Triste état, à mon sens, que cette lethargie.  
Mais pour moi sans l'amour j'estime peu la vie.  
Finiſſons : & tandis que Madame est dehors,  
En faveur de Dorante employons nos efforts.  
Voici tout à propos, la prude Celimene.



## SCENE II.

CELMENE, NERINE.

NERINE.

**V**ous êtes bien rêveuse.

CELMENE.

Ouy, je suis fort en peine.

NERINE.

Et de quoy?

CELMENE.

Je ne sçay. Je venois te trouver.

Dis moy, ne sçais-tu point ce qui me fait rêver?

NERINE.

Tout franc, la question me paroît fort plaisante?

Comment vous ignorez ? ..

CELMENE.

Je ne suis pas contente.

C'est tout ce que je sçais.

## L'IRRESOLU,

NERINE.

Examinez-vous bien.

CE LIMENE.

Je cherche, j'examine, &amp; ne découvre rien.

NERINE.

Mauvais mal ! depuis quand êtes-vous si rêveuse ?

CE LIMENE.

Depuis trois jours.

NERINE.

Oh, oh, l'affaire est sérieuse.

Depuis trois jours ?

CE LIMENE.

Tu sçais que naturellement

Je me plais à rester dans mon appartement,

Que j'évite le monde, &amp; que toujours tranquille,

Je nourris mon esprit d'une lecture utile.

NERINE.

Eh bien ?

CE LIMENE.

Depuis trois jours je ne me connois plus.

Pour me tranquilliser mes soins sont superflus.

Je vais, je viens, je suis inquiète, agitée.

NERINE.

Pauvre enfant ! Je vous trouve aussi plus ajustée  
Qu'à l'ordinaire.

CE LIMENE.

Où, mais je ne sçais pourquoi.

NERINE.

Des mouches, des rubans. Ah qu'est-ce que je voy !

Vous avez mis du rouge !

CE LIMENE

Il faut suivre la mode

NERINE.

Quoy, vous qui la trouviés ridicule, incommode ?

CE LIMENE.

Ah ma chère ! Aide-moy de grace, à deviner

D'où vient ce changement qui paroît t'étonner.



# COMEDIE.

23

NERINE.

Ne le sçavez-vous pas ?

CELIMENE.

Non, ma peine est extrême,  
Je ne sçaurois encor me deviner-moy-même.

NERINE.

Je m'en vais vous ayder. Là ; regardez-moy bien.  
Bon.

CELIMENE.

Parle franchement & ne me cache rien.

NERINE.

Non, non. Depuis un tems je me suis aperçüe,  
Que notre Chevalier jette sur vous la veüe,  
Qu'il vous dit des douceurs .. Je crois que m'y voilà.

CELIMENE.

Si tu ne sçais pas mieux deviner que cela,  
Nous ne pourrons jamais sçavoir ce que je pense.

NERINE.

Excusez, s'il vous plaît, mon peu d'experience  
Je viens de m'essayer dans l'Art de deviner,  
Et dans un coup d'essay l'on peut mal raisonner.  
Voyons si cette fois je serai plus habille.  
C'a, depuis quand Dorante est-il en cette Ville ?

CELIMENE.

Eh mais... depuis trois jours, justement.

NERINE.

Justement.

Vous avez remarqué la chose, exactement.

CELIMENE.

Eh bien, Nerine.

NERINE.

Eh bien ... Je n'ay plus rien à dire;

CELIMENE.

Cela ne suffit pas, acheve de m'instruire.

NERINE.

Ceci commence donc à vous intéresser ?

Plus que le Chevalier.

NERINE.

Je le puis bien penser.

CELIMENE.

Poursui donc.

NERINE.

Vous étiez solitaire & tranquille ;  
Nourissant votre esprit d'une lecture utile,  
Maintenant, tout cela ne vous divertit plus ;  
Pour vous tranquilliser vos soins sont superflus ,  
Et c'est depuis trois jours sans en sçavoir la cause  
Que vous sentez en vous cette métamorphose.

CELIMENE.

Il est vrai.

NERINE.

Confrontons bien curieusement  
Le retour de Dorante , & votre changement ,  
Et si ces deux faits-là forment la même époque ,  
Nous connoîtrons bientôt le mal qui vous suffoque.  
Depuis trois jours Dorante est de retour ici.  
Votre humeur a changé depuis trois jours aussi ,  
Donc , ce que je conclus la belle sérieuse ,  
C'est que depuis trois jours vous êtes amoureuse.

CELIMENE.

Crois-tu cela ?

NERINE.

Sans doute , & dès hier je vis..

CELIMENE *en soupirant.*

A te dire le vrai , je suis de ton avis.

Adieu. J'ay trop parlé.. Mais-dis-moy , pour m'instruire

N'aurois-tu point encor quelque chose à me dire ?

NERINE.

Non.

CELIMENE

Crois-tu que Dorante ait du goût pour ma Sœur ?

Ce

## COMEDIE.

25

« Ce n'est pas que Dorante ait fort touché mon cœur  
« C'est curiosité plutôt que jalousie.  
« Curiosité pure.

NERINE.

Ouy. Pure hypocrisie.

CE LIMENE.

« Que dis-tu ?

NERINE.

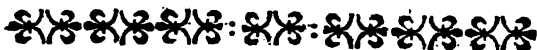
« Que je vais travailler de mon mieux ,  
« Afin de contenter vos desirs curieux.  
« Mais si vous m'en croyez , & si vous voulez plaire ,  
« De toutes ces façons tâchez à vous défaire ,  
« Et pour vous dire net , ce qu'il faut sur ce point ,  
« Vous faites l'innocente & vous ne l'êtes point.



## SCENE IIL

NERINE *seule.*

**L** A solitaire en tient , & me voilà contente.  
Nous pourrons à present déterminer Dorante.



## SCENE IV.

JULIE, NERINE.

**J**ULIE *entre en chantant & en dansant.*

**J** E ne sçay pas pourquoy mille gens chaque jour  
Sur un ton langoureux se plaignent de l'amour.  
Et comment on soutient qu'une vive tendresse

C

Fais soupirer , gemir , & languir de tristesse ;  
 Pour moy Nerine , j'aime , & j'aime de bon cœur ,  
 Cela n'a pourtant rien changé dans mon humeur.

NERINE.

Vous aimez ? Cet aveu me paroît fort sincere.

JULIE.

Oh ! je ne suis pas Fille à t'en faire un mystere.

NERINE.

J'en sçay qui ne sont pas aussi franches que vous.

JULIE.

Moy j'aime & je le dis , l'amour en est plus doux.  
 D'Amantes & d'Amans chaque Pais abonde ;  
 Pourquoi rougir d'un feu qui brûle tout le monde.

NERINE.

L'amour est en effet , un puissant Potentat ,  
 Le guerrier petulent , le grave Magistrat ,  
 Le douxereux Abbé , le Procureur avide ,  
 L'Avocat babillard & l'usurier perfide ,  
 Le Vautour son Confrere & tous les animaux ,  
 Jeunes , vieux , doux , cruels , sur terre ; dans les eaux  
 Tout est bon gré , malgré , soumis à son Empire ,  
 Ainsi l'on peut aimer sans craindre de le dire.

JULIE.

Les exemples du moins ne me manqueront pas.

NERINE.

Celuy que vous aimez adore vos appas  
 Sans doute ?

JULIE.

A dire pray , je n'en sçay rien encore.

NERINE.

Comment ! vous l'ignorez ?

JULIE *en sautant.*

Vrayment ouy je l'ignore.

NERINE.

Mais je ne voy pas là de quoi rire & sauter.

JULIE.

J'aime pour mon plaisir , & non pour m'attrister.

# COMEDIE.

27

NERINE.

Vous m'avoüerez du moins que cette incertitude  
Doit mettre en votre esprit un peu d'inquiétude.

JULIE.

Point. Si celui que j'aime a de l'amour pour moy,  
Je veux pour l'en payer l'aimer de bonne foy.  
S'il prétend m'honorer de son indifferenco,  
Bien loin de me piquer d'une sorte constance,  
Avant qu'il soit huit jours je m'en consoleray,  
Et par quelque autre amour je me détacheray.  
De l'humeur dont je suis vois-tu, rien ne m'afflige.

NERINE.

J'aime assez cette humeur.

JULIE.

Point de chagrin te dis-je.

Il faut prendre l'amour comme un amusement.

DORANTE

Ne me direz vous point quel est l'heureux amant ?...

JULIE.

C'est Dorante.

NERINE.

Dorante ?

JULIE.

Ouy, Dorante lui-même.

Ne te paroît-il pas meriter que je l'aime ?

NERINE.

Je le trouve au contraire un Cavalier parfait,  
Et j'approuve le choix que votre cœur a fait.

JULIE.

Ah ! je voudrois qu'il fût à quel point je l'estime.

NERINE.

Ne souhaitez-vous rien de plus ?

JULIE.

Seroit-ce un crime

De souhaiter aussi qu'il m'aimât tendrement ?

NERINE.

Non. Ne desirez-vous que cela seulement ?

C ij

## L'IRRESOLU,

JULIE.

Mais je voudrois aussi pour me prouver sa flame,  
Qu'il pût me demander & m'obtenir pour Femme.

NERINE.

Ensuite ?

JULIE.

Ensuite, ensuite ; Oh demeurons-en là,  
Mes vœux jusqu'à présent ne passent point cela.

NERINE.

Dorante à ce qu'on dit, vous croit un peu volage ;  
Et craint votre inconstance après le mariage.

JULIE.

Non. Dussent me railler les Femmes d'aujourd'huy,  
Tous mes vœux, tous mes soins ne seront que pour  
luy,

Mais à condition, pour prix de ma tendresse,  
Que je lui tiendrai lieu de femme & de maîtresse.  
S'il s'en tient à l'estime & porte ailleurs l'amour . . .

NERINE.

Vous n'êtes point ingrate, à beau jeu, beau retour

JULIE.

Non, mais . . .

NERINE.

Si vous voulez suivre cette methode,  
Je garantis bien-tôt le futur à la mode.  
Car il est statué par les loix d'aujourd'huy  
Qu'un Mari du bel air n'aime jamais chez luy.

JULIE.

Ma Mere vient, adieu ; garde toy de lui dire . . .





## SCENE V.

Me. ARGANTE, JULIE,  
NERINE.

Me. ARGANTE à Julie.

**Q**ue faites vous ici ? Vîte, qu'on se retire,  
Et sur-tout, ayez soin de rester là dedans.  
NERINE.

Ouy.

JULIE *faisant la reverence, & des mines à Nerine.*

Je m'en vais.



## SCENE VI.

Me. ARGANTE, NERINE.

Me. ARGANTE.

**Q**uelqu'un est-il venu ceans ?  
NERINE.

Ouy, Madame, j'ay vû le bon homme Pyrante  
Qui venoit vous parler d'une affaire importante.

Me. ARGANTE *vivement.*

Et dis moy ma mignone, étoit-il avec lui ?

Ciiij

# L'IRRESOLU, NERINE.

Qui donc ?

Mc. ARGANTE.

Dorante.

NERINE.

Non.

Mc. ARGANTE.

Se peut-il qu'aujourd'hui

Il ne soit pas venu pour me rendre visite?

NERINE.

Non, je ne l'ay point vû. Vous êtes interdite.

Mc. ARGANTE.

Mais de sa part au moins, on est venu sçavoir

Comment je me portois, & s'il pouvoit me voir.

NERINE.

Encor moins.

Mc. ARGANTE.

Comment donc ?

NERINE.

Ouy, j'en suis bien certaine

Mc. ARGANTE.

Dis-moi, n'a-t'il point vû Julie ou Celimène?

NERINE.

Tout aussi peu.

Mc. ARGANTE.

Tant mieux. Je respire.

NERINE.

Comment ?

Mc. ARGANTE.

Je ne me sens pas d'aise & de ravissement.

NERINE.

Et d'où vous vient, Madame, un tel excès de joye.

Mc. ARGANTE.

Tu le sçauras, Dorante. Il faut que je le voye.

J'acheverai bien-tôt ce que j'ay commencé.

NERINE.

Quoi donc ?



# COMEDIE.

31

Me. ARGANTE.

Par un regard qu'hier il m'a lancé,  
J'ay vû qu' il me trouvoit encor assez aimable.

NERINE.

Ei donc, vous vous moqués.

Me. ARGANTE.

Rien n'est plus véritable.

J'ay de l'experience.

NERINE.

Oh ! je n'en doute point.

Me. ARGANTE.

Et je ne prens jamais le change sur ce point ;  
Ca, Nerine, après tout, est-ce que je me flatte ?  
N'ay-je pas des attraits ?

NERINE.

Ils sont de vieille datte.

Me. ARGANTE.

Nerine.

NERINE.

Quant à moi je ne sçai point flotter  
Et je ne suis point fille à vouloir vous gâter :  
Chaque chose à son tems. Il faut vous mettre en tête  
Que jamais à votre âge on n'a fait de conquête ;  
Que cette gloire est due à des charmes naissans,  
Et non à des appas âgés de cinquante ans.  
En vain vous disputés contre le Baptistaire  
Par vos ajustemens, par le desir de plaire,  
Par le mélange adroit des plus vives couleurs,  
Par un ris attrayant, par de tendres langueurs,  
Et par tout ce qui peut avec le plus d'adresse,  
Pour conserver les cœurs imiter la Jeunesse.  
L'âge est un Ennemi qui nous trahit toujours,  
Jamais nous ne plaifons qu'au Printems de nos jours,  
C'est alors que sied l'Art de la Minauderie ;  
Sur l'arriere saison l'Art de la pruderie  
Convient, & si le cœur se laisse encor blesser  
On peut aimer sous cap, mail il faut financer.

C inij

Mc. ARGANTE.

Moy financer, Nerine ?

NERINE.

Ouy, la seule ressource

A votre âge, est d'avoir des appas dans sa bourse.

Mc. ARGANTE.

Soit, je financeray, mais légitimement,

Je ne veux me lier que par le sacrement.

NERINE.

Avec Dorante ?

Mc. ARGANTE.

Ouy.

NERINE.

Mais vous seriez sa Mère..

Mc. ARGANTE.

Vous êtes une forte.

NERINE.

Et là, point de colere

On ne nous entend point.

Mc. ARGANTE.

Nerine, je prétends

Être comme j'étois à l'âge de vingt ans.

NERINE.

Voilà je vous l'avoué une belle vieillesse.

Mc. ARGANTE.

Non, non, crois-moy, je suis encor dans ma jeunesse.

NERINE.

A vos discours, Madame, on le croira fort bien,

Mais à votre visage, hom, l'on n'en croira rien.

Et d'ailleurs vous avez deux Filles très nubiles..

Mc. ARGANTE.

Ah ! c'est mon desespoir &amp;c. .

NERINE.

Plaintes inutiles..

Il faut les marier.

Mc. ARGANTE.

Sans ces friponnes-là,

Je n'aurois pas trente ans.

NERINE.

Ouy, je croy bien cela.

Mais malheureusement on vous en croit cinquante.  
Combien vous donnez-vous ?

Me. ARGANTE.

Mais j'en ai bien quarante.

NERINE.

Quarante ?

Me. ARGANTE.

Je te vais confier un secret ;

Garde toi bien. . .

NERINE.

Je suis d'un naturel discret.

Me. ARGANTE.

Feu Monsieur mon Mari. . . Devant Dieu soit son  
ame ,

Mais c'étoit un grand sot.

NERINE *faisant la reverence.*

Je le sçay bien , Madame.

Me. ARGANTE.

Or donc , feu mon Mari voulut bien m'épouser.

Pour ma seule beauté. Sans vouloir mepriser ;

Étois comme je suis , fraîche , vive , charmante.

Il avoit bien en fond trois mille écus de rente.

Mais je connus depuis qu'il avoit de surplus

En Billets au porteur , plus de cent mille écus.

Cinq ans avant sa mort il m'en fit confidence ,

Et je sçus me contraindre à tant de complaisance

Que le pauvre benêt crut que je l'aimois fort.

Et qu'il me confia ses billets. Il est mort

Grace au Ciel , & je puis en fort belles especes

Recompenser les feux. . .

NERINE.

Voilà de bonnes pieces :

Aux dépens du défunt vous avez des appas ;

Qu'un jeune homme à coup sûr ne méprisera pas.

Voilà ce qu'à Dorante il faudroit faire entendre.

NERINE.

A Dorante?

Me. ARGANTE.

Au plutôt.

NERINE.

Je commence à comprendre.

Me. ARGANTE.

Veux-tu luy parler ?

NERINE.

Ouy.

Me. ARGANTE *l'embrassant.*

J'ay toujours bien compté

Que tu m'aimois, Nerine, avec sincérité.

Fais donc agir pour moy tes soins & ton adresse ;

Et dis luy que s'il veut répondre à ma tendresse

Mes billets sont à luy.

NERINE.

Fort bien : cela suffit.

Me. ARGANTE *de s'en allant.*

Ce petit fripon-là me fait tourner l'esprit.

~~SCENE VI.~~

## SCENE VII.

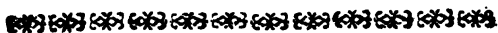
NERINE *seule.*

**M**E voilà grace au Ciel, l'unique confidente  
De nos deux jeunes Sœurs & de Madame Ar-  
gante.

Qu'un petit homme aimable est dangereux ! Ma foy ;  
Je crains fort qu'à mon tour je ne l'aime aussi moy ;  
Franchement si j'étois faite pour y prétendre...

*A Dorante.*

Vous venez à propos.



## SCENE VIII.

DORANTE, NERINE, FRONTIN.

DORANTE.

**E**T bien vas-tu m'apprendre  
 Quelque chose qui puisse enfin fixer mes vœux ?

NERINE.

Je ne sçay, mais enfin, vous êtes trop heureux.

Oh ça, pour commencer, Celimène vous aime.

DORANTE.

Ne te trompes-tu point ?

NERINE.

Je le sçay d'elle-même.

Avant vôtre départ je l'avois soupçonné.

Vôtre retour fait voir que j'ay bien deviné.

DORANTE.

Pour moi qui n'en jugeois que selon l'apparence,

J'avois presque compté sur son indifférence.

NERINE.

Aussi, quand j'ay tâché d'éclaircir mes soupçons.

Si vous sçaviez combien elle a fait de façons,

Elle vouloit parler. Une honte secrète

L'empêchoit tout à coup d'avouer sa défaite,

Elle s'efforçoit même, admirés sa pudeur,

Jusques à se cacher le trouble de son cœur ;

Mais enfin son amour à trahi son adresse.

Un mouvement jaloux m'a marqué sa tendresse.

DORANTE.

Ah ! que cette pudeur relève ses appas !

Et que j'aime à la voir dans un tel embarras !

Qu'un Amant delicat , apprenant ses allarmes ,  
 Ses troubles , ses combats , trouve en elle de charmes !  
 Quel trefor est un cœur qui n'a jamais aimé  
 Et qui n'ose avouer que l'amour l'a charmé ;  
 Et qu'heureux est l'Amant à qui le sort prepare  
 Les solides plaisirs d'un triomphe si rare !  
 Conçois-tu bien, Frontin , jusqu'où va mon bonheur ?

FRONTIN.

Ouy, la pudeur , Monsieur , je suis pour la pudeur.

*à Nerine.*

As-tu de la pudeur toy ?

DORANTE.

*Sage Celimens*

D'un cœur irrésolu vous triomphés sans peine ;  
 Ouy, vous avez déjà mon estime & mes vœux ;  
 Vous m'aimez , & c'est vous qui me rendrez heureux.

NERINE.

Ainsi vous renoncez désormais à Julie ?

DORANTE.

Il le faut bien, Nerine. Est-il une folie  
 Plus grande , que d'aimer qui ne nous aime pas ?

NERINE.

Elle vous aime aussi.

FRONTIN.

*Bon , nouvel embarras.*

DORANTE.

J'e suis aimé-dis-tu , de Julie ?

NERINE.

*Ouy, vraiment.*

Elle en a fait l'avén tout naturellement ,  
 Même elle a souhaité que l'on pût vous l'apprendre ,  
 Et voudroit bien sçavoir ce qu'elle en doit attendre.  
 Si vous voulez l'aimer , elle vous aimera ,  
 Si vous la méprisez , elle se guérira ;  
 Si vous êtes constant , elle sera fidelle.  
 Et si vous souhaitez vous unir avec elle ,  
 Par les nœuds de l'hymen , elle y borne ses vœux .

# COMEDIE.

37

Et sera très-heureuse, en vous rendant heureux.

FRONTIN.

Et bien, qu'en dites-vous ?

DORANTE *après avoir rêvé.*

Ce qu'il faut que j'en dise

On ne peut trop louer une telle franchise,

Et dans ce libre aveu dont je suis enchanté,

J'admire les effets de sa sincérité.

Je voulois être aimé d'une Fille sincère,

Je la trouve en Julie, elle a droit de me plaire,

Sans la sincérité qu'il faut toujours chercher,

La plus rare beauté ne sçauroit m'en toucher.

Une femme sincère est un trésor si rare,

Que dès qu'on la rencontre il faut qu'on s'en empare;

Et quel bonheur encor, quand l'esprit, la beauté,

Mille agrémens sont joints à la sincérité !

Tous ces charmes, Frontin, se trouvent dans Julie,

Et le sort m'offre en elle une fille accomplie.

FRONTIN.

Vous l'épouserez donc ?

DORANTE,

Ouy, je voy que nos cœurs

Sont...

FRONTIN.

J'entens, vous allez épouser les deux sœurs.

DORANTE.

Quel discours !

FRONTIN.

Par ma foy, c'est la suite du vôtre;

NERINE.

Les prendrez vous ensemble, ou bien l'une après l'autre ?

DORANTE.

Je voudrois n'être aimé que de l'une des deux.

NERINE.

Vous ne vous plaignez donc que d'être trop heureux ?

DORANTE,

Le moyen de choisir ?

## L'IRRESOLU,

NERINE.

Votre malheur est rare,  
Et la plainte est nouvelle autant qu'elle est bizarre.  
Mais vous avez le don de charmer tous les cœurs,  
Et vous ne sçavez pas encore tous vos malheurs.

DORANTE.

Comment donc ?

NERINE.

Je connois une jeune pouponne  
Qui voudroit vous pouvoir offrir une Couronne,  
Et qui pour abréger les discours superflus,  
Veut payer votre cœur plus de cent mille écus.

FRONTIN.

Cent mille écus ?

NERINE.

Comptants.

FRONTIN.

La peste quelle somme !

Vite, dis nous comment cette belle se nomme.  
Cent mille écus, Monsieur, en argent bien compté.  
Cela vaut la pudeur & la sincérité.

DORANTE.

Tu railles.

NERINE.

Non l'amour, je croi, la rendra folle.  
On vient de me charger de vous porter parole.

FRONTIN.

Veut elle épouser ?

NERINE.

Ouy.

FRONTIN.

Monsieur donne sa foy,  
Mais il faut cent Louis de pot de vin pour moy.  
Nerine, quelle est donc cette beauté charmante ?

NERINE.

Devinez.



COMEDIE.  
DORANTE.

39

Je ne puis.

NERINE.

Eh bien c'est...

DORANTE.

Qui?

NERINE.

Me. Argante.

Ce qu'elle sent pour vous lui cause des transports...

DORANTE.

Madame Argante m'aime?

FRONTIN.

Elle à le Diable au corps.

Ca voyons qui des trois aura la marchandise.

D'un côté la pudeur, de l'autre la franchise,

D'autre part on nous vient offrir cent mille écus.

Ma foy prenons l'argent, & laissons les vertus.

NERINE.

Du siècle où nous vivons c'est assez-là l'usage.

DORANTE.

Qui? moi? J'épouserois une Femme à son âge?

FRONTIN.

Fort bien.

NERINE.

Je vais les faire espérer toutes trois

Pour vous donner le tems de fixer vôtre choix.

Jusqu'au revoir, Frontin.

FRONTIN.

Adieu belle Poulette.





## SCENE IX.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

C Onçois-tu l'embarras où tout cela me jette ?  
FRONTIN.

Ouy, pour vous empêcher de déterminer rien,  
Toutes trois vous aimer ! Fi, cela n'est pas bien.

DORANTE.

Oh pour leur Mere, non, mais ce qui fait ma peine,  
C'est, qu'en luy demandant Julie, ou Celimene...



## SCENE X.

DORANTE, LE CHEVALIER,  
FRONTIN.LE CHEVALIER *du côté d'où il entre.*

C Riez, pefftez, jurez autant qu'il vous plaira,  
Je vous dis en un mot, que cela se fera.  
Maugrebleu du vieux fou.

FRONTIN.

Vous êtes en colere,

A qui parliez-vous-là ?

LE CHEVALIER.

Je parlois à mon Pere.  
Bon

# COMEDIE.

41

Bon jour, Frontin.

FRONTIN.

Je suis vôtre humble Serviteur.

LE CHEVALIER.

J'enrage.

FRONTIN.

Vous voilà de bien mauvaise humeur.

LE CHEVALIER.

Et qui n'y seroit pas ? Mon Pere en est la cause ;  
Il veut me gouverner.

FRONTIN.

Voyez la belle chose.

Un Pere qui veut mettre un fils à la raison,  
Il a perdu l'esprit.

LE CHEVALIER.

Ay-je tort, dis-moy ?

FRONTIN.

Non.

On devoit autrefois du respect à son Pere ;  
Mais à présent, Monsieur, oh ! c'est une autre affaire.

LE CHEVALIER.

La vieillesse est toujours sujette à radotter.  
Cependant les vieillards veulent nous regenter.  
Mais je soutiens morbleu que c'est à la jeunesse  
De prétendre à bon droit gouverner la vieillesse.  
L'esprit des jeunes gens est mâle & vigoureux,  
Et celui des vieillards est foible & langoureux.  
Mais je voi d'où leur vient l'ennui qui nous tracasse.  
Ils enragent morbleu de nous quitter la place.  
Ah ! Bon jour donc Dorante.

DORANTE *sortant de sa rêverie.*

Ah ! Chevalier bon jour.

LE CHEVALIER.

Jé pense qu'à la fin te voilà de retour.  
T'avois-je déjà vu depuis ton arrivée ?

DORANTE.

Non. Et l'occasion ne s'en est pas trouvée.

D

## L'IRRESOLU,

LE CHEVALIER.

Que jet'embrasse donc. Ma foi je t'aime bien,  
 Mon cher. Ton Pere est-il aussi fou que le mien ?  
 Parle donc.

DORANTE.

Mon Pere est un vieillard venerable,  
 Pour qui j'aurai toujours un respect veritable.

LE CHEVALIER.

Et si tu parles-là comme nos vieux Gantois.  
 Quitte ce sot langage, & parle-moy François.

DORANTE.

Je dis vray.

LE CHEVALIER.

Tu fais donc tout ce que tu veux faire ?

DORANTE.

Ouy. Mais je fais aussi tout ce que veut mon Pere.

LE CHEVALIER.

Le mien me contredit du matin jusqu'au soir,  
 Et souvent par ses cris me met au desespoir.  
 A mes moindres desirs il cherche des obstacles.  
 J'aime le vin, le jeu, les femmes, les spectacles,  
 Les spectacles s'entend, pour y faire du bruit.  
 J'aime à dormir le jour, puis à courir la nuit,  
 A jurer, à médire, à ferrailler, à battre,  
 Mon Pere sur cela me fait le Diable à quatre,  
 Et ne peut concevoir que c'est là mon employ,  
 Et que nos jeunes gens sont tous faits comme moy.

FRONTIN.

Il a tort.

LE CHEVALIER.

Ay-je lieu de l'aimer, je te prie ?  
 Il veut même empêcher que je ne me marie.

DORANTE.

A te dire le vrai, je croy qu'il a raison.  
 Pourquoi te marier ? un Cadet de maison ?

LE CHEVALIER.

Et pafsanbleu, faut-il qu'un Cadet se morfondet

Et les aînés tout seuls peupleront-ils le monde ?  
Oh je veux peupler moy.

DORANTE.

Mais n'ayant pas de bien...

LE CHEVALIER.

Va, pour en acquérir je sçais un bon moyen.  
Nôtre vieille Maman, cette Madame Argante  
A de l'argent, dit-on, & cet argent me tente.  
Je prétens au plutôt épouser ses écus.

DORANTE.

Bon. Tu m'empêcheras d'effuyer un refus.

LE CHEVALIER.

Comment ?

DORANTE.

Je me prépare à demander Julie.  
Et je brûle de voir cette affaire accomplie.

FRONTIN.

Julie emporte donc la Victoire ?

DORANTE.

Oùy.

FRONTIN.

Ma foy.

C'est bien fait.

DORANTE.

Mais sa Mere a des desseins sur moy,  
Cela peut empêcher le bonheur ou j'aspire.  
Et comme un jeune Eoux est ce qu'elle désire,  
Dés que tu t'offriras...

LE CHEVALIER.

Elle mourra d'amour,

Je la livre à mes piés avant la fin du jour.  
Ma figure d'abord surprend, saisit, enchante.

FRONTIN.

Et croyez-vous peupler avec Madame Argante ?

LE CHEVALIER.

Non, son argent est tout ce que j'en veux tirer.

Dij.

Je suis jeune, elle est vieille, & j'ay lieu d'espérer...

FRONTIN à Dorante,

Si vous prenez Julie, & qu'il prenne la Mere,  
Monsieur le Chevalier sera vôtre beau-pere.

DORANTE.

Ouy, vraiment.

LE CHEVALIER.

Palsangbleu, Cela sera bouffon.

Tu me respecteras.

DORANTE.

Avec juste raison.

Ne nous amusons pas à railler davantage;  
Va t'en la demander toi-même en mariage.  
Ton compliment reçu j'iray la disposer....

LE CHEVALIER.

Affuré du succès, je vais me proposer.

La vieille a le goût fin, & le cœur le plus tendre!...

DORANTE.

Beau-pere hâtons-nous.

*Il veut passer devant, le Chevalier le retient.*

*Et passe gravement devant lui.*

LE CHEVALIER.

St. Après moy mon Gendre.

*Fin du second Acte.*





# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

PYRANTE, DORANTE, FRONTIN.

PYRANTE.



Je vous l'ay déjà dit, l'Indesolution;  
Mon Fils, est dangereuse en toute occasion.

DORANTE.

D'un homme irresolu la noble inquié-  
tude

Est l'ordinaire effet d'une profonde étude,  
D'un raisonnement sain, & des réflexions  
D'où naissent sur un fait plusieurs opinions.  
Un pareil Embarras n'est connu que du sage;  
Mais un esprit grossier suit ce qu'il envisage,  
Il ne voit qu'un seul point où tendent ses souhaits,  
Et l'embarras du choix ne l'arrête jamais.  
Pour moy, qui veur en tout agit avec prudence,  
Et qui crains de me voir seduit par l'apparence  
Je cherche, j'examine; & pour ne faillir pas,  
Je crois être obligé de marcher pas à pas.

PYRANTE.

Il raisonne fort juste, & qui le veut entendre  
Toujours à son avis est forcé de se rendre.

FRONTIN.

Moi je ne me rends point à ces belles raisons,  
 Tout irresolu visc aux petites Maisons.

DORANTE.

Maraut.

PYRANTE.

Tais-toy, Frontin. Vous ne devez pas craindre  
 Qu'à prendre aucun parti je veuille vous contraindre.  
 Je ne vous ay parlé que comme vôte ami,  
 Et je ne serai point complaisant à demi.  
 Pesez, examinez, j'ay resolu d'attendre  
 Et j'approuveray tout. Mais il m'a fait entendre  
 Qu'au mariage enfin vous étiez resolu.  
 Y-pensez vous toujours ?

FRONTIN.

Ouy, nous avons conclu ;  
 Et concluons encor, si cela peut vous plaire,  
 Qu'une Femme nous est de tout point nécessaire.

PYRANTE.

Vous choisissez Julie, à ce que l'on m'a dit.  
 Quoy ?

DORANTE.

Tanrôt ce dessein m'a passé par l'esprit ;  
 Mais depuis un moment j'ai changé de pensée.

FRONTIN *à part.*

Encore ? oh ! par ma foy, sa tête est renversée.

PYRANTE.

Auroit-elle pour vous marqué quelque froideur ?  
 Ou bien vous sentez vous du penchant pour sa sœur ?

DORANTE.

Point du tout.

PYRANTE.

Pourquoi donc, dites-le moy vous-même ;  
 N'épouser pas Julie ? hem ?

DORANTE.

Parce que je l'aime.



C O M E D I E .

P Y R A N T E .

Parce que vous l'aimez , vous ne l'épousez pas ?  
C'est par là qu'il faudroit . . .

D O R A N T E .

Non , elle a trop d'appas ,  
Et mon cœur pour Julie auroit tant de foiblesse ,  
Que de mes sentimens elle seroit maîtresse .  
D'abord j'avois pensé que pour se rendre heureux  
Il falloit de sa Femme être fort amoureux ,  
Mais j'étois dans l'erreur , & je tiens pour maxime ,  
Qu'on ne doit pour sa femme avoir que de l'estime .

P Y R A N T E .

Quel étrange système !

D O R A N T E .

Il est bien raisonné .

F R O N T I N .

Et moi je dis . . .

D O R A N T E .

Quoy ?

F R O N T I N .

Rien . Je me tiens condamné .

P Y R A N T E .

Vous vous formez , mon fils , de bizarres scrupules ,  
Que l'on pourra traiter de craintes ridicules ,  
Et je crois . . .

D O R A N T E .

Permettez que suivant mon dessein  
Je porte à Celimene & mes vœux & ma main ,  
Pour elle pénétré de la plus forte estime . . .

P Y R A N T E .

C'est là vous entêter d'une fausse maxime ,  
Et si vous y pensez pendant quelques momens . . .

D O R A N T E .

J'y pense , & la raison règle mes sentimens .

F R O N T I N .

Morbleu votre raison raisonne en précieuse ,  
Et je croy franchement qu'elle est un peu quineuse .

Tantôt elle dit blanc , tantôt elle dit noir ;  
 Elle blâme au matin ce qu'elle loue au soir ,  
 Sans cesse elle épilogue & n'est jamais contente ,  
 Et c'est un vray lutin qui toujours vous tourmente.

PYRANTE.

Tout franc pour un Valet c'est fort bien raisonner ,  
 La raison ne sert point à vous déterminer.

DORANTE.

Mais mon dessein est pris.

PYRANTE.

Avant que de rien faire

Il faut examiner mûrement cette affaire.  
 Consultez-vous encor pour n'agir point en vain ,  
 Et si vous persistez dans le même dessein  
 Mon Fils , bien loin d'y faire aucune résistance  
 Je vous donne déjà mon agrément d'avance.  
 Mais pour moy j'ay toujours esté d'opinion ,  
 Qu'on doit se marier par inclination.



## SCENE II.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

IL parle sensément.

FRONTIN.

Ouy , la chose est certaine.

DORANTE.

Etois-tu que je persiste à choisir Celimene ?

FRONTIN.

La belle question que vous me faites-là !

Et qui peut mieux que vous répondre de cela ?

DORANTE.

Fen répons. Mais enfin qu'en pense-tu ?

FRONTIN.

# COMEDIE.

FRONTIN.

Je pense

Que déjà sur cela vous êtes en balance.

Qu'après avoir formé vingt projets tour à tour,  
Vous reviendrez enfin au projet de l'amour.

DORANTE.

Où bien, détrompe-toi.

FRONTIN.

Je m'en ferois scrupule.

DORANTE.

De tous ces changemens je sens le ridicule.

J'ay choisi Celimene , & la reflexion

Ne détruira jamais ma résolution.

En vain à ce projet l'amour veut mettre obstacle.

FRONTIN.

Où si vous persistez , je veux crier miracle.

DORANTE.

Tu seras bien surpris ?

FRONTIN.

Oùi , Monsieur , par ma foy.

DORANTE.

Tu le serois bien plus , Frontin , si comme moy

Tu pouvois pénétrer jusqu'au fond de mon ame.

Car j'adore Julie , & pour vaincre ma flâme

Je me fais des efforts qu'on ne peut concevoir ;

Souvent de ma raison je combats le pouvoir.

Je voudrois quelquefois vaincre la résistance ,

Et quelquefois mon cœur fait pencher la balance . . .

Attends Frontin.

FRONTIN.

Quoy donc ?

DORANTE.

Je croy qu'en ce moment

L'amour sur la raison l'emporte hautement.

Julie à mon esprit s'offre avec tous ses charmes.

E

Qu'elle est belle, Frontin! Je suis dans des alarmes.,  
Non. . .

FRONTIN.

Ferme, résistez à la tentation.

DORANTE.

J'auray peine à tenir ma résolution.  
Je le vois à présent. Même pour *Celimene*,  
Je sens naître en mon cœur des mouvemens de haine.

FRONTIN.

De haine, dites-vous?

DORANTE.

Où. C'est-elle en ce jour  
Qui me force à quitter l'objet de mon amour.  
Sans cette estime enfin qu'inspire son mérite  
Je me livrais d'abord à l'objet que j'évite.  
Cette estime m'a fait entrevoir le danger  
Où guidé par l'amour je m'allois engager:  
La crainte du peril n'estonnoit point mon ame,

FRONTIN.

Et quel est ce peril?

DORANTE.

Celui d'aimer ma femme.  
Il n'est point de malheur égal à celui-là,  
Et j'ay mille raisons qui me prouvent cela.

FRONTIN.

Il faut donc pour la femme avoir beaucoup de haine?

DORANTE.

Non pas.

FRONTIN.

Et pourquoi donc épouser *Celimene*?  
Si vous la haïssez, devenu son Époux  
La haine ne fera que s'augmenter en vous.  
Vous vous appellerez les charmes de *Julie*,  
Et cela vous fera faire quelque folie.

DORANTE.

Sçais-tu que quelquefois tu raisonnes fort bien?

FRONTIN.

Oh, je n'en doute point, Monsieur. Le seul moyen  
Pour sortir d'embarras, est d'épouser la belle  
Qui sçait vous inspirer une ardeur si fidelle ;  
Il faut de bonne grace affronter le danger.

DORANTE.

Qui moy ? que par l'amour je me laisse engager ?  
Non : D'ailleurs je me sens un fond de jalousie...

FRONTIN.

Quoy ! vous seriez atteint de cette frenesie ?

DORANTE.

Oùï, Frontin, je serois jaloux au dernier point.

FRONTIN.

Sur ce pied-là, Monsieur, ne vous mariez point.  
Plus on craint le malheur, plus le malheur est proche,  
La Femme d'un jaloux, eût-elle un cœur de roche,  
Si quelqu'un du dépit saisit l'occasion,  
Ne sçauroit résister à la tentation.

DORANTE.

Et voilà justement ce qui cause ma crainte.  
Mais je ne pourrai point résister à l'atteinte  
Que l'estime ou l'amour porteront à mon cœur  
Tant que je serai libre, & pour fuir ce malheur.  
J'imagine un moyen...

FRONTIN.

Quel dessein est le vôtre ?

DORANTE.

Qui m'empêche à jamais d'épouser l'une ou l'autre.

FRONTIN.

Quel est-il ce moyen, ne le sçauray-je pas ?

DORANTE.

Tu seras étonné lorsque tu l'apprendras.

FRONTIN.

Mais curiosité devient impatiente.

DORANTE.

Je m'en vais épouser...

## L'IRRESOLU.

FRONTIN.

Qui donc ?

DORANTE.

Madame Argante.

FRONTIN.

Madame Argante ?

DORANTE.

Où.

FRONTIN.

Je conviens avec vous ;

Que c'est le vrai moyen de n'être point jaloux.

DORANTE.

Sans cela, tôt ou tard, je ferai la folie  
D'épouser malgré moy Celimene ou Julie.

FRONTIN.

D'ailleurs cent mille écus peuvent faire penser...



## SCENE III.

Mc. ARGANTE, DORANTE, NERINE,  
FRONTIN.

Mc. ARGANTE.

Où, je veux voir Dorante.

NERINE,

Et pourquoy vous pressera

Laissez-le se résoudre.

Mc. ARGANTE.

Oh je perds patience.

Comment, depuis une heure il résoud, il balance ?  
Riche comme je suis, aimable au dernier point...

FRONTIN.

La voici, parlez donc, &amp; ne balancez point.

Me. ARGANTE.

Je l'apperçoy luy-même. Il me cherche, Nerine,  
Il brûle de me voir.

NERINE.

Oh je me l'imagine.

FRONTIN à Dorante.

Comment, vous hésitez quand il faut déclarer ?..

DORANTE.

Ah, Frontin, donne moy le tems de respirer.

NERINE.

Je croy que votre aspect l'embarasse, Madame.

Me. ARGANTE.

Il m'aime, & n'oseroit me découvrir sa flamme.

En effet, mes appas ont jusques à ce jour

Inspiré du respect autant que de l'amour.

Mais je vais réchauffer le beau feu qui le guide,

Et deux de mes regards le rendront moins timide.

Bon jour, mon cher Dorante.

DORANTE.

Ah, Madame... Bon jour.

FRONTIN.

Où. Bon jour. Beau début pour lui parler d'amour.

Me. ARGANTE.

Je vous trouve à propos & j'en suis si ravie...

Avouiez franchement que vous avez envie

De découvrir votre cœur. N'est-il pas vrai, mon cher

FRONTIN.

C'est pour ce sujet là qu'il alloit vous chercher,

Madame, vos vertus, votre argent & vos charmes,

Font qu'il est obligé de vous rendre les armes,

Et que lorsqu'il vous voit il sent des mouvements...

Allons, Monsieur, allons, dites vos sentimens.

Me. ARGANTE.

Quoy donc! en nous voyant nos bouches sont muettes?

Voulez-vous que nos yeux soient nos seuls interprètes?

Sortons de l'embarras où nous jettent nos feux,

Pourquoy nous en tenir aux regards amoureux?

E. iij.

*A Nerine.*

Parlez, mon cher enfant. Vois-tu comme il soupire?

DORANTE.

*A Frontin.*

Madame, vos bontés... Je ne sçay que luy dire.

FRONTIN.

Faites vous un effort au moins dans ce moment.

*A Madame Argante.*

Mon Maître, à ce qu'il dit, vous aime éperdument.

Mc. ARGANTE.

Eperdument, Nerine. Ah quel comble de gloire!

NERINE.

Ma foy je n'en croy rien.

Mc. ARGANTE.

Pourquoy ne le pas croire,

Insolente?

FRONTIN.

Où, Madame est-elle hors d'estat

De captiver le cœur d'un homme délicat?

Apprenez que mon Maître est en fait de tendresse,

Plein de raffinement &amp; de délicatesse,

Et trouve des appas quand il a bien rêvé,

Où les autres, morbleu, n'en ont jamais trouvés.

NERINE.

En ce cas je me rends &amp; n'ay plus rien à dire;

Suivez les mouvemens que le cœur vous inspire.

Si Madame a pour vous de si charmants appas,

Vous pouvez l'adorer, je ne l'empêche pas.

Madame se croit belle, elle se rend justice,

D'ailleurs on voit souvent des amours de caprice.

Mc. ARGANTE.

Des amours de caprice ? est-ce que pour m'aimer

Il faut ?...

NERINE.

Non, je sçai bien que vous sçavez charmer.



COMEDIE.

55

Me. ARGANTE.

Des amours de caprice ! Ecoutez impudente ,  
Si vous vous avisez . . . Oh ça , mon cher Dorante  
Que dirons nous ?

DORANTE.

Et mais , . . . tout ce qu'il vous plaira.

Me. ARGANTE.

Qu'il est tendre & galant ! Jamais on n'aimera  
Comme nous nous aimons , n'est-il pas vrai ?

DORANTE.

Madame . . .

Me. ARGANTE.

J'aime son embarras , il exprime sa flamme  
Mieux que tous les discours . . .

DORANTE.

Oùi , Madame , il suffit . . .

Me. ARGANTE.

Que sa réponse est pleine & d'amour & d'esprit !  
Vous sçavez bien pour vous , tout ce que je veux faire

DORANTE.

Ah ! ce n'est point par là que je vous considère ,

FRONTIN.

Non. Il admire en vous une mûre beauté ,  
Un charmant embonpoint rempli de majesté  
Car il ne peut souffrir les tailles délicates.

Me. ARGANTE à Frontin.

Tu ne croirois jamais à quel point tu me flatas.  
C'a faites moy l'aveu de tous vos sentimens ,  
Secondez mes soupirs par des transports char-  
manis ;

Dites que ma beauté vous charme & vous enflamme ,  
Dites que mon portrait est gravé dans votre ame ,  
Et que si notre hymen ne se fait dans ce jour  
Vous allez expirer de tristesse & d'amour.

DORANTE.

J'allois vous proposer . . . Ah , Frontin , qu'elle est folle !

# L'IRRESOLU, Me ARGANTE.

Que dit-il ?

FRONTIN.

Que l'amour luy coupe la parole :

Me. ARGANTE.

C'est l'ordinaire effet des grandes passions.  
Mais vos tendres regards ont des expressions...  
De grace si. iſſez un ſi charmant langage,  
Je n'y puis plus tenir. A quand le mariage ?

DORANTE.

Eh mais... quand vous voudrez, dès demain, que ſçait-on ?

NERINE.

Quoy, Monsieur ! vous voulez l'épouſer tout de bon ?

FRONTIN.

C'est ſon deſſein, Nerine, & l'affaire eſt concluë.

NERINE.

Puiſque votre union eſt ſi bien réſoluë,  
Souffrez que la première en ce même moment,  
Je vous faſſe à tous deux mon humble compliment.

*A Dorante*

On m'avoit déjà dit, Monsieur, que la ſageſſe  
Chez vous eſtoit égale à la délicateſſe,  
Déjà plus d'une fois j'en avois vû l'effet ;  
Mais ceci paſſe encore ce que vous avez fait,  
Et preferer Madame à deux Fillès fort belles,  
C'eſt avoir ſur le goût des maximes nouvelles,  
C'eſt un trait ſingulier qui ſera fort vanté,  
Mais qui ſera, je croy, rarement imité.

*A Me. Argante.*

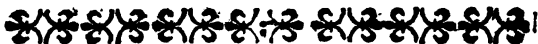
Je m'en vais informer Celimene & Julie  
Qu'à Monsieur, dès ce jour un doux hymen vous lie,  
Puiſſiez-vous vivre enſemble auſſi tranquillement  
Qu'on le doit eſperer d'un tel aſſortiment ;  
Puiſſiez-vous à Dorante inſpirer la tendreſſe,  
Puiſſe Dorante en vous trouver de la jeuneſſe,  
Et pour rendre le trait encor plus ſingulier.

Puissiez-vous à Monsieur donner un heritier.

*Elle s'en va en riant.*

FRONTIN.

La carogne !



# SCENE IV.

Me. ARGANTE, DORANTE,  
LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

**B**on jour Maman trop adorable,  
On a beau vous chercher, vous êtes introuvable.

Me. ARGANTE.

Pourquoi me cherchez-vous ?

LE CHEVALIER.

*Pour vous parler d'amour.*  
Il faut nous marier avant la fin du jour.

DORANTE. *à Frontin.*

Qu'il arrive à propos !

LE CHEVALIER.

*Ma flamme est violente.*  
Et je ne sçay pourquoy je vous trouve charmante.  
Je viens donc vous jurer que vous avez en moy  
Un protestant tout prêt à vous donner sa foy.

Me. ARGANTE.

Laissez-nous.

LE CHEVALIER.

Refuser un homme de ma sorte ?

**O**h ! nous nous convenons, ou le diable m'emporte.

Me. ARGANTE.

Ei donc, petit badin, vous vous passionnez.

LE CHEVALIER.

Et peut-on retenir l'amour que vous donnez ?

Pour vous voir un moment j'ay couru comme un lièvre.

Vous m'avez mis en feu. N'aurois-je point la fièvre ?  
Tâchez...

Me. ARGANTE.

Oh je vous croy, car j'ai scû de tout tems  
Inspirer des transports si prompts, si violents...

LE CHEVALIER *se jetant à ses genoux.*  
Que je meure à vos pieds si je ne vous adore.

Vous êtes ma Beauté, mon Soleil, mon Aurore.  
Ma grand Maman, daignez m'honorer d'un regard.

Me. ARGANTE.

Mon pauvre Chevalier, vous vous offrez trop tard.

LE CHEVALIER.

Est-il quelque Rival dont la flamme insolente?...

Me. ARGANTE.

Où, vous en avez un, le voilà. C'est Dorante.

DORANTE *au Chevalier, bas.*

N'en croy rien, Chevalier.

Me. ARGANTE.

Pour couronner nos feux.

Les doux nœuds de l'hymen vont nous unir tous  
deux.

LE CHEVALIER.

Bon, vous rêvez cela.

Me. ARGANTE.

Non je vous dis qu'il m'aime.

Si vous ne m'en croyez, demandez-le à luy-même.  
Il vient de m'assurer qu'il seroit mon Epoux.

LE CHEVALIER.

Dieu me damne, ma mère, il se moque de vous.

Me. ARGANTE.

Allons, avouez donc ce que Monsieur ignore.

COMEDIE.  
DORANTE.

39

Que faut-il avouer ?

Mc. ARGANTE.

Que votre cœur m'adore,

Et que vous me trouvez de si charmants appas,

Que Venus près de moy ne vous toucheroit pas.

*Al Chevalier.*

Vous allez voir, Monsieur.

DORANTE.

Madame, en conscience,

Rien n'est moins veritable.

FRONTIN *à part.*

Oh quelle impertinence !

Mc. ARGANTE.

Quoy ?

DORANTE.

Mon respect pour vous ne peut être égalé,

Mais pour vous aimer non, qu'il n'en soit point parlé.

Mc. ARGANTE.

Vous en avez menti, car je sçai le contraire.

LE CHEVALIER.

Je vous avois bien dit que vous rêviez, ma mere.

FRONTIN *à Dorante.*

Il falloit feindre.

DORANTE.

Non, je ne puis.

LE CHEVALIER.

Sur ma foy,

Ne vous attendez point à d'autre Epoux que moy.

Il refuse la main qui par vous est offerte ;

Mais qui peut mieux que moy réparer cette perte ?

C'a, je compte déjà notre hymen arrêté,

Ainsi je vais user de mon autorité,

J'entends, je veux, j'ordonne en pere de famille,

Que Dorante au plutôt épouse notre Fille.

Mc. ARGANTE.

Ma Fille ?

**L'IRRESOLU,  
LE CHEVALIER.**

Où, Julie. Il l'aime à la fureur,  
La friponne pour luy ressent la même ardeur.

**Me. ARGANTE.**

Vous ne répondez rien. Me dit-il vray, Dorante ?  
**FRONTIN.**

Quelque chose approchant.

**DORANTE.**

Tout franc, Madame Arganté,  
Monsieur le Chevalier vous convient mieux que moy,  
Vous êtes nés tous deux l'un pour l'autre.

**LE CHEVALIER.**

Où, ma foy.

**Me. ARGANTE.**

Quoy! par un feint amour vous m'aurez donc lournée?

**FRONTIN.**

C'est qu'il s'estoit mépris. La chose est réparée.

**Me. ARGANTE.**

Répondez, répondez; comment justifier?...  
**DORANTE.**

Je vous parle en ami, prenez le Chevalier.

**Me. ARGANTE.**

Traître.

**LE CHEVALIER.**

Belle Maman, souffrez que je vous prie  
Si c'est peu d'ordonner, qu'il épouse Julie.

**Me. ARGANTE.**

Vous aimez la friponne?

**DORANTE.**

Où, Madame, il est vray.

**Me. ARGANTE.**

Pourquoy donc m'abuser?...  
**FRONTIN.**

C'estoit un coup d'essai.

**Me. ARGANTE.**

Un coup d'essai.

# COMEDIE.

61

FRONTIN.

Sans doute, il adoroit Julie,

Mais par bonnes raisons il a conçu l'envie

De quitter cet objet qui sçavoit l'embraser,

Afin de vous servir & de vous épouser :

Mais pour votre malheur, ainsi que pour le nôtre,

Il n'a pu réussir ni dans l'un ni dans l'autre.

DORANTE.

Oùi, j'ay fait mille efforts pour me donner à vous :

Je mettois mon bonheur à me voir votre Epoux;

Tous ces efforts sont vains. Consentez donc, Ma-

dame,

Qu'un prompt hymen m'unisse à l'objet de ma flâme,

Et récompensez-moy d'avoir tout employé

Pour...

Me. ARGANTE.

Vous êtes un sot.

FRONTIN.

Vous voilà bien payé.

DORANTE.

Madame, en vérité...

Me. ARGANTE.

Pour votre récompense,

N'attendez de ma part que haine & que vangeance,

Adieu, Vous, suivez-moy, Monsieur le Chevalier.





## SCENE V.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

**T**out franc, cet adieu-là me paroît singulier.  
 Mais vous méritez fort une telle avanie,  
 Et votre incertitude est assez bien punie.

DORANTE.

J'avois mille raisons...

FRONTIN.

Oùi, maintenant je voy  
 Que vous en trouveriez pour m'épouser, je croy.  
 Mais enfin ces raisons que vous croyez si belles,  
 Cedent dans le moment à des raisons nouvelles,  
 Vous préféreriez la mère à l'une & l'autre sœur,  
 Et dès qu'elle paroît son aspect vous fait peur.  
 Ecouter votre amour, c'estoit une folie,  
 Et l'entretien finit en demandant Julie.

DORANTE.

Sa mere m'a paru si folle en ce moment,  
 Qu'elle m'a fait d'abord changer de sentiment;  
 Et Julie avec elle à l'instant comparée  
 M'a paru de tout point digne d'être adorée.  
 Oùi: je luy vais offrir, & mon cœur, & ma main,  
 Et rien ne sçauroit plus m'arracher ce dessein.

FRONTIN.

Sa mere voudra-t-elle?...

DORANTE.

On sçaura la réduire.

FRONTIN.

Chut. Voici les deux sœurs. Que vont-elles vous dire?



\*\*\*\*\*

## SCENE VI.

CELIMENE, JULIE, DORANTE,  
FRONTIN.

JULIE.

**A** Vec empressement nous accourons vers vous;  
Ma mere va bien-tôt vous avoir pour Epoux,  
Et nous venons, Monsieur, par un respect sincere  
Saluer, reconnoître en vous notre Beau-pere.

*Elles luy font toutes deux la reverence.*

FRONTIN.

Ah ! le trait est malin.

DORANTE:

Si j'ay pû concevoir...

CELIMENE.

Loin de nous écarter des regles du devoir,  
Nous vous respecterons en Pere de famille,  
Et chacune de nous se dira votre Fille.

*Celimene fait la reverence.*

**IV DORANTE**

J'avouë ingenuement que...

JULIE.

Pour moy dès ce jour  
Je vais mettre mes soins à vous faire ma Cour.  
De vos bontés, Monsieur, j'espère estre appuyée.  
Et que de votre main je serai mariée.

*Elle fait la reverence.*

FRONTIN.

Je parlerai pour vous, je suis son favori,  
Allez, je vous promets à chacune un mari.

Te tairas-tu maraut? Si vous vouliez m'entendre.

JULIE.

Non, vraiment, c'est un soin que je ne veux point prendre.

Je croyois que pour vous mon cœur eût du penchant,

Mais, Monsieur, sans me faire un effort violent

Je puis le réserver aisément pour un autre,

Et mon indifférence est égale à la vôtre.

Je vais trouver ma mère afin de la presser

De célébrer la noce où je veux bien danser.

*Elle s'en va en dansant & en chantant après  
avoir fait plusieurs réverences.*

FRONTIN à Célimène.

Danserez-vous aussi? Mais vous pleurez, je pense.

Hom, celle-ci n'a pas tant de goût pour la danse.

CÉLIMÈNE.

Ah Dorante, Dorante, où me réduisez-vous?

J'attendois de vous seul mon bonheur le plus doux.

Je ne l'espère plus, & ma douleur extrême...

Adieu, vous voyez trop à quel point je vous aime.

DORANTE.

Madame... Elle me fuit.



## SCÈNE VII.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Que vous en dit le cœur?

DORANTE.

Ah! je suis pénétré de joie & de douleur.

Je

# COMEDIE.

65

Je suis desespéré des mépris de Julie.  
Par les pleurs de sa Sœur, mon ame est attendrie.  
Je retombe par là dans ma perplexité,  
Et mon trouble est plus grand qu'il n'a jamais esté.  
Mais le dépit enfin me domine, & je jure . . . .  
Je n'oserois, Frontin, je crains d'être parjure.  
Si l'une par ses pleurs a sçu gagner mon cœur,  
L'autre par ses mépris irrite mon ardeur.  
Allons trouver Julie, ah je veux qu'elle apprenne . . .  
FRONTIN.

Allons.

DORANTE.

Non, il vaut mieux parler à Celimene.

FRONTIN.

Et que-luy direz vous?

DORANTE.

Je ne sçay, mais enfin . . .

Vien, suy-moy, je pourrai me résoudre en chemin.

*Fin du Troisième Acte.*





## ACTE IV.

---

### SCENE PREMIERE.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.



NE FIN donc, Celimene emporte la balance?

DORANTE.

Je me livre au plaisir d'une juste vengeance.

Je veux braver Julie.

FRONTIN.

En conscience, là,

Combien de tems encor voudrez-vous bien cela?

DORANTE.

Combien je le voudrai?

FRONTIN.

Si pendant un quart d'heure

Vous suivez ce dessein, c'est beaucoup ou je meure.

DORANTE.

Moy, je pourrois changer après tous les mepris?...

Ah! ne m'en parle point, le dessein en est pris.

FRONTIN.

Mais, Monsieur...

DORANTE.

Mais, Frontin, la chose est résolue,

Je fuy de ma raison la puissance absolue ;  
Car enfin ne croy pas qu'un dépit amoureux  
Me fasse renoncer à l'objet de mes vœux.  
C'est la reflexion. Jamais un homme sage  
Ne consulte son cœur touchant le mariage ;  
Il ne veut point aimer celle qu'il se choisit,  
Il s'en tient à l'estime, & cela luy suffit ;  
Je te l'ai dit vingt fois, je te le dis encore :  
Mais il doit souhaiter que sa femme l'adore ;  
Estre aimé sans aimer, c'est le sort le plus doux  
Dont se puisse jamais assurer un Epoux,  
S'il sçait par une fente adroite & legitime,  
Marquer beaucoup d'amour, n'ayant que de l'estime.  
Sa raison me contraint à prendre ce parti.

FRONTIN.

L'amour luy pourra bien donner un démenti

DORANTE.

Non, je ne le crains point, Je n'aime plus Julie.

FRONTIN.

Mais cependant, Monsieur, vous la trouviez jolie.

DORANTE.

Jolie ! Ah, dis plutôt que c'est une beauté ;  
Qu'on ne sçauroit la voir sans en être enchanté ;  
Qu'elle a l'esprit charmant, qu'elle a la voix divine.  
Que...

FRONTIN.

Vous ne l'aimez plus ?

DORANTE.

Mais je me l'imagine.

FRONTIN.

Je m'imagine moy que vous en êtes fou.

DORANTE.

Oh ! je te prouverai le contraire.

FRONTIN.

Et par où ?

Eh !

DORANTE.

Par mes empressements auprès de Celimene ;  
 Mon intérêt le veut , & j'y souferis sans peine.  
 Elle m'aime ; je vais luy jurer mille fois  
 Que ses divins appas m'ont rangé sous ses loix.  
 Moins je verray mon cœur avouer ce langage.  
 Moins je redouterai les nœuds du mariage ,  
 Plus il voudra parler en faveur de mes feux ,  
 Et plus contre son gré je serrerai ces nœuds.  
 Enfin tu connoîtras bien-tôt que mon système ,  
 Est qu'on n'épouse point les personnes qu'on aime.

FRONTIN.

Allons donc ; tout coup vaille , épousons sans amour.  
 Mais ...

DORANTE.

Tu raisonnerois jusqu'à la fin du jour.  
 As-tu vu Nerine ?

FRONTIN.

Où , je l'ay desabusée.  
 La chose à dire vray n'estoit pas mal-aisée ;  
 Elle ne doutoit point que bien-tôt la maman  
 Ne vous dégoutât d'elle , & pour moy votre plan :  
 M'a paru ...

DORANTE.

Laissons là ta pensée & la sienne ,  
 A-t-elle sçu calmer Julie & Celimene ?  
 Et leur a-t-elle dit que je ne voulois plus ? ...

FRONTIN.

Elles sont toutes deux instruites là-dessus.

DORANTE.

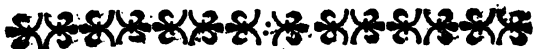
Allons donc au plutôt ....

FRONTIN.

Celimene s'avance.

DORANTE.

Tu vas voir si l'amour emporte la balance.



## SCENE II.

CELIMENE, DORANTE,  
FRONTIN.

CELIMENE *entre en rêvant & sans les voir.*

**I**L a beaucoup d'esprit & beaucoup de raison.  
Avoit-il pû former un pareil projet? Non.  
Mais sçachant que ma Mere est facile & credulle,  
Il la vouloit, je croy, tourner en ridicule.

FRONTIN *à Dorante.*

Elle donne un bon tour à votre beau projet.  
Laissons-la dans l'erreur.

DORANTE.

C'est bien dit.

CELIMENE.

*En effet*

Groiroit-on?... Le voici. Tâchons avec adresse  
De sçavoir quel est donc l'objet de sa tendresse.

FRONTIN *à Dorante.*

Elle approche.

DORANTE.

Ah! Frontin.

FRONTIN.

Quoi! qu'avez-vous, Monsieur?

DORANTE *à Frontin.*

Qu'elle est belle!

FRONTIN.

Charmante.

DORANTE.

Elle efface sa soeur.

Où.

DORANTE.

Je crains qu'à la fin sa beauté ne m'enflamme.]

FRONTIN.

Diable, gardez-vous-en. Ce sera votre femme.

DORANTE.

Madame, quel bonheur vous présente à mes yeux ?

Mais hélas ! que je crains de vous être odieux !

CE LIMENE.

Non. Il me seroit mal d'affecter de la haine.

Et vous connoissez trop le cœur de Celimene.

Mes sentimens tantôt ont paru malgré moy.

FRONTIN à Dorante-bas.

Son cœur est bien malade.

DORANTE.

Où, Frontin, je le vois.

CE LIMENE.

Mais n'allez pas penser qu'écoutant ma foiblesse.

Je cherche en votre cœur une égale tendresse.

Quoique votre conquête eût de quoy me charmer,

Je vous ai toujours cru peu capable d'aimer,

Ainsi je veux me vaincre, &amp; le soin de ma gloire. . . 2.

DORANTE.

Peu capable d'aimer ! Avez-vous pu le croire ?

Quoy donc ! peut-on vous voir &amp; ne vous aimer pas ?

Vous présumez trop peu de vos divins appas.

Rien ne peut résister à leur éclat suprême :

Il sçauroient attendre l'indifférence même.

FRONTIN.

L'indifférence même ! Ah morbleu, le beau mot !

Vous mentez quelquefois joliment.

DORANTE.

Tais-toy, fots.

CE LIMENE.

En vain vous me flâtez d'un pareil avantage,

Ce n'est point votre cœur qui me tient ce langage.



# COMEDIE.

71

DORANTE.

Vous me faites injure & me connoissez peu.

FRONTIN.

Dès que vous paroissez, mon Maître est tout en feu.  
C'est ce qu'il me disoit tout à l'heure.

DORANTE.

Moy, feindre !

A cet indigne effort qui pourroit me contraindre ?  
D'ailleurs quand je voudrois feindre de vous aimer,  
Mon cœur à votre aspect se laisseroit charmer,  
Et l'éclat de vos yeux que personne ne brave,  
D'un Amant supposé sçauroit faire un Esclave.

FRONTIN.

On ne badine point avec votre Beauté.  
La peste, il y fait chaud.

CELEMENE.

Dites la vérité.

Pourquoy donc osez-vous proposer à ma mere  
De l'épouser ?

DORANTE.

De grace oublions cette affaire,  
J'avois quelques raisons pour en user ainsi,  
Mais ....

FRONTIN.

Traittons le sujet qui nous assemble icy.

DORANTE.

Oùi, Madame, songez que ma plus forte envie  
Est de m'unir à vous le reste de ma vie.

Trop heureux, si daignant approuver mon dessein,  
Vous consentez, Madame, à me donner la main.  
Vous ne répondez rien ! Ah ! rompez ce silence,  
Et permettez du moins qu'une douce esperance ... ]

CELEMENE.

Une Mère a sur nous un pouvoir absolu,  
Obtenez son aveu, notre hymen est conclu.  
Mais je crains que ma Sœur ...

## L'FRRESOLU;

DORANTE.

*Julie parvint à écouler sans être vûë.*

Non, belle Celimene;

Je veux; jusqu'au trépas, vivre dans votre chaîne ::

Ce n'est que votre hymen qui peut combler mes vœux;

Et de tous les mortels je suis le plus heureux.

Que je vous trouve en tout, préférable à Julie!

Madame, c'en est fait, pour jamais je l'oublie.

Puisque vous acceptez de ma main &amp; mon cœur;

Je jure à vos genoux, que jamais votre sœur . . .

*Il aperçoit Julie.*

Juste Ciel!

CE LIMENE.

Qu'avez-vous?

FRONTIN.

Achevez donc.

DORANTE.

Je jure . . . *Il se lève.*

Je ne puis.

FRONTIN.

D'où vous vient? . . . Ah! Voici l'encloueture.



## S C E N E I I I.

JULIE, CELIMENE, DORANTE,

FRONTIN.

JULIE à Celimene.

V Ous lui faites jurer de ne m'aimer jamais;

Ma sœur; craignez-vous tant l'effort de mes at-  
traits?

Monsieur à vos genoux vous livre la victoire,

S M

S'il ne fait des sermens, vous n'osez pas le croire.

Ah! vous ne rendez point justice à vos appas.

Qu'est-ce donc? Vous voilà tous deux dans l'embarras!

Vous ne répondez rien! Craignez-vous ma présence?

Du moins honorez-moi de votre confiance.

Quoi! pas un mot! Erreur! Ils se taisent tous trois.

FRONTIN.

Les transports de l'amour nous étouffent la voix.

*Julie se met à rire.*

CELIMENE à Julie.

Ce que vous avez dit vous en doit assez dire,

Pour n'avoir pas besoin de vous en faire instruite.

Mais par votre discours je connois aisément

Que l'aveu qu'on m'a fait vous blesse vivement.

Et par son embarras je remarque de même

Que votre aspect le jette en un désordre extrême.

Je n'examine point d'où cela peut venir,

Et vous pouvez tous deux vous en entretenir.

*Elle sort.*



## SCENE IV.

DORANTE, JULIE, FRONTIN.

JULIE à Dorante.

CE que je viens de voir a lieu de me surprendre;  
Et dans vos procédez, j'ai peine à vous compren-  
dre.

Ma mère, ce matin, a reçu votre foi:

Tout prêt à l'épouser, vous la quittez pour moi:

Quand j'y pense le moins, j'apprends cette nouvelle;

Je vous dirai bien plus, car je suis naturelle;

J'espérois que bien-tôt je la sçautois par vous ;  
Et dans le même instant, je vous trouve aux genoux  
De ma sœur ; lui jurant ?

DORANTE.

Ouy, je suis trop sincère,  
Madame, pour vouloir vous en faire un mystère.  
J'estime votre sœur, j'épouse demain,  
Si votre mère veut approuver ce dessein.

JULIE.

Ma mère ? Vous venez de lui faire une offense  
Qui mérite plutôt qu'elle en tire vengeance.

DORANTE.

Je ferai mes efforts pour fléchir son courroux.

JULIE.

Je vous promets aussi de lui parler pour vous.

DORANTE.

Vous parlerez pour moi, vous, Madame ?

JULIE.

Moi-même.

D'où vous vient donc, Monsieur, cette surprise ex-  
trême ?

DORANTE.

Je m'attends bien plutôt à vous voir tout tenter  
Pour rompre mon dessein.

JULIE.

Vous voulez vous flater  
Que je ne sçautois voir qu'avec beaucoup de peine,  
Que vous veüilliez, Monsieur, épouser Celimene.  
Mais désabusez-vous ; Loïn de troubler vos feux,  
Je m'en vais travailler à vous unir tous deux.

DORANTE.

Quoi ! sérieusement ?

JULIE.

Oui, la chose est constante ;

FRONTIN *Dorante.*

Voilà ce qui s'appelle une fille obligeante.

# COMEDIE.

JULIE.

Dois-je pas à ma sœur ces marques d'amitié ?

DORANTE *à Frontin.*

Peut-on plus durement se voir humilié ?

Ah, cruelle !

JULIE.

Comment ?

DORANTE.

Vous me charmez, Madame ;

Je sens pour Celimene une si vive flamme,

Que si je ne l'obtiens, je mourray de douleur.

JULIE.

Cette mort vous feroit à tous deux grand honneur.

Ah ! que ne puis-je voir une fois en ma vie,

Quelqu'un mourir d'amour ; c'est toute mon envie,

Si vous aimez autant que vous me l'avez dit,

J'auray ce plaisir là, car je connois l'esprit

De ma Mere, & malgré les soins que je vais prendre

Je doute qu'à vos vœux elle puisse se rendre :

Je jurerois que non : Ainsi dès ce moment,

Vous n'avez qu'à songer à votre testament.

FRONTIN *à part.*

Je ne vis de mes jours plus maligne femelle.



## SCENE V.

DORANTE, JULIE, NERINE,

FRONTIN.

NERINE.

Qu'on m'écoute : J'apporte une grande nouvelle.  
Depuis une heure entiere, en son particulier  
Madame tient conseil avec le Chevalier.

## L'IRRESOLU,

Voici le résultat de leur haute folie.

Pour vous punir, Monsieur, d'avoir aimé Julie;

Et d'avoir témoigné la vouloir épouser,

On a pris le parti de vous la refuser.

JULIE.

On a bien fait.

NERINE.

Comment?

JULIE.

Où, j'en suis très-contente.

NERINE.

Vous m'étonnez. De plus, comme on sçait que Dorante

N'aime point Celimene, on consent de bon cœur

Qu'il l'épouse au plutôt.

JULIE à Dorante.

Allez trouver ma sœur,

Qu'elle apprenne par vous ces heureuses nouvelles.

DORANTE.

J'y cours.

FRONTIN.

Allons. L'amour nous prêterait ses ailes.

DORANTE.

Adieu, Madame.

JULIE.

Adieu.

FRONTIN à part.

Je crains quelque retour.

DORANTE.

Vous souhaitiez de voir quelqu'un mourir d'amour,

Et tous vos vœux étoient que ce fût moi, Madame.

Un refus, en effet, alloit me percer l'ame.

Sans votre aimable Sœur le jour m'est odieux.

Notre hymen va bien-tôt se conclure à vos yeux,

Qu'un autre par sa mort contente votre envie,

Puisque je suis heureux je dois cherir la vie.

NERINE.

Qu'est-ce donc que ceci ? Depuis quelques moments  
Il s'est fait entre vous d'étranges changements ?

FRONTIN.

Où, mon cœur, nous allons épouser Césimene,  
Et l'arrêt prononcé ne nous fait point de peine.

DORANTE.

Où, Nerine, le Ciel exauce tous mes vœux,  
Je vais trouver l'objet qui doit me rendre heureux.

*A Frontin.*

Elle rêve, Frontin.

FRONTIN.

Où, je croy qu'elle enrage.

DORANTE.

Voy comme le dépit paroît sur son visage.  
Je suis charmé.

FRONTIN.

Morbleu ne songez qu'à sa sœur.

DORANTE.

Où, sortons.

NERINE *A Julie.*

Qu'est-ce donc ? vous changez de couleur ?  
Allez, consolez-vous, vous serez mariée.

JULIE.

Comment ?

NERINE.

Au Chevalier vous êtes destinée,

*Devant moi vous m'en avez dit.*

JULIE.

Juste Ciel !

DORANTE.

Ah, Frontin !

NERINE *A Julie.*

Montrez présentement

Que l'amour n'est pour vous qu'un simple amuse-  
ment.

C'est ainsi que tantôt vous traitiez cette affaire.

Quoi ! voulez-vous sortir de votre caractère ?

**JULIE** *d'un ton qui marque son dépit.*  
Non, je crains ce reproche, & j'ay pour l'éviter,  
L'exemple de Monsieur, dont je veux profiter.

Epousez donc ma Sœur, & moy sans plus attendre.  
Je vais trouver l'Epoux qu'on m'ordonne de prendre.

*A Nerine.*

Me reconnois-tu là ?

**NERINE.**

Vous voilà trait pour trait.

**DORANTE** *la retenant.*

Madame, demeurez.

**JULIE.**

Non, Monsieur, c'en est fait.

**DORANTE.**

Pouvez-vous consentir que l'hymen vous unisse  
Avec le Chevalier ?

**JULIE.**

Il faut que j'obéisse.

**DORANTE.**

Si vous obéissez, ordonnez donc ma mort.

Vous seule vous pouvez me faire un heureux sort.

**JULIE.**

Vous juriez à ma Sœur...

**DORANTE.**

Croyez-vous que je l'aime ?

Je la trompais, Madame, & me trompais moy-même.

**NERINE** *A Dorante.*

Je m'en vais l'informer de votre changement.

**JULIE** *voulant retenir Nerine.*

Nerine.

**NERINE.**

Ne songez qu'au raccommodement.

Le dessein qu'il a pris d'épouser Celimene,

Ne peut s'exécuter, & j'en suis bien certaine.



*A Julie.*

L'hymen du Chevalier vous pleroit enor moins.  
 A vous cacher vos feux vous m'avez tous vos soins.  
 Mais vos yeux, vos discours, tout parle de tendresse.  
 Ce sont-là les retours de l'humaine foiblesse.  
 Allons, tenez-vous-en à votre premier choix;  
 L'amour veut que l'hymen vous range sous ses loix.

JULIE

Qui pourra me répondre...

DORANTE.

Ah! divine Julie!

Je veux vous adorer le reste de ma vie.

*Nerine sort.*

## SCENE VI.

DORANTE, JULIE, LE CHEVALIER,  
 FRONTIN.

LE CHEVALIER à Dorante.

JE te cherchois.

DORANTE.

Pourquoy?

LE CHEVALIER.

Pour te voir enrager.

Le parti qu'on a pris doit beaucoup t'affliger,  
 Tu filois le parfait avec cette charmante.  
 On te donne sa Sœur, la chose est affomante,  
 D'autant plus que ce soir j'épouse cet enfant.

FRONTIN.

Monsieur le Chevalier a l'air bien triomphant.

G iij

L'IRRESOLU,  
LE CHEVALIER.

L'amoureuse Maman est fort vindicative ;  
Et plus elle s'aimoit , plus sa colere est vive.

JULIE.

Elle peut se vanger par un autre moyen :  
Mais moy , vous épouser ? Ah je n'en ferai rien.

LE CHEVALIER.

Vous n'en ferez rien ? Vous ? Oh passez-leu , Ma-  
dame ,

Je vous garantis , moy , que vous serez ma femme :

Malgré vous , malgré luy vous nous obéirez ,

Et je répons de plus , que vous m'adorerez.

DORANTE.

Chevalier.

LE CHEVALIER.

Quoy ?

DORANTE.

Sçais-tu que la plaisanterie

Convient ici fort mal ? Tâche de raillerie.

JULIE.

Croyez-moy , Chevalier , vous vous fâchez en vain :

De posséder bien-tôt & mon cœur & ma main.

Je ne vous aime point , & contre votre attente

Je vais me déclarer en faveur de Dorante.

LE CHEVALIER.

Ceci merite bien quelque reflexion :

En conscience , là , parlez-vous tout de bon ?

JULIE.

Oùi , vraiment.

LE CHEVALIER.

Je me pique aussi d'être sincere ,

Si vous ne m'aimez point je ne vous aime guere ;

Dorante est mon ami , vous vous charmez tous deux :

J'aurois tort sans amour d'aller troubler vos feux ,

Et d'ailleurs votre Sœur , vous , ou la bonne femme :

Tout m'est bon.



## SCENE VII.

Me. ARGANTE, DORANTE,  
JULIE, LE CHEVALIER, NERINE,  
FRONTIN.

Me. ARGANTE *dit du côté d'où elle entre.*

OUI, Dorante est pour vous.  
NERINE.

Mais, Madame..

Me. ARGANTE.

Non, non, ma volonté doit luy servir de loy.  
Pourquoi le refuser, je le prendrois bien moy.  
Mais tien, je l'appertçois, que je le trouve aimable!

DORANTE *à Me. Argante.*

Madame, vous voyez la douleur qui m'accable.  
Ne pourrai-je fléchir votre injuste courroux?  
Et voulez-vous me voir mousié à vos genoux?

Me. ARGANTE.

Ah petit scelerat!

DORANTE.

Si l'on commet un crime.

Lorsque l'on n'a pour vous qu'une parfaite estime,  
J'avoué en rougissant, que je suis criminel.

NERINE.

Laveu n'est pas touchant, mais il est naturel.

Me. ARGANTE.

Tenez, quoiqu'il m'ait dit une sottise en face,  
Il met dans ses discours tant de feu, tant de grace,  
Que le dépit ne peut contre luy m'animer.

Hélas , mon cher enfant , si tu pouvois m'aimer !  
Là , consulte-toy bien.

DORANTE.

Cela n'est pas possible ,  
Madame , si par choix on devenoit sensible  
J'ose vous protester que vous auriez mon cœur ;  
Mais je sens pour Julie une si vive ardeur . . .

Me. ARGANTE à Julie.

Coquine.

DORANTE.

Accordez-moy l'adorable Julie ,  
Ou bien-tôt vos refus vont terminer ma vie . . .  
Car enfin je ne puis . . .

Me. ARGANTE.

Petit tygre , pourquoy  
Tout ce que tu dis-là , n'est-il pas dit pour moi ?

JULIE.

Madame , permettez . . .

Me. ARGANTE.

Taisez-vous , impudente.  
Attendez-vous vraiment qu'on vous donne à Dor-  
rante ?

NERINE.

Où , c'est pour votre nés.

Me. ARGANTE.

Songez au Chevalier.

LE CHEVALIER.

Tout beau , je n'en veux plus.

Me. ARGANTE.

Que vous êtes grossier !  
Et pourquoy , s'il vous plaît , ne voulez-vous plus  
d'elle ?

LE CHEVALIER.

C'est que j'en veux à vous , je vous trouve plus belle

Me. ARGANTE.

Monsieur le Chevalier dans sa vivacité  
A quelquefois des traits dont on est enchanté .

COMEDIE.  
LE CHEVALIER.

On me l'a toujours dit.

Me. ARGANTE.

Mais montrez-vous plus sage ;

Je prétens vous donner Julie en mariage ,

La noce se fera même dès aujourd'hui ,

Et vous me vangerez de ma fille & de luy.

JULIE.

J'aimerois mieux mourir...

Me. ARGANTE.

Vous avez l'insolence...

DORANTE.

Eh bien , Madame , il faut hâter votre vengeance ;

Je renonce à Julie , aussi bien qu'à sa Sœur ,

Er vais en d'autres lieux emporter ma douleur.

LE CHEVALIER *veut le retenir.*

Dorante.

DORANTE.

Laisse-moy ~~la~~ fureur me transporte.

LE CHEVALIER.

Morbleu tu reviendras, ou le diable m'emporte.

DORANTE *à Me. Argante.*

Adieu , Madame , adieu, vous ne me verrez plus.

LE CHEVALIER.

Je ne te quitte point.

DORANTE.

Tes soins sont superflus.





## SCENE VIII.

Me. ARGANTE, JULIE, NERINE.

Me. ARGANTE à Julie.

C'Est vous qui me causez un affront si sensible ;  
Otez-vous de mes yeux.

*Julie sort.*



## SCENE IX.

Me. ARGANTE, NERINE.

Me. ARGANTE.

Est-il donc bien possible  
Que je ne verrai plus Dorante ?

NERINE.

En doutez-vous ?

Il s'en va transporté d'un violent courroux.

Mais, Madame, après tout, pouvez-vous bien prétendre

Qu'il puisse avoir pour vous un cœur facile & tendre ?

Là, rendez-vous justice, avez-vous dû penser

Qu'entre Julie & vous il pourroit balancer ?

Où s'il a balancé, vous flatiez-vous, Madame,

Qu'il voudût en effet vous choisir pour sa femme ?

# COMEDIE.

33

Mc. ARGANTE.

C'est donc pour me jouir & me desesperer  
Que d'un pareil projet il venoit me leurrer ?

NERINE.

Non , c'est de bonne foy qu'il vous a dit la chose,  
Mais execute-t-il tout ce qu'il se propose ?  
Par exemple , il est sûr , & je le sçay par luy,  
Qu'il vouloit épouser Celimene aujourd'huy.

Mc. ARGANTE.

Celimene ?

NERINE.

Où yrayment.

Mc. ARGANTE.

Par quelle fantaisie

Veut-il donc la quitter pour épouser Julie ?

NERINE.

Par la même raison qui fait qu'en un moment  
Il a sur votre hymen changé de sentiment.  
Il adore Julie , & fait tout son possible  
Pour braver les appas qui le rendent sensible.  
Il veut rompre ses fers , il promene son cœur ,  
Il s'engage , il promet , mais un charme vainqueur  
Fait qu'au moment qu'il croit triompher de luy  
même ,

Il sent que Julie est l'unique objet qu'il aime.

Mc. ARGANTE.

La friponne ! elle eût dû suivant mon sentiment,  
Se tenir renfermée en son appartement,  
Y lire , y travailler , non se montrer sans cesse  
Pour venir m'effacer par son air de jeunesse.

NERINE.

Où , cet air est à craindre.

Mc. ARGANTE.

Oh sans cela , je croy

Qu'elle ne seroit pas plus piquante que moy.

NERINE.

Mais voulez-vous manquer un fort bon mariage,

Par un enstement ridicule à votre âge ?

Me ARGANTE.

Je ne puis digerer l'affront qu'elle me fait.

NERINE.

Votre ressentiment peut estre satisfait.

Me. ARGANTE.

Comment ?

NERINE.

En permettant qu'elle épouse Dorante.

C'est un homme quinteux, dont l'humeur incon-

stante,

Incommode, bizarre, aura dans peu de jours

Détruit leur union par de fâcheux retours.

D'ailleurs il est sujet à trop de jalousie,

Pour vivre bien long-tems tranquille avec Julie.

Enfin, si vous voulez avoir un jeune Epoux,

Le Chevalier, Madame, est plus propre pour vous :

Son humeur me paroît très-conforme à la vôtre ;

Et vous devez, ma foi, le preferer à l'autre :

A l'âge près, pourtant, qui ne me paroît pas . . . .

Me. ARGANTE.

Va, Nerine, croi moi, quand on a mes appas,

On peut bien à tout âge épouser un jeune homme.

NERINE.

Et d'ailleurs par l'appât d'une assez grosse somme,

Vous pouvez l'obliger à des ménagemens. . . . .

Me. ARGANTE.

Je commence à goûter un peu tes sentimens.

Va-t'en-trouver Dorante, & dis-lui qu'il espere ;

Moi, je vais cependant rêver à cette affaire,

Et voir si je pourrai me résoudre à la fin. . . .

*Nerine sort.*





## SCENE X.

Me. ARGANTE. PYRANTE.

PYRANTE.

JE viens de voir mon fils dans un mortel chagrin.  
 Voulez-vous empêcher un hymen si sortable,  
 Et ne prendrez-vous point un parti raisonnable?  
 Son humeur & la vôtre ont si peu de rapport,  
 Que si vous l'épousiez, je plaindroy votre sort.  
 Songez-y bien, Madame, & souffrez qu'on vous dise....

Me. ARGANTE.

Doucement. Vous m'allez lâcher quelque sottise.  
 Car je vous voi venir, mais tous ces discours-là  
 Ne me conviennent plus.

PYRANTE.

Pour finir tout cela  
 Consentez que mon fils épouse ce qu'il aime,  
 Et songez qu'à votre âge...

Me. ARGANTE.

A votre âge vous-même.  
 Ne le voilà-t'il pas sur mon âge aussi-tôt?  
 Je fais ce que je veux, je sçai ce qu'il me faut:  
 J'ai fait reflexion sur ce que je dois faire,  
 Et j'ai plus de raison que vous, ni votre pere,  
 Ni que tous vos ayeux.

PYRANTE.

Oh, je n'en doute point.

Me. ARGANTE.

Et vous faites fort bien.

# L'IRRESOLU, PYRANTE.

Mais revenons au point  
Qui m'amène vers vous.

Me ARGANTE.

Donnez-vous patience;  
L'affaire, ce me semble, est assez d'importance,  
Pour mériter, Monsieur que j'y pense deux fois,  
Et l'on attendra bien ma réponse, je crois.



## SCENE XI.

Me. ARGANTE, PYRANTE,  
LYSIMON.

LYSIMON.

AH! vous voilà, Monsieur. Bonjour, Madame Argante.  
Vraiment je viens d'apprendre une chose plaisante.  
Vous mariez mon fils sans que j'en sçache rien.  
Je viens vous dire, moi, qu'il a trop peu de bien  
Pour qu'il puisse épouser Julie ou Celimene,  
Et que ....

Me ARGANTE.

Sur ce sujet ne soyez point en peine,  
Si mes filles n'ont pas assez de bien pour lui  
Peut-être pourra-t-on se résoudre aujourd'hui,  
A faire en sa faveur un si bon mariage,  
Que vous le trouverez fort à son avantage.

LYSIMON.

Et quelle est la personne à qui vous prétendez? ..

Me ARGANTE.

Faut-il vous le dire?

LYSIMON.

COMEDIE.

LYSIMON.

Où.

Me. ARGANTE.

Mon Dieu, vous m'entendez.

LYSIMON.

Point.

Me. ARGANTE

S'il n'épouse pas Celimène ou Julie,

Vous ne devinez pas à qui je le marie.

LYSIMON.

En aucune façon.

Me. ARGANTE.

Mais regardez-moi bien.

LYSIMON.

Eh bien, je vous regarde & ne devine rien.

Je suis las à la fin de tout ce badinage.

Et si...

Me. ARGANTE.

Vous n'en sçavez pourtant pas davantage.

Et lorsque j'aurai pris mes résolutions,

Je vous informerai de mes intentions.

Adieu, Messieurs, Adieu, je suis votre servante.



## SCENE XII

PYRANTE, LYSIMON.

LYSIMON.

J E ne comprends plus rien à cette extravagance.

PYRANTE.

Je m'en vais la rejoindre, & tâcher de sçavoir

H

Quels sont donc ses desseins. Je croi les entrevoir.  
 Mais si vous voulez croire un homme qui vous aime ;  
 Tâchez en tout ceci de prendre sur vous-même,  
 Et suivez . . .

LYSIMON.

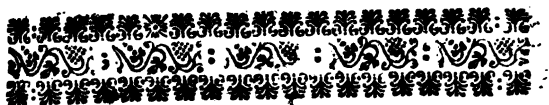
Oh Monsieur, gouvernez votre fils ;  
 Je sçai que vous aimez à donner des avis ;  
 Et moi, comme il me plaît, je prétens me conduire.  
 C'est-là ma folie.

PYRANTE.

Ouy ! Je n'ai rien à vous dire ;  
 Bien-tôt par les effets nous pourrons voir, je croi,  
 Qui se gouverne mieux, ou de vous, ou de moi.

*Fin du quatrième Acte.*





# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

CELIMENE, NERINE.

NERINE.

Ux, j'ai si bien parlé qu'enfin Madame  
Argante



A quitté le dessein de s'unir à Dorante,  
Et par un effort triste & pour elle & pour  
vous,

Consent que de Julio il devienne l'Époux.  
Le bon homme Pyrante est instruit de l'affaire,  
La chose est résolue, & j'ai vû le Notaire.

CELIMENE.

Il épouse ma sœur ! Eh qui l'eût cru, dis-moi,  
Après qu'il m'a donné sa parole & sa foi.

NERINE.

L'aventure est cruelle, & franchement j'admire.

CELIMENE.

Plus cruelle cent fois, que je ne le puis dire.  
Car enfin ( Je te parle à présent sans détour )  
L'amour-propre est blessé tout autant que l'amour.  
Dorante m'étoit cher, sa perte m'est sensible ;  
Mais de m'en consoler il me seroit possible,

S'il ne me falloit point pour surcroît de malheur  
De mes foibles attraits voir triompher ma sœur.  
C'est-là ce qui me tue.

NÉRINE.

Ah bon, je suis ravi.  
Que vous soyez sensible une fois en la vie.

CELINE.

Je creve de dépit.

NÉRINE.

Et vous n'avez pas tort.  
Jurez deux ou trois fois, cela soulage fort,  
Dit-on.

CELINE.

Pour un moment fais trêve au badinage.  
Dis-moi par où ma sœur emporte l'avantage?  
Quoi donc! pour m'effacer a-t-elle tant d'appas?

NÉRINE.

Non. Elle a l'air coquet & vous ne l'avez pas.  
La beauté bien souvent plaît moins que les manières.  
Les belles autrefois estoient prudes & fieres,  
Et ne pouvoient charmer nos severes ayeux,  
Qu'en affectant un air modeste & vertueux.  
Mais dans ce siècle-ci, c'est une autre methode,  
Tout ce qui paroît libre est le plus à la mode.  
Une belle à présent par des regards fâteurs,  
Tendres, insinuans, va relancer les cœurs,  
Et moins elle paroît digne d'être estimée,  
Et plus elle jouit du plaisir d'être aimée.  
On veut se voir heureux dès qu'on est engagé,  
Et l'on traite à présent l'amour en abrégé,  
Si bien qu'une beauté qui suit cette methode,  
Est comme un bel habit qui n'est plus à la mode.

CELINE.

Tu me fais concevoir ce qui fait mon malheur.  
Mais j'ai tout employé pour cacher ma douleur.  
Et j'ai même voulu paroître indifférente,  
Jusques-à refuser de m'unir à Dorante.

# COMEDIE.

90

Cela ne suffit pas pour me vanger de lui,  
Et je veux hautement le braver aujourd'hui.

NERINE.

Comment ?

CELIMENE.

Pour lui marquer que mon cœur le méprise,  
Je viens de projeter une grande entreprise.

NERINE.

C'est...

CELIMENE.

De me marier au plutôt.

NERINE.

Tout de bon ?

CELIMENE.

Dès ce soir s'il se peut. J'ai plus d'une raison...

NERINE.

Vous marier si-tôt ? C'est le dépit peut-être..

CELIMENE.

Non, non; c'est le moyen de lui faire connaître...

NERINE.

La vengeance est complète, & ce noble dépit  
Vous donne une manière, un certain tour d'esprit.

Qui vous sied mieux vingt fois que l'air de prudence.

Là peste que l'amour vous a bien dégourdie !

Et quel est, s'il vous plaît, le mortel fortuné

Que pour ce prompt hymen vous avez destiné ?

CELIMENE.

Le Chevalier.

NERINE.

Il doit épouser votre mère.

CELIMENE.

J'empêcherai par là qu'il ne soit mon beau-père.

NERINE.

Et vous vous resoudrez d'en faire votre Epoux.

Pauvre petit mouton ! j'y pensois comme vous.

CELIMENE.

D'une telle union je voi la conséquence.

NERINE.

Votre mere en effet plaindrait peu la dépense.  
 Toute vieille qui prend un mari de vingt ans,  
 N'en peut rien obtenir qu'à beaux deniers comptans,  
 Avide des plaisirs que le fripon ménage,  
 Pour luy plaire elle met tout son bien au pillage,  
 Le drôle fait sa bourse, & vend cher ses faveurs,  
 Tant qu'il ait ruiné la vieille & les mineurs.

CELINE.

Prévenons ce malheur.

NERINE.

C'est ce que je veux faire.  
 Je m'en vais travailler à rompre cette affaire.

CELINE.

Tant mieux. Mais en ceci tout ce qui me fait peur,  
 C'est que le Chevalier n'a point touché mon cœur.

NERINE.

Quoy ! vous avez encore la sottise à votre âge,  
 De croire que l'amour doit faire un mariage ?  
 A quoy sert cette ardeur ? Après quelques beaux jours,  
 Le mariage éteint les plus vives amours ;  
 Oiii, l'on a le chagrin de sentir d'heure en heure  
 Que le feu diminue, & que l'ennuy demeure.  
 Un hymen par raison doit toujours se former,  
 Et quand on est ensemble, on travaille à s'aimer.

CELINE.

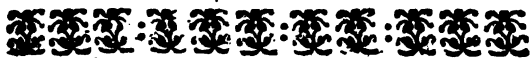
Tu dis vrai Par l'amour je suis si maltraitée,  
 Que de ses faux plaisirs me voilà rebutée.

NERINE.

Chut. Votre Mere vient. Sortez.







## SCENE II.

Me. ARGANTE, LE CHEVALIER,  
NERINE.

LE CHEVALIER.

**O**H ça , Maman,  
Je ne vous parle point en Héros de roman.  
Je vais droit au solide , & c'est-là ma folie :  
Avant que d'en venir à la ceremonie  
Il faut me bien traiter dans les conditions.

Me. ARGANTE.

Mon Dieu , défaits-vous de vos expressions.  
Ce terme de Maman ne peut jamais me plaire.

LE CHEVALIER.

Il vaut donc mieux tout franc vous appeller ma mere.

Me. ARGANTE.

Ah ! je ne suis point d'âge à souffrir ces noms-là.

NERINE.

On vous croiroit son Fils.

Me. ARGANTE.

Non, ce n'est point cela.

Mais enfin je suis jeune & l'injustice est grande, . . .

LE CHEVALIER à part.

Oh si j'en croyois rien je veux bien qu'on me pend.

NERINE à Me. Argante, bas.

En vain vous vous piquez de jeunesse & d'appas,  
Je vous avois bien dit qu'on ne vous croiroit pas,

Me, ARGANTE.

Laiſſons mon âge à part. Vous êtes galant homme.

Parlons net, m'aimez-vous ?

NERINE *à part.*

Oh, oui, selon la somme.

Me. ARGANTE.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Assurez-moi de fort beaux revenus,

Vous ferez à mes yeux plus belle que Vénus.

Me. ARGANTE.

Il n'est pas tems encor de traiter cette affaire.

LE CHEVALIER.

Le bon homme Pyrante est avec le Notaire,

Et le Contrat dressé nous pourrons bien, je croy,

En dresser un de même & pour vous & pour moy.

Me. ARGANTE.

C'est-vray, mais je veux.

LE CHEVALIER.

Voyez-vous cette mine,

Cette bouche, ces yeux, cette taille saine;

Là, parlez franchement, que vous en di-  
lez vous ?

Cela ne veut-il pas vos billets au porteur ?

Je vous aime déjà, mais muni de ce gage,

Je vous en aimerai mille fois davantage.

NERINE.

Sur cet article, là vous êtes trop pressant.

Me. ARGANTE.

Je ne veux pas ainsi vous donner mon argent.

NERINE.

Et vous faites fort bien.

LE CHEVALIER.

Que me voulez-vous dire ?

NERINE.

Vous ne l'entendez pas ?

LE CHEVALIER.

Non.

NERINE.

Je vais vous instruire.

Madame.

Madame est très-modeste & convient entre nous  
 Qu'elle a, si vous voulez, quelques ans plus que vous.  
 Elle remarque encor, non sans beaucoup d'allarmes,  
 Que sa mûre beauté cede à de jeunes charmes.

Me. ARGANTE.

Je ne dis pas cela.

NERINE.

Ne nous aveuglons point.  
 Mais Madame se sent encor jeune en ce point  
 Qu'il luy faut un mari qui pour elle s'empresse  
 Comme s'il l'épousoit dans sa tendre jeunesse.  
 Vous m'entendez?

LE CHEVALIER.

Fort bien.

NERINE.

Or on voit très-souvent  
 Qu'une veuve qui prend une tête à l'évent,  
 Un jeune écervelé... comme vous par exemple,  
 Et qui luy fait le don d'une somme fort ample,  
 Ne se réservant rien qui puisse l'amorcer,  
 N'en a que des froideurs pour la récompenser.  
 Bien-tôt elle le voit fier, brutal & volage,  
 Jointe à ce traitement le mépris & l'outrage,  
 Des deniers de la Dame acheter des faveurs,  
 Et ce qu'il doit chez luy, le prodiguer ailleurs.  
 C'est ce que nous craignons. Pour la paix du ménage,  
 Nous voulons de nos biens faire un prudent usage,  
 Or rien n'est plus prudent que de les réserver,  
 Pour vous en faire part, ou bien vous en priver;  
 Et pour vos intérêts ainsi que pour les nôtres,  
 Nous prétendons régler nos bienfaits, sur les vôtres.

LE CHEVALIER.

Où. C'est donc là l'extrait de vos intentions?

On prétend me réduire à des conditions?

Je pourrois, si bien fait, à la fleur de mon âge,

But à but avec vous conclure un mariage?

En vain donc la nature eût soin de me former.

Pour charmer tous les cœurs plutôt que pour aimer ;  
De tous ces tares dont suis-je dépositaire  
Pour ne les employer qu'à tâcher de vous plaire ?

Me. ARGANTE.

Il faut sans contester approuver mes dessein.

LE CHEVALIER *lui faisant la révérence.*  
Ménagere Maman , je vous baise les mains.



## SCENE III.

Me. ARGANTE, NERINE.

Me. ARGANTE.

Eh bien , Nerine , eh bien , tu vois comme on me  
traite.

NERINE.

Je le vois , & de plus , j'en suis très-satisfaite.  
Où , si j'atteins jamais l'âge de cinquante ans ,  
Et qu'on me voye encor chercher des soupirans ,  
Et si de la raison je perds assez l'usage  
Pour vouloir acheter & prendre en mariage  
Quelque godelureau faisant le beau garçon  
Qu'on me traite de folle & de vieille guenon ,  
Puisse alors quelque infâme & malin Vau-de-ville ,  
Faire chanter mon nom aux badauds de la Ville ;  
Pour me récompenser , puisse mon jeune Epoux  
Dissiper tout mon bien & m'assommer de coups ;  
Et si ce n'est assez de ce rude supplice  
Dont je serai punie avec trop de justice ,  
Puisse-t-il pour combler toutes ses cruantez ,  
Me seyrer des plaisirs que j'avois achetez.

Me. ARGANTE.

Ouy d'un jeune mary me voilà rebuée ;

Je vois à quel excès j'en serois maltraitée.  
Pour agir à présent selon mes interêts,  
Je vais en choisir un de mon âge, à peu près.

NERINE.

Bon, c'est vouloir encor faire une autre sottise.  
Un mari de votre âge est pietre marchandise.  
Qu'attendez-vous de luy ? des contes du vieux tems ?  
Ma foy m'en croirez-vous ? mariez vos enfans,  
C'est-là le plus beau soin qui convienne à votre âge :  
Ensuite jouïssiez des douceurs du veuvage,  
Helas ! combien je vois de Femmes & d'Epoux  
Qui voudroient bien troquer leur état avec vous.

Me. ARGANTE.

Tu dis vray : J'allois faire une insigne folie.  
Eh bien marions donc Celimene & Julie.  
Mais, tien, je me connois, j'auray le cœur meurtri,  
De les voir toutes deux dans les bras d'un mari  
Tandis qu'il me faudra quoique tendre & sensible,  
Supporter les ennuis d'un veuvage penible.

NERINE.

Eh bien, si le veuvage est un tourment pour vous,  
Vous pouvez à loisir vous donner un Epoux.  
Point de jeunes Blondins, ils sont toujours volages,  
Il vous faut un mari qui soit entre deux âges,  
Et qui se soit défait, plus mûri par le temps,  
De la présomption qu'on voit aux jeunes gens.

Me. ARGANTE.

Entre deux âges, ouy, c'est bien là mon affaire.  
Et quel âge est-ce-là ? dis-moy ?

NERINE.

Mais ce sont d'ordinaire...

Me. ARGANTE.

Des hommes de trente ans ?

NERINE

Vous êtes en défaut.

Les hommes ne sont pas raisonnables si tôt.  
Il faut que le futur en ait au moins quarante.

Encor c'est bien risquer.

Me. ARGANTE.

Mais ...

NERINE.

J'en ferois contente

Moy qui parle ; en un mot je crois que mes avis ...

Me. ARGANTE.

Ils seront, je t'assure, exactement suivis.

NERINE.

Mais il faut marier Julie & Césimène ;  
Sans cela, croyez-moy, votre espérance est vaine,  
Vos charmes sont ternis par leurs jeunes attraits,  
Ils portent malgré vous d'inévitables traits,  
Et tous vos prétendans agacez par ces belles,  
Vous abandonneront pour courir après elles ;  
Mais dès que du logis vous les éloignerez,  
Dame c'est pour le coup que vous triompherez.

Me. ARGANTE.

Tu dis vrai, me voilà défaite de Julie,  
Ou du moins peu s'en faut. Mais à qui, je te prie,  
Donnerons-nous sa Sœur ?

NERINE.

A votre Chevalier.

Son Frère est languissant ; s'il devient héritier,  
Et qu'il se trouve un jour le chef de la famille  
Vous aurez richement marié votre Eille.

Me. ARGANTE.

Ce cas peut arriver, mais qu'il arrive ou non,  
Il nous faut profiter de cette occasion ;  
De mes Filles enfin je prétends me défaire,  
Et je vais de ce pas rejoindre mon Notaire,  
Je veux sur ce sujet un peu le consulter.



SCENE IV.

NERINE *seule.*

**L**E Notaire est gagné. Tout va s'exécuter  
Sur le plan que j'ai fait, & malgré les ob-  
stacles....



SCENE V.

NERINE, FRONTIN.

NERINE.

**T**E voilà ?

FRONTIN.

*J'écoute.*

NERINE.

*Ouy.*

FRONTIN.

*Tu fais des misères.*

NERINE.

Et Dorante ?

FRONTIN.

*Pour luy je crois qu'il ne fait rien.*

*Il s'occupe à rêver tout au plus.*

NERINE.

*Ab! fort bien.*

Et ne devrait-il pas ?

## L'IRRESOLU,

FRONTIN.

Il revient de la Ville.

NERINE.

Depuis qu'en est d'accord il paroît bien tranquille.

FRONTIN.

Oh, très-fort. Il m'a dit quatre mots seulement.

Puis il s'est renfermé dans son appartement.

NERINE.

Quoy ! ne devoit-il pas, aux pieds de sa Maîtresse,  
 Par des transports de joye exprimant sa tendresse,  
 Marquer que leur hymen dont il fait son bonheur,  
 Va fixer pour jamais son esprit & son cœur ?

FRONTIN.

Oh ! les choses vrayment ont bien changé de face.

Le feu qui le brûloit n'est à présent que glace,

Il craint le mariage &amp; n'en veut plus tâter.

NERINE.

Ah ! que m'apprens-tu là ? qui peut l'en dégoûter ?

FRONTIN.

Julie.

NERINE.

Et de quel crime est-elle donc coupable ?

FRONTIN.

Elle a tort.

NERINE.

Elle a tort ?

FRONTIN.

Ouy. D'être trop aimable.

Son esprit, son humeur égalent ses appas,

Elle enchante, &amp; tout franc, cela ne se fait pas.

NERINE.

Bon, bon.

FRONTIN.

Ce que je dis paroît peu vrai-semblable.

Cependant, mon enfant, rien n'est plus véritable.

Les charmes de Julie ont enflammé nos cœurs,

Les charmes de Julie éteignent nos ardeurs :



Nous pensons à present qu'un Epouse si belle  
 Est fort imperieuse , & rarement fidelle ,  
 Et comme sur l'honneur nous ne badinons point ,  
 Nous craignons de nous voir quelque jour, un Ajoint.

NERINE.

Un Ajoint ? qu'est cela ?

FRONTIN.

Ce mot n'est pas moderne ;

Un Ajoint c'est, ma chère , un mari subalterne ,  
 C'est un Vice-gerent , un Blondin favori ,  
 Qui prend en tapinois la place du Mari.

NERINE.

Eh si , craint-on cela , quand on aime une Fille ?

FRONTIN.

Peste ! Il dit que chés luy c'est un mal de Famille.

NERINE.

Le bon homme Pytante est donc bien affligé ?

FRONTIN.

Il ne sçait point encor que son Fils a changé :  
 Plein de joye il travaille avec votre Notaire ,  
 Quand son Fils se prépare à rompre cette affaire ,  
 Mais puisqu'il se dédit c'est à luy de parler ;  
 S'il broüille la fusée, il peut la démêler.

NERINE.

A ton exemple aussi je m'en vais sans rien dire ,  
 Attendre le succès que ceci peut produire ;





## SCENE VI.

FRONTIN *seul.*

**D**Orante me surprend , car ordinairement  
Ses résolutions ne durent qu'un moment ,  
Mais depuis plus d'une heure il tient avec courage  
La résolution de fuir le mariage.



## SCENE VII.

PYRANTE , LYSIMON , FRONTIN.

PYRANTE.

**M**ais écoutez-moy donc.

LYSIMON.

Vous me parlez en vain.

PYRANTE.

Croyez-moy.

LYSIMON.

Rien ne peut empêcher mon dessein.

Toujours désobéir ! toujours me contredire !

L'impudent ! il osoit sans même m'en instruire.

Epouser une folle à cinquante ans passés !

PYRANTE.

Mais il n'y pense plus , &amp;c...

LYSIMON.

Ce n'est pas assez.

Je prétends le punir d'une telle insolence.

Et le faire enfermer.

PYRANTE.

Bon, bon, quelle apparence

Qu'après

LYSIMON.

J'ay sur-cela voulu le quereller ;  
Sçavez-vous de quel ton il vient de me parler ?

PYRANTE.

Son peu d'égard pour vous avec raison vous blesse,  
Mais qui produit cela ? c'est le peu de tendresse  
Que vous luy témoignez en chaque occasion.  
Vous ne luy faites voir que de la passion,  
A vos corrections l'emportement préside,  
Et vous ne montrez point que la raison vous guide,  
Or c'est la raison seule & non l'emportement  
Qui tire les enfans de leur égarement.

LYSIMON.

Pour les speculatifs ce discours fait merveilles,  
Il enchante d'abord l'esprit & les oreilles,  
Veut-on le pratiquer ? on voit incontinent  
Que ce discours si sage est fort impertinent.

PYRANTE.

Point du tout, &amp; mon Fils me prouve le contraire.

LYSIMON.

Eh morbleu, vous cherchez en tout à luy complaire :  
Mais s'il aimoit Julie à présent malgré vous ;  
Que voulant l'épouser il vous mît en courroux,  
Pourriez-vous vous flater, pere prudent & sage,  
De le forcer à rompre un pareil mariage ?

PYRANTE.

Je n'ay qu'à dire un mot, il y renoncera.

LYSIMON.

Vous vous moquez de moy.

PYRANTE.

Non, quand il vous plaira  
Je feindrai devant vous que je veux qu'il renonce  
A l'hymen de Julie.

LYSIMON.

Eh bien, si sa réponse

Est qu'il obéira, j'ose vous protester  
Que je veux désormais en tout vous imiter.  
Aux desirs de mon Fils je souscrirai sans peine.

PYRANTE.

Il faudra donc luy faire épouser Celimène;  
Clitandre votre aîné n'a point encor d'enfans,  
Il est toujours malade...

LYSIMON.

Il n'est pas encor tems...

PYRANTE.

Pour remettre un anni dans la meilleure voye,  
Je veux bien de mon Fils suspendre un peu la joye.  
Il vient, toy ne dis mot.

FRONTIN *à part.*

Plaisant événement!

Son Fils n'obéira que trop facilement.



## SCENE VIII.

PYRANTE, LYSIMON, DORANTE,  
FRONTIN.

DORANTE *à son père.*

**J**E vous cherchois, Monsieur, pour vous prier d'entendre...

PYRANTE.

Ecoutez-moy plutôt, je m'en vais vous surprendre.  
Vous m'avez vû, mon Fils, jusques à ce moment  
Donner à vos desirs un plein consentement;  
Pourrez-vous me marquer votre reconnoissance  
De toutes mes bontés, & de ma complaisance?  
Le prix que j'en demande, est que sans balancer,  
A l'hymen projeté vous veüilliez renoncer.

J'ai mes raisons pour rompre avec Me. Aragante.  
Ainsi préparez-vous à remplir mon attente.

LYSIMON à *Pyranthe*.

Bon, il n'en fera rien.

PYRANTE.

Patience, attendez.

DORANTE.

Je dois exécuter ce que vous commandez,  
Et j'ai de mon bonheur une marque certaine,  
Pouvant sur ce sujet vous obéir sans peine.

PYRANTE.

Mais il faut dès ce jour quitter cette Maison.

DORANTE.

Dès ce jour ?

PYRANTE.

Ouy vraiment, & pour bonne raison.

DORANTE.

Vous pourriez différer... mais enfin il n'importe,  
Vous avez vos raisons pour presser de la sorte,  
Et ce qui vous convient est ma suprême loi.

PYRANTE.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

LYSIMON.

Je suis tout hors de moi ;  
Votre système est bon, j'en voy tout le mérite,  
Et je veux désormais réformer ma conduite ;  
Je vais trouver mon fils, mais daignez un moment  
M'aider de vos conseils dans ce commencement.  
Venez,

PYRANTE à *Dorante*.

Très-volontiers. Je reviens tout à l'heure.

LYSIMON.

Ne perdons point de temps.

PYRANTE.

Je vous sùy.

*A Erastin.*

Toi demeure

Pour le desabuser sur l'ordre . . .

FRONTIN.

Oui , Monsieur.

*à part.*

Je veux quelques instans le laisser dans l'erreur.



## SCENE IX.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

ENfin , vous voilà libre , & selon votre envie  
 Votre pere consent que vous quittiez Julie.  
 Vous allez vous en voir éloigné pour jamais.  
 Voyez quelle bonté ! prévenir vos souhaits !

DORANTE *se promenant à grands pas.*

Fais toi. Dès ce jour même il veut qu'on se separe.  
 Cet empressement-là me semble assez bizarre.  
 Il n'a parlé d'ailleurs avec une hauteur . . .  
 Quoi ! si de cet hymen je faisois mon bonheur,  
 Il exigeroit donc un entier sacrifice  
 Des plus tendres deffs . . . Ah ! c'est une injustice.  
 N'est-il pas vrai , Frontin , & j'attendois de lui . . .  
 A-t'il dit qu'il falloit la quitter aujourd'hui ?  
 Réponds.

FRONTIN.

Vous m'avez dit de garder le silence ;  
 Je suis dans le respect & dans l'obéissance.

DORANTE.

Sçais-tu que je fais tes des tes mauvais discours ?

*Il s'avance sans courir.*

Ne pouvoit-il pas bien attendre quelques jours ?

Parlé donc ? ... Non tais toi.

*Il se jette dans un fauteuil.*

Rappelons nos idées.

Cet ordre dans le fond s'accorde à mes pensées ;

Je crains le mariage , & mon pere a raison ...

*En se levant brusquement.*

Mais quoi ! dès aujourd'hui quitter cette Maison ?

Frontin.

FRONTIN.

Délibérez s'il faut que je réponde ,

Car je suis discret, moi.

DORANTE.

Que le Ciel te confonde :

*Il rêve.*

Va-t'en trouver Julie.

FRONTIN.

Ouy.

DORANTE.

Non , demeure en ce lieu :

FRONTIN.

Soit.

DORANTE

Je m'en vais lui dire un éternel adieu ...

Ah ! jamais ma douleur ne pourra le permettre ...

Approche cette table. Il faut par une lettre,

L'informer que mon pere est cruel jusqu'au point

D'exiger ...

FRONTIN :

Pour le coup je ne me tairai point.

Car ne vouliez-vous pas rompre ce mariage ?

DORANTE.

Il est vrai , mais enfin je pouvois ...

*Il écrit.*

FRONTIN *à part.*

Il enrage.

Ah ! que vois-je , Monsieur ? vous vous attendris-  
sez.

## L'IRRESOLU,

Ce papier est trempé des pleurs que vous versez!

**DORANTE** *après avoir écrit.*

Porte-lui ce billet, & fais-lui bien entendre

Que mon Pere... Attens donc. Avant que de le  
rendre

Tu diras...

*Il reprend le billet; après l'avoir lu, il le déchire.*

**FRONTIN.**

Bon, voilà le billet déchiré.

**DORANTE** *avec transport.*

Non, je ne puis souffrir d'en estre séparé.

Eloignez-vous de moi trop importuns scrupules,

Fades raisonnemens & craintes ridicules,

Mon esprit suit mon cœur, l'amour est ma raison,

Et la raison pour moi n'est plus qu'un noir poison.

**FRONTIN.**

Ouy, oui, défaites-vous de cette tracassière.

**DORANTE.**

Je m'en vais me jeter aux genoux de mon pere

Et de Madame Argante, & si je n'obtiens rien,

Pour faire mon bonheur, il est un sur moyen.

**FRONTIN.**

Quel est-il, s'il vous plaît?

**DORANTE.**

J'enlèverai Julie.

**FRONTIN.**

Fort bien. J'ay souhaité, Monsieur, toute ma vie

D'assister une fois à quelque enlèvement,

Et je m'en vais avoir ce divertissement.







## SCENE X.

DORANTE, JULIE, CELIMENE,  
LE CHEVALIER,  
FRONTIN.

DORANTE *court au devant de  
Julie, & se jette à ses genoux.*

A-H ! prenez part, Madame, à l'excès de ma peine.

Si vous m'abandonnez, ma disgrâce est certaine ;  
Si vous m'aimez toujours, quoiqu'il puisse arriver ..

JULIE.

Que faites-vous ?

FRONTIN.

Madame, il va vous enlever.

JULIE.

M'enlever ?

FRONTIN.

Oui sans doute, & dès ce moment même.

JULIE.

Votre discours me cause une surprise extrême ;  
Tout conspire, Dorante, à contenter nos vœux,  
Et l'hymen dès ce jour va nous unir tous deux.

DORANTE.

Dès ce jour ?

JULIE.

Oui sans doute, & j'ai vu votre pere  
Signer notre Contrat aussi-bien que ma mere.

DORANTE

Ah Ciel ! Il m'avoit dit . . .

FRONTIN.

C'étoit pour faire voir

Combien sur votre esprit il avoit de pouvoir,  
Afin que Lyfimon reconnût dans la suite  
Qu'il doit de votre pere imiter la conduite.

LE CHEVALIER.

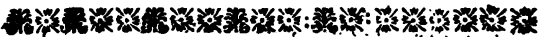
Je sens de cet exemple un effrayez dout,  
Mon pere me marie en même-tems que vous,  
Au lieu de la Maman, on me donne Madame,  
Et l'on traite la chose avec la bonne finance.

DORANTE à *Celime*.

Vous l'épouserez donc ?

GELIMENE.

Je fais tout mon bonheur  
De lui donner bien-tôt & ma main & mon cœur.



## SCENE DERNIERE.

PYRANTE, JULIE, CELIMENE,  
DORANTE, LE CHEVALIER,  
NERINE, FRONTIN.

NERINE.

Enfin, grâces au Ciel, j'ai fini mon ouvrage.  
Venez tous celebrer un double mariage.

PYRANTE.

J'ai pendant quelque tems trouble votre bonheur,  
Mais vous allez sortir heureusement d'erreur;  
Je n'ai jamais rien tant souhaité dans ma vie,  
Que de pouvoir un jour vous unir à Julie.  
J'ai signé : tout est prêt, Suivez-moi promptement.  
Et mêlez votre joye à mon ravissement.

*Ils sortent tous, hors Dorante & Frontin.*

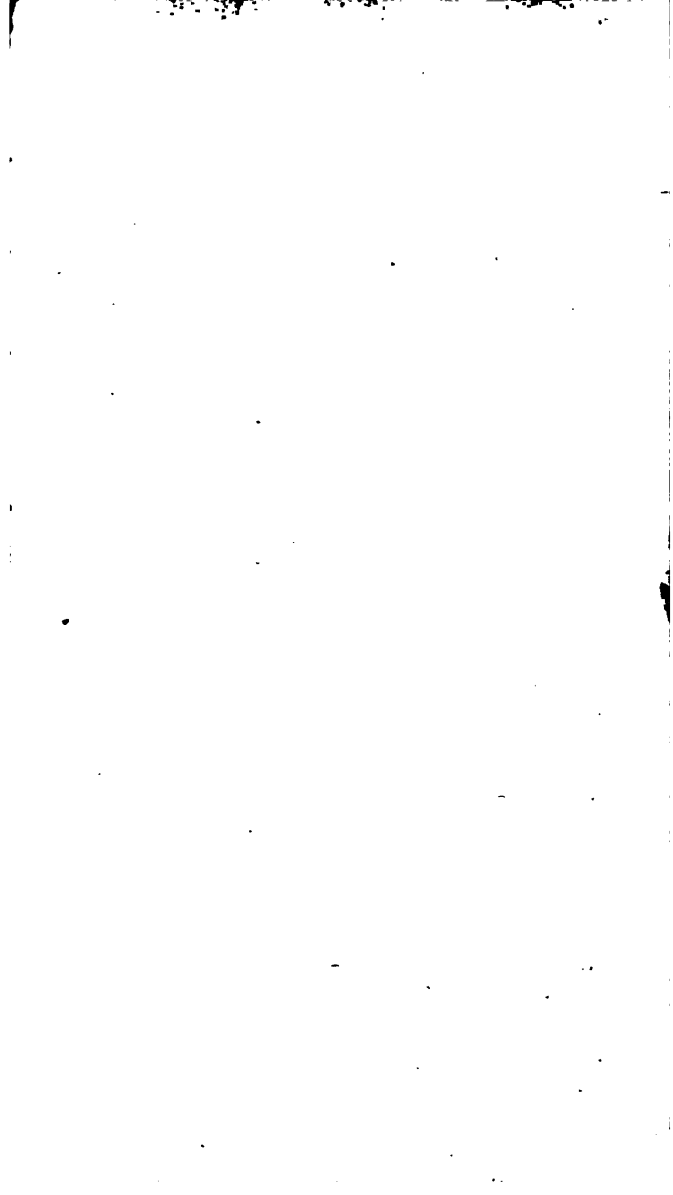
FRONTIN à *Dorante*.

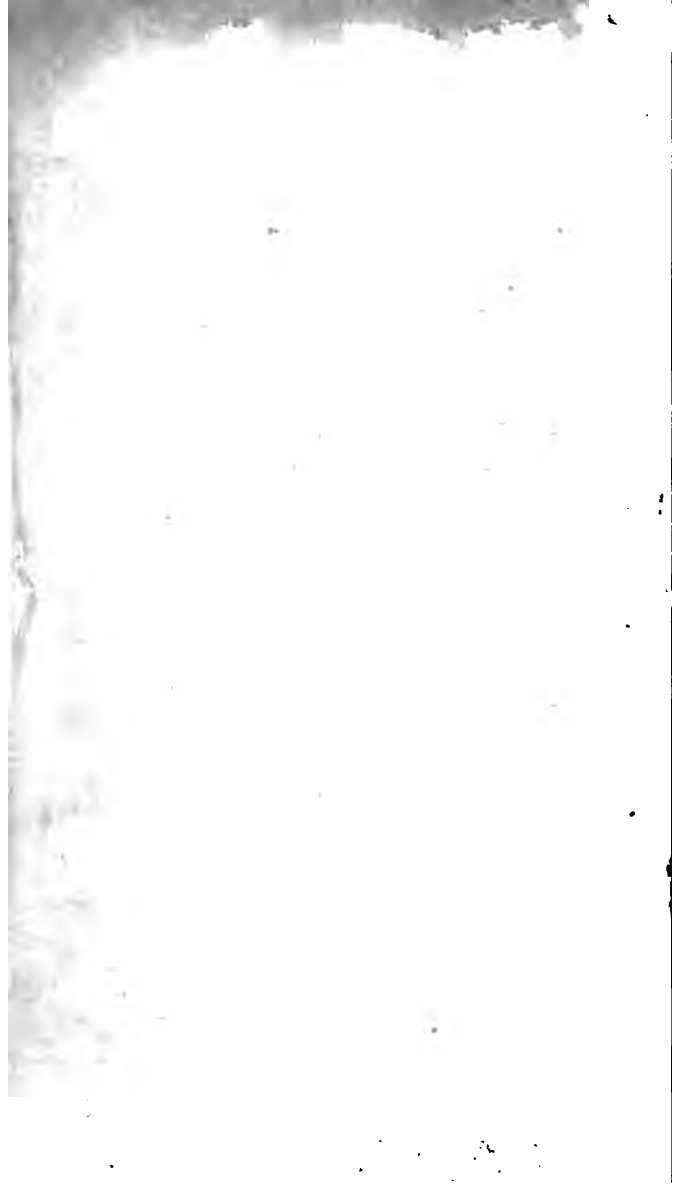
Julie est tout à vous ; nous voilà hors de peine.

DORANTE après avoir revê.

J'aurois mieux fait, je crois, d'épouser Celimene.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*





70



Vet. Fr. D. B. 1294

